Octave Mirbeau

Contes I



Be*Q*

Octave Mirbeau

Contes I

Octave Mirbeau a publié plus de 150 contes et nouvelles, dans divers journaux et revues : *Gil Blas, L'Écho de Paris, Le Journal...* Une partie de ces contes ont été regroupés en recueils : *Contes de la chaumière, La vache tachetée, La pipe de cidre,* etc.

Veuve

Je me préparais à sonner au presbytère, quand la porte s'ouvrit. Je dus m'effacer pour livrer passage à une femme en deuil qui sortait. Elle me parut très pâle sous son voile de crêpe anglais, mais il me fut impossible de distinguer ses traits. D'ailleurs, elle passa rapidement, reconduite par le curé jusqu'à la voiture – une vieille calèche de campagne attelée d'un gros percheron – qui stationnait à la porte.

– Ainsi, monsieur le curé, c'est bien entendu comme cela ? Voyons, nous n'avons rien oublié ?

– Je ne crois pas, madame la marquise.

– Faudra-t-il vous envoyer quelqu'un de la ferme pour vous aider, monsieur le curé ?

– Merci, merci, madame la marquise... Gaudaud, mon sacristain, est habitué... Je l'emmènerai.

– Eh bien ! au revoir, monsieur le curé.

– Je vous présente mes respects, madame la marquise.

Le curé referma la portière, et la voiture partit, dans un bruit de ferrailles, vénérable et disloquée.

– Quelle bonne dame ! me dit le vieux curé, comme nous entrions au presbytère. Si celle-là ne va pas tout droit en paradis, c'est que personne n'ira.

– Qui est-ce donc ? demandai-je. Il me semble que cette figure ne m'est pas inconnue.

– C'est Mme la marquise de Perseigne.

– Comment, la marquise de Perseigne ? la célèbre et belle marquise de Perseigne ?

– Oui. Depuis son malheur, elle habite, pas loin d'ici, une espèce de ferme qui lui appartient de sa mère, et qu'elle n'a même pas pris la peine d'aménager en maison bourgeoise. Et elle vit là, toute seule, ne s'occupant que de charités... Justement elle venait aujourd'hui régler avec moi les dispositions de la semaine. Ah ! avec Mme la marquise, je vous affirme que la cure de Saint-Sulpice n'est pas une... sinécure, conclut le curé qui de temps en temps aimait à rire. Et dites-moi, mon jeune ami, que faisons-nous en politique ?...

* * *

Cela n'étonna personne à Paris, quand la nouvelle du mariage de Jacques, marquis de Perseigne, et de la comtesse Marcelle de Savoise, née des Radrays, fut officiellement connue. Il n'était que temps. Dans les salons où l'on jase, on commençait à trouver que l'affaire durait, durait... Même il s'en était fallu de peu – de la largeur d'une langue de femme – que l'on ne causât sérieusement, et que la malveillance ne quittât le domaine de l'allusion timide, pour entrer dans celui de la brutale affirmation. « Ah ! c'est un vrai soulagement ! », avait dit Mme de Grandcœur, à qui on ne donnait pour le moment que quatre amants : un banquier israélite, un général de cavalerie, un sportsman et un comédien sans compter le mari, lequel, encore que sénateur, ne passait point pour la cinquième roue de ce carrosse si bien attelé. Du reste, de toutes parts, on approuva et on applaudit. Nom, fortune, jeunesse, beauté, tout en cette union paraissait le mieux du monde assorti. L'amour lui-même la parfumait ; l'amour, cette fleur douloureuse, qui souvent n'éclôt que dans les larmes, l'amour, cette fleur rare, qui, si rarement, fleurit au front des nouveaux époux.

Le mariage fut célébré à Sainte-Clotilde en grandissime pompe. Il y eut orgie de fleurs et de cierges, toilettes folles, chants d'orgue délicieusement énervants, et Sa Grandeur Mgr de Parabère, le plus jeune et le plus joli prélat de France, prononça, au milieu de l'assistance pâmée, une allocution qui fut jugée divine, et que trois reporters, qui ne l'avaient point entendue, prétendirent être tout animée du souffle le plus chrétien et de la *mondanité* la plus exquise. Entre des énumérations de noms mal orthographiés ou de pure fantaisie, ces mêmes reporters remarquèrent aussi que le marquis de Perseigne et la comtesse de Savoise, avaient la gravité émue et la solennité inquiète qui conviennent aux grands honneurs. Donc, rien ne manqua et ce fut charmant. Et les dernières lumières de l'église éteintes, et le lunch terminé, et les nouveaux mariés enfuis, on pensa à d'autres choses, c'est-à-dire qu'on ne pensa plus à rien, ce qui est, à Paris, et dans ce milieu, la façon de penser la plus communément répandue.

Marcelle des Radrays avait, à dix-huit ans, épousé le comte de Savoise, l'unique héritier du nom célèbre et de la belle terre de Savoise en Normandie. Très joli homme, mince et blond, de manières correctes et parfaitement élégantes, d'une ignorance aussi complète que possible et d'une insignifiance d'esprit qui lui faisait accepter, sans réflexion et sans révolte, les modes du jour, les idées reçues du moment et, en général, toutes les opinions *bien portées,* le comte de Savoise était ce qu'on appelle, dans les milieux spéciaux du *chic,* un gentleman accompli. Il *montait* en perfection ; aucun n'était plus habile que lui à mener un drag et à courre un cerf, et, dans les réunions sportives où il se prodiguait, lui, ses voitures et ses chevaux, on ne cessait d'admirer l'harmonie délicate de ses pantalons, la suavité de ses boutonnières fleuries. On le citait en toutes occasions. Il s'en montrait très fier, et sa femme l'adora.

En cet amour, Marcelle avait apporté, sans compter, tous les trésors de bonté passive et de vertu soumise qui étaient en elle. Elle ne voyait que son mari, n’entendait que lui, n’était heureuse que par lui, et, bien qu’elle fût très belle et, partant, très courtisée, elle passait, au milieu des hommages du monde, indifférente à ce qui n’était pas son mari, sourde à ce qui ne venait pas de lui, sans retourner la tête, une seule fois, aux désirs qui suivaient la traîne de ses robes et toujours voletaient autour d’elle. Ce qui faisait dire aux femmes, avec des moues de léger dédain, que « la petite » manquait d’esprit comme si la bonté et la vertu n’étaient pas le véritable esprit de la femme. Marcelle eut ainsi trois années d’un bonheur que pas un nuage ne vint, un seul instant, assombrir.

Un jour, à la chasse, le comte de Savoise, sautant un mur, tomba de cheval si malheureusement qu’on le ramena au château, le visage sanglant, le crâne fendu, se mourant. Il succomba dans la nuit. De ce coup terrible et si imprévu, on crut que Marcelle deviendrait folle. Elle ne pouvait arracher ses yeux à la vision horrible de ce cher cadavre. Hagarde, elle suppliait qu’on l’ensevelît avec lui. Pendant plusieurs jours, en proie à des attaques de nerfs, elle emplissait le château de ses cris de douleur. Cette première crise apaisée, la pauvre femme s’abîma en une prostration qui avait tout l’effrayant et tout l’inquiétant de la mort. Elle demeurait, des journées et des nuits entières, couchée sur sa chaise-longue, la tête vide, les yeux fixes, la bouche ouverte, les lèvres froides et raidies, immobile ainsi qu’une statue de cire. Refusant les soins de sa femme de chambre, ne prenant aucune nourriture, ne parlant pas, ne dormant jamais, Marcelle, dans le néant de sa vie, semblait attendre le néant de la mort. Elle ne mourut point, pourtant. Peu à peu, et sans efforts, le passé qu’elle se prit à revivre, les souvenirs qu’elle se prit à rappeler, un par un, lui coulèrent dans l’âme quelque chose de la douceur indécise et triste d’un rêve. Et,

comme il ne se mêlait à ses souvenirs que des images riantes, des résurrections de joies tranquilles et sans remords, au bout d'une année, la douleur s'endormit, en quelque sorte bercée par sa tendresse même.

Ce fut vers cette époque que Jacques de Perseigne, au retour d'un long voyage à travers le monde, s'en vint passer tout un été chez sa mère, à Perseigne. Perseigne n'était éloigné de Savoise que d'une lieue. De même que les deux domaines se touchaient, se confondaient presque, de même une étroite intimité unissait les deux familles qui, durant les mois de villégiature, avaient accoutumé de se voir, à peu près chaque soir. La marquise, surtout après le malheur de Marcelle, avait redoublé de dévouement, et cette affection vigilante, mêlée de tendresses et de bourrades, ces caresses endormeuses qu'ont les vieilles gens, avaient été pour beaucoup dans l'apaisement des souffrances de la triste veuve. Aussi, en ce grand château, maintenant si abandonné, Marcelle se trouvait-elle presque heureuse, entre la marquise de Perseigne, qui essayait de ramener le sourire à ses lèvres pâlies, et Jacques, qui la regardait de ses yeux doux et profonds, l'intéressait en lui contant ses aventures et ses travaux.

Jacques avait-il aimé la comtesse de Savoise ? On le disait, mais on n'en savait rien. Il est vrai que son brusque et si long voyage ressemblait bien à un exil, et l'on pouvait croire qu'il ne l'avait entrepris que pour se guérir d'un amour impossible. Il s'expliquait aussi par le caractère naturellement mélancolique de ce très particulier jeune homme, et le dégoût qu'il avait sans cesse manifesté pour l'existence servile qui va des amitiés menteuses des clubs aux vaines amours des salons. Un poète de ses amis avait dit de Jacques : « Il y a en lui du lion, du fakir et de la sensitive. » Du lion, il avait les colères superbes ; du fakir, les contemplations entêtées ; de la sensitive, les exaltations, les découragements et les larmes.

Il détestait le monde parce qu'il n'y trouvait rien de ce qu'il cherchait dans la vie : des idées, des croyances, des dévoûments. Et il n'y rencontrait que des bavardages odieux, des préjugés, des rancunes, des abdications morales, des comédies d'alcôve, et des drames d'écurie, tout un scepticisme pourrissant, mal dissimulé sous l'hypocrisie des protestations timides et des lâches révoltes. Ces races épuisées, à qui, au milieu de l'effarement du siècle, il ne restait que la conception du plaisir, et qui, sans remords, sans luttes, assistaient à l'agonie définitive de leur histoire, n'étaient plus, pour lui, que les courtisans avilis du Million cosmopolite, les pèlerins apostats de ces temples nouveaux, aux sommets desquels, brille, non pas la Croix de rédemption, mais le Chiffre d'or. Et c'était avec un déchirement de son âme tourmentée par le beau, qu'il voyait cette société, dégringolant dans l'abîme au bruit des orchestres et des fêtes, emportée par un vertige d'imbécillité et de folie.

Marcelle, écoutant cette voix chaude et vibrante, tantôt enflée comme un tonnerre, tantôt caressante comme un chant d'oiseau, se trouvait profondément troublée et remuée dans tout son être. Un monde de sensations et d'idées nouvelles se leva du fond de son cœur, se dressa devant son esprit. Et un beau soir, elle découvrit, sans un scrupule, sans une pensée pour le mort qu'elle avait tant pleuré, – elle découvrit avec une joie délicieuse, qu'elle aimait. Comme elle avait aimé Savoise, ce jeune homme futile et banal, elle aima Perseigne, ce jeune homme grave et mystérieux, et, par cette prodigieuse et inconsciente intelligence des situations qu'ont les femmes, son amour, qui n'avait point dépassé le pauvre idéal de Savoise, monta d'un coup d'ailes jusqu'à la hauteur de cet esprit rare, de cette âme d'élite qui était Jacques de Perseigne.

La belle saison finie, Marcelle rentrait à Paris. Quelques mois après, ainsi qu'on l'a vu, elle se mariait.

* * *

C’est le soir dans leur hôtel de la rue Barbet de Jouy. Ils sont seuls, tous les deux, oh ! bien seuls ! Marcelle, assise derrière un paravent à fleurettes pâles, le bras accoudé à la liseuse, lit un livre, distraitement. Ses paupières sont un peu rougies et gonflées. Est-ce la fatigue ? On dirait qu’elle a pleuré. Jacques renversé dans un fauteuil, les mains pendantes, une cigarette éteinte entre les doigts, semble suivre, d’un œil accablé, les dessins qui courent sur les poutrelles dorées du plafond, et le reflet rose et vert des lampes qui, de place en place, se joue sur les tentures et éclaire des coins de choses étranges, noyées d’ombre.

Un an à peine a passé depuis leur mariage. Et ils ne se disent rien, comme s’ils craignaient de réveiller des tristesses endormies ; et ils ne se regardent pas, comme s’ils avaient peur d’apercevoir au fond de leurs regards des pensées de douleur, montant sur un flux de larmes. Et l’on n’entend rien, dans ce grand salon, que le froissement des feuillets du livre que Marcelle retourne toutes les cinq minutes, et les heures qui, jadis, furent si brèves et qui maintenant sonnent si longues, entre des éternités de silence.

Pourtant ces deux êtres qui sont là, tristes et mornes, ainsi que les ménages coupables ou ceux que la lassitude est venue séparer de chair, comme elle les a déjà séparés d’âme, ces deux êtres s’adorent. Jeunes, bons, ardents. Dieu les avait créés pour la joie de vivre et pour les célestes ivresses des passions bénies. Il n’était pas possible qu’une seule année eût vidé leur cœur de tout l’amour qu’ils y avaient entassé.

Non, ils s’adorent comme au premier jour, plus qu’au premier jour même, et pourtant ils comprennent que leur

bonheur est à jamais perdu, et qu’elles sont défuntes à jamais, les espérances promises d’un avenir si beau. Jacques est jaloux, non d’un homme vivant, mais d’un mort, et, dès le lendemain de son mariage, une image s’est dressée entre sa femme et lui, une image implacable et maudite, l’image du premier mari.

Quand cette vision, subitement, se présenta à lui, il éprouva au cœur une serrée douloureuse, puis comme un étranglement dans la gorge. Il crut qu’il allait défaillir. Ainsi cette femme, sa femme à lui, Marcelle enfin, n’était pas tout à lui. Un autre l’avait possédée, et c’était cet autre qui avait éveillé la femme dans la jeune fille et bu, à s’en griser, les prémisses délicieuses du plaisir ignorant et révélé ! Ce qu’elle lui avait dit, lèvres à lèvres, elle l’avait dit à un autre. Ces baisers, ces étreintes, ces abandons, cette impudeur superbe de la femme qui se donne, tout ce par quoi il venait d’être affolé ? Une habitude, une continuation. Ainsi elle sortait des bras d’un homme, souillée ; et retombait dans les bras d’un autre homme, prostituée, sans une hésitation, sans un remords, sans une révolte, pareille à la femme de l’Écriture qui essuya ses lèvres et dit : « Je n’ai pas mangé. » Et c’était maintenant seulement qu’il pensait à cela, à cela, l’irréparable ! Il essaya de raisonner. Marcelle l’aimait ; que craignait-il ? Marcelle l’aimait. Ah ! l’autre était enterré dans le cœur de Marcelle plus profondément encore que dans le caveau de la chapelle de Savoise. Marcelle l’aimait, Marcelle l’aimait... Et il se répétait ces mots, à haute voix, comme si la vertu de leur charme dût éloigner les fantômes qui les enfonçaient dans la chair leurs serres griffantes... Mais ce fut en vain qu’il fit appel à la raison. La jalousie l’avait mordu au cœur et le poison coulait, coulait à plein, en ses veines.

À partir de cette heure détestée, Jacques avait compris que sa vie était désormais brisée. Cependant, il se promit bien de cacher le trouble de son âme à la pauvre femme qui n’était point, elle, coupable de cette folie de délicatesse.

Hélas ! cache-t-on quelque chose au cœur des femmes aimantes ? Marcelle ne fut pas longtemps à deviner la cause du mal qui rongeait Jacques et mettait autour de ses yeux brillants de fièvre, ce cerne bleu des gens qui vont mourir. Elle en demeura cruellement atteinte. Mais elle espéra aussi qu'à force de tendresses, de soumissions et de dévouements, elle parviendrait à panser les blessures de cette âme et à ramener le calme dans cet esprit torturé.

– Je suis un vilain égoïste, ma chère Marcelle, disait Jacques, et je vous prive de toutes les distractions. Retournons dans le monde, voulez-vous ?

Marcelle voulait ce que voulait son mari. Tous deux d'ailleurs comptaient que le bruit du monde, le brouhaha de la vie de plaisirs, les occupations multiples, incessantes, auxquelles cette existence vous astreint, l'étourdiraient, le distrairaient de cette pensée unique, et finiraient par chasser l'image implacable. Mais, là, l'image grandissait, liée plus étroitement encore à celle de Marcelle. Sa femme, n'était- elle pas ainsi, jadis, avec Savoise, qui l'entraînait à toutes les fêtes ? Et il la revoyait à son bras, parée du même sourire et du même bonheur. Et puis ces yeux qui la dévisageaient, la fouillaient, la déshabillaient, ses hommages du monde au fond desquels s'allument les désirs adultères et qui laissent tomber tant d'ordure autour de la femme qu'on admire, tout cela exaltait, exaspérait sa folie au point que, bien souvent, des ivresses homicides flambèrent dans son cerveau.

Son existence devint intolérable, martyrisée par le supplice qui le dévorait, le tenaillait, et lui faisait des nuits d'insomnies, pleines d'épouvantes. Chaque être, chaque chose, chaque manifestation de la vie, lui étaient une douleur. Il associait à tout l'idée de sa femme et de Savoise. Il ne pouvait passer devant un théâtre, un restaurant, un magasin, qu'il ne reçût aussitôt au cœur un coup affreux, car il se disait que Marcelle s'était certainement montrée là,

avec l'autre, et il retrouvait leurs attitudes, leurs gestes, et il entendait ce qu'ils s'étaient murmuré.

Son égarement devint tel qu'il rechercha les occasions de savoir, prit des détours ingénieux pour interroger, et il connut d'effroyables jouissances à retrouver les baisers de l'autre, dans ses baisers, à elle, son odeur à elle, dans son odeur à lui. L'autre ! l'autre ! l'autre emplissait le bruit, le silence, la minute brève, l'heure lente, de son obsédante image. Pas un coin si lointain, si bien caché où l'autre ne fût toujours visible et toujours triomphant. Jacques rêvait de s'en aller dans des pays inconnus, ou bien de se retirer, au fond d'une campagne, perdue en un petit village de paysans, où il aurait bêché la terre.

Et c'est pourquoi, dans le grand salon de l'hôtel de la rue Barbet-de-Jouy, ils ne se disaient rien, pourquoi ils ne se regardaient pas, pourquoi les heures sonnaient si longues, entre des éternités de silence.

* * *

Marcelle referma son livre, se leva lentement et s'approcha de Jacques, qui n'avait point bougé et semblait sommeiller.

– Jacques, dit-elle, d'une voix tendre.

Il se souleva à demi, prit les mains de sa femme qu'il baisa et l'attira tout près, tout près de lui.

– Pauvre chère femme ! murmura-t-il.

Pardon, pardon.

Marcelle lui ferma la bouche d'un baiser. Elle se pelotonna, se fit toute petite, et laissant tomber sa tête sur l'épaule de son mari, elle soupira :

– Je t'aime !

Elle lui passa les bras autour du cou et le serra dans une douce et passionnée étreinte.

– Je t’aime, répéta-t-elle.

Mais Jacques essaya de se dégager. Subitement ses yeux avaient pris une expression hagarde, sa voix tremblait :

– Laissez-moi, laissez-moi. Par pitié ! laissez-moi !

Et Marcelle, l’enlaçant plus fort, la bouche tout près de ses lèvres, répéta encore :

– Je t’aime,

– Mais laissez-moi donc ! cria-t-il. Vous voyez bien que vous me faites du mal... Ah ! va-t-en, va-t-en.

La jeune femme, agenouillée maintenant aux pieds de son mari, disait toujours :

– Je t’aime.

Alors Jacques, éperdu, poussa un cri sauvage. Et crachant au visage de Marcelle, il la souffleta.

Pas un pli de ce beau visage n’avait remué sous l’insulte. Les yeux seulement s’humectèrent de larmes ; la voix se fit plus douce encore et plus câline. Elle prit les mains qui l’avaient frappée, et les baisa ; elle mit sa bouche sur la bouche qui lui avait vomi l’outrage, et la baisa. Puis elle dit :

– Écoute-moi, mon Jacques adoré. Si pour ton repos, si pour ton bonheur, si pour ta vie, il faut que je meure... Oh ! tue-moi, je t’appartiens. Morte, tu m’aimeras peut-être comme tu eusses voulu m’aimer, je serai devenue la femme que tu avais rêvée, la femme que, vivante, je ne puis être... Le corps qui te renvoie sans cesse l’image, le corps pourrit et s’efface, mais l’âme reste, plus pure, plus belle... Qu’importe de mourir, si la mort est pour toi la vie qui s’ouvre, si la mort est pour nous l’amour qui commence !

Jacques se précipita dans les bras de sa femme. Et longtemps, longtemps ils sanglotèrent...

Le lendemain matin, le domestique, en entrant dans la chambre de son maître, le trouva étendu sur le tapis, un couteau planté dans le cœur.

Le tripot aux champs

Sommes-nous donc dans une époque d'irrémédiable décadence ? Plus nous approchons de la fin de ce siècle, plus notre décomposition s'aggrave et s'accélère, et plus nos cœurs, nos cerveaux, nos virilités vont se vidant de ce qui est l'âme, les nerfs et le sang même d'un peuple.

L'anémie a tué nos forces physiques ; la démocratie a tué nos forces sociales. Et la société moderne, rongée par ces deux plaies attachées à son flanc, ne sait plus où elle va, vers quelles nuits, au fond de quels abîmes on l'entraîne.

La démocratie, cette grande pourrisseuse, est la maladie terrible dont nous mourons. C'est elle qui nous a fait perdre nos respects, nos obéissances, et y a substitué ses haines aveugles, ses appétits salissants, ses révoltes grossières. Grâce à elle, nous n'avons plus conscience de la hiérarchie et du devoir, cette loi primitive et souveraine des sociétés organisées. Nous n'avons même plus conscience des sexes. Les hommes sont femmes, les femmes sont hommes et ils s'en vantent. Rien, ni personne à sa place. Et nous allons dans un pêle-mêle effroyable d'êtres et de choses au milieu desquels Dieu lui-même a peine à se reconnaître et semble épouvanté de son œuvre immortelle et qui meurt, pourtant.

Au-dessus de ce chaos, formé de toutes les dignités brisées, de toutes les consciences mortes, de tous les devoirs abandonnés, de toutes les lâchetés triomphantes, se dressent de place en place, pour bien marquer l'affolement du siècle et l'universel détraquement, de nouvelles et particulières élévations sociales. Ce qui, autrefois, grouillait en bas, resplendit en haut aujourd'hui. Le domestique a jeté sa livrée à la tête de son maître et se pavane dans ses

habits. Non seulement il est devenu son égal, mais il le domine. Il n'obéit plus, il commande : aristocratie de l'écurie et de l'office succédant à l'aristocratie de l'honneur et du sang. Quant au maître, lui, s'il n'a pas encore revêtu la livrée du domestique, il se pavane dans ses vices et dans ses plaisirs, et il n'en rougit plus.

On dit : « Sans doute ; mais c'est Paris, Paris seul, et Paris n'est qu'un point dans la France. » Et l'on tourne ses regards vers la campagne, comme pour y respirer des souffles d'honnêteté, des odeurs saines de travail. On se console en pensant aux prairies humides et vertes où paissent les grands bœufs, aux champs d'or où le blé mûrit, où l'homme peine, courbé vers la terre qui nous donne le pain.

Eh bien ! vous allez voir.

Le paysan, comme tout le monde, veut être de son siècle, et il suit, comme tout le monde, le vertige de folie où tout dégringole. On peut dire même qu'il n'y a plus de paysans.

* * *

Chaque matin, l'aube a-t-elle, derrière le coteau, montré le bout de son nez rose, que me voilà debout. Et j'arpente la campagne. Moment délicieux ! Les arbres s'éveillent au chant des pinsons, les prés s'étirent plus verdissants ; à chaque brin d'herbe tremble une gouttelette de rosée, et de partout vous viennent d'exquis parfums qui montent de la terre avec les brumes. C'est l'heure charmante où l'alouette s'élève dans le ciel, salue de ses trilles et de ses roulades le matin jeune, virginal et triomphant. Et le jour grandit, empourprant les haies, étalant sur les moissons de grandes nappes rouges qui ondulent sous la brise légère.

Une chose m'étonne, je ne vois personne aux champs. Dans les petits hameaux, toutes les portes verrouillées, tous

les volets clos ; aucune auberge, aucun débit de boissons ouverts. Les fermes elles-mêmes dorment profondément. Seuls les chats rôdent, et les poules gloussent alentour. Pourtant nous sommes au moment des foins. J'aperçois autour de moi des prés à moitié fauchés, des luzernes abattues, des meules énormes que les botteleurs ont entamées. Où donc sont-ils, les faneurs et les faneuses ! Et les lourdes charrettes dont les jantes mal ferrées crient sur les ressauts des chemins de traverse ? Et les chevaux qui hennissent ? Et les faux qui sifflent dans l'herbe ? Aucune forme humaine ne surgit entre les halliers, aucun bruit humain ne m'arrive. Partout le silence et partout la solitude !

Le soleil est déjà haut dans le ciel, l'air commence de s'embraser. Pour rentrer chez moi, je cherche les couverts, les petites routes touffues, les sentes enverdurées. Il est sept heures.

Il n'y a pas si longtemps, les paysans, qui se couchaient avec le soleil, se levaient aussi avec lui. Aujourd'hui, en plein été et en pleine moisson, ils ne se lèvent guère qu'à sept heures, les paupières encore bouffies de sommeil, les membres las, comme brisés par des nuits de plaisir. C'est vers sept heures que la vie revient, mais une vie lourde, inquiète, où l'on dirait qu'il y a des remords et des effarements. On les voit, les paysans, sortir lentement de leurs demeures paresseuses qui s'ouvrent à regret, l'une après l'autre, se frotter les yeux, bâiller, s'étirer et partir, d'un pas ennuyé et traînard, à leur ouvrage. Il va donc falloir travailler ! Au risque de voir leurs foins pourrir, ils eussent préféré peut-être que la pluie tombât, car ils seraient restés à la maison, ou bien ils auraient été boire avec les camarades, au cabaret du bourg voisin.

Ô paysan sublime, toi dont Millet[1] a chanté la mission divine, dieu de la terre créatrice, semeur de vie, engendreur auguste de pain, tu n'es donc plus, comme les autres dieux, qu'un fantôme d'autrefois ! Tu n'es donc plus le dieu sévère,

à la peau hâlée, au front couronné de pampres rouges et de moissons d'or. Le suffrage universel en t'apportant les révoltes et les passions, et les pourritures de la vie des grandes villes, t'a découronné de ta couronne de gerbes magnifiques où l'humanité tout entière venait puiser le sang de ses veines, et te voilà tombé, pauvre géant, aux crapules de l'or homicide et de l'amour maudit ! On s'étonne même de ne pas te voir en jaquette, un monocle à l'œil.

Le paysan n'est plus le terrien robuste et songeur, né de la terre, qui vivait d'elle et qui mourait là où, comme le chêne, il avait poussé ses racines. Les tentations de l'existence oisive des villes l'ont en quelque sorte déraciné du sol. Il voit Paris, non comme un gouffre où l'on sombre et qui vous dévore, mais comme un rêve flamboyant, où l'or se gagne, s'enlève à larges pelletées, où le plaisir est sans fin. Beaucoup s'en vont. Ceux qui restent se désaffectionnent de leur champ ; ils traînent leurs ennuis sur la glèbe, tourmentés par des aspirations vagues, des idées confuses d'ambitions nouvelles et de jouissances qu'ils ne connaîtront jamais. Alors, ils se réfugient au cabaret, au cabaret que la politique énervante d'aujourd'hui a multiplié dans des proportions qui effraient.

En un village de trois cents habitants, où il y avait autrefois cinq cabarets, il y en a quinze maintenant, et tous font leurs affaires. Plus de règlement, plus de police. Ils ferment le soir à leur convenance, ou ne ferment pas si bon leur plaît, certains de n'être jamais inquiétés ; car c'est là que les volontés s'abrutissent, que les consciences se dégradent, que les énergies se domptent et s'avilissent, véritables maisons de tolérance électorale, bouges de corruption administrative, marqués au gros numéro du gouvernement.

Le cabaret non seulement donne à boire, mais il donne à jouer aussi – de grosses parties où le paysan, sur un coup de cartes, risque ses économies, sa vache, son champ, sa

maison, où il y a des filous qui trichent et des usuriers qui volent, toute une organisation spéciale et qui fonctionne le mieux du monde. À part le luxe, les tapis, les torchères dorées, les tableaux de prix, les valets de pied en culotte courte et les colonels décorés, on se croirait dans certaines maisons borgnes de Paris. Ce sont mêmes passions hideuses, mêmes avidités, mêmes effondrements ; la vie du cercle, enfin. C'est là que le paysan, à la lueur trouble d'une chandelle qui fume, les coudes allongés sur une table de bois blanc, en face des portraits de Gamberta, de Mazeppa et de Poniatowski accrochés aux murs, c'est là qu'il passe ses nuits, avalant des verres de tord-boyaux, remuant des cartes graisseuses et chiffonnant de sales filles, des Chloés dépeignées et soûles, dont les villages pullulent aujourd'hui, car il faut que la campagne ne puisse plus rien envier aux ordures de Paris.

Le laboureur, – un ancien qui me donnait ces renseignements, continua :

– Ah ! ce sont des messieurs, je vous assure, à qui il faut maintenant toutes les aises de la ville. Croiriez-vous qu'ils exigent de la viande à tous leurs repas ! oui, monsieur, à tous leurs repas ! On ne peut plus trouver un ouvrier, à l'heure présente, si on ne s'engage à le gaver de bœuf, de mouton, de volailles, d'un tas de bonnes choses enfin, dont nous autres nous n'avons jamais eu l'idée. Si ça ne fait pas suer ! Je parie que bientôt ils exigeront du vin de Champagne ! Mon Dieu ! s'ils travaillaient encore, il n'y aurait que demi-mal. Mais va te faire fiche ! Ils arrivent à l'ouvrage à sept heures, monsieur, toujours mal en train, se plaignant de ceci, de cela, de tout. Pourtant, ce n'est pas la besogne qu'ils font, bien sûr, qui les fatigue. Oh ! non. Je ne sais pas, en vérité, ce que nos pauvres champs deviendront dans quelques années. Quand je pense à cela, voyez-vous, ça me fait presque pleurer. De notre temps, monsieur, nous mangions de la soupe toute la semaine, et puis, le

dimanche, on se régalait d'un petit morceau de lard. Nous nous portions bien et nous étions alertes au travail. En été, dès trois heures dans les champs, nous rentrions avec le soleil couchant. Et nous étions heureux tout de même. Mais ce temps est passé et il ne reviendra plus. Tenez, monsieur, on n'avait jamais vu ça par chez nous. Eh ! bien, maintenant, il n'y a pas de mois qu'on apprenne qu'un tel s'est jeté à la rivière, ou bien pendu à même un pommier. Il n'y a pas trois jours, Jean Collas, qui possédait un beau bien, le plus beau de la contrée, on l'a trouvé accroché à une poutre de la grange et tout noir. Il avait perdu ça avec la boisson, avec le jeu, avec les femelles.

Oh ! les chastes églogues ! Oh ! les idylles chantées par les poètes ! Oh ! les paysanneries enrubannées et naïves qui défilent, conduites par la muse de Mme Deshoulières, au son des flageolets et des tambourins ! Et ces bonnes grosses figures épanouies de bonheur ignorant et simple ! Et ces délicieuses odeurs d'étable et de foin coupé qui parfument nos imaginations rêveuses et nos tendres littératures ! Mirages comme le reste, mirages comme la vertu, comme le devoir, comme l'honneur, comme l'amour ! Mirages comme la vie !

* * *

Le soir, après dîner, je me promenais sur la route, en compagnie de mon ami et voisin, le vieux paysan, celui qui ne parle jamais. Un reste de jour sombre traînait encore sur les champs bien que le soleil eût disparu derrière le coteau, d'où montait une grande lueur rouge. Une caille, piétant dans le trèfle, chantait. Comme nous nous asseyions sur le talus bien garni à cet endroit de mousse et d'herbes sèches, une femme, tirant péniblement une petite charrette à bras, vint à passer. Dans la charrette, un homme maigre et très

pâle était couché tout de son long, qui toussait beaucoup et se plaignait : quatre enfants, dont le plus âgé pouvait avoir sept ans, trottinaient, déguenillés et pieds nus, autour du pauvre convoi.

– Femme, dit l'homme pâle, d'une voix dolente, va moins vite... moins vite, ça me secoue, et ça me fait du mal.

Et j'entendis une plainte à laquelle succédèrent aussitôt un cri, puis un juron.

La femme ralentit le pas, évita une grosse pierre jetée au milieu de la route, et l'aîné des enfants, pour soulager sa mère, se mit à pousser la charrette doucement. Bientôt le bruit des roues qui criaient sur le sable alla s'affaiblissant, et voiture, femme, enfants disparurent au tournant du chemin.

Cette scène m'avait rendu mélancolique et le vieux branlait la tête. Je lui demandai :

– Qui sont ces pauvres gens ?

– Des gens d'ici, répondit-il...

Le vieux paraissant, ce soir-là, d'humeur à causer, je le poussai de questions,

– Je les connais, je les connais bien... La femme, une rude travailleuse... l'homme, un *feignant,* un vaurien... Pourtant, dans le fond, ce n'était pas méchant, méchant !... La femme avait un petit bien... Avec ses économies, elle avait bâti une petite maison, là, pas bien loin... Si vous saviez ce que c'est que les économies des gens comme nous, avec quoi c'est fait, ce qu'il faut de temps, de privations, de fatigues, de courage, pour amasser, sou par sou, la valeur d'une misérable maison ! Si vous saviez cela !... Et puis elle s'est mariée à ce feignant !... Un beau gars !... ça lui avait tourné la tête... Mais voilà que pendant qu'elle trimait, qu'elle se mangeait les sangs de travail,... lui faisait le monsieur, le joli cœur... Toujours à la ville... à se soûler avec les amis, à jouer, et à faire... le diable sait quoi !... Et l'argent filait, vous

comprenez !... À force de s’amuser, il est tombé malade, il y a deux ans... Tout le monde ignore ce qu’il a dans le corps... Mais ce n’est pas bon, pour sûr... Au lieu de le laisser crever, comme un chien qu’il était... la femme le soigna... Ah ! c’était bête, la façon dont elle le soigna !... les drogues, le médecin,... vous pensez si c’est cher, toutes ces voleries-là... sans compter qu’il n’y avait rien de trop bon... du pain blanc, de la viande, du vin !... Donc il a fallu emprunter, puis emprunter encore... Et l’huissier est venu une fois... et il a vendu les meubles... une autre fois, c’est l’avoué qui est arrivé, et il a vendu la maison... Alors, ils n’ont plus rien, rien que le ciel qui est au bon Dieu, et la route qui est à tout le monde...

– Mais, où vont-ils ainsi ?

– Je ne sais pas... Ils trouveront ce soir, à coucher dans une grange ; et demain, ils recommenceront à aller par les chemins... Peut-être qu’on voudra bien de l’homme à l’hospice.

– Et la femme ? Et les enfants ?

Le vieux fit un geste, qui évidemment signifiait : « À la grâce de Dieu ! » Il fut impossible de lui arracher une autre parole. Nous rentrâmes.

Au moment de nous séparer, le vieillard redressa sa taille courbée, et, tendant son poing noueux et crevassé dans la direction de la ville, dont on apercevait, sous la lune, les deux clochers émergeant, au-dessus des maisons entassées, il s’écria :

– Que la foudre du ciel t’écrase, toi, qui nous prends nos enfants, toi qui les tues, voleuse, assassine, salope !

Le père Nicolas

Il y avait deux longues heures que nous marchions, dans les champs, sous le soleil qui tombait du ciel comme une pluie de feu ; la sueur ruisselait sur mon corps et la soif, une soif ardente, me dévorait. En vain, j'avais cherché un ru, dont l'eau fraîche chante sous les feuilles, ou bien une source, comme il s'en trouve pourtant beaucoup dans le pays, une petite source qui dort dans sa niche de terre moussue, pareille aux niches où nichent les saints campagnards. Et je me désespérais, la langue desséchée et la gorge brûlante.

– Allons jusqu'à la Heurtaudière, cette ferme que vous voyez là-bas, me dit mon compagnon ; le père Nicolas nous donnera du bon lait.

Nous traversâmes un large guéret dont les mottes crevaient sous nos pas en poussière rouge ; puis, ayant longé un champ d'avoine, étoilé de bluets et de coquelicots, nous arrivâmes en un verger où des vaches, à la robe bringelée, dormaient couchées à l'ombre des pommiers. Au bout du verger était la ferme. Il n'y avait dans la cour, formée par quatre pauvres bâtiments, aucun être vivant, sinon les poules picorant le fumier qui, tout près de la bergerie, baignait dans un lit immonde de purin. Après avoir inutilement essayé d'ouvrir les portes fermées et barricadées, mon compagnon dit :

– Sans doute que le monde est aux champs !

Pourtant il héla :

– Père Nicolas ! Hé ! père Nicolas ?

Aucune voix ne répondit.

– Hé ! père Nicolas !

Ce second appel n'eut pour résultat que d'effaroucher les poules qui s'égaillèrent en gloussant et en battant de l'aile.

– Père Nicolas !

Très désappointé, je pensais sérieusement à aller traire moi-même les vaches du verger, quand une tête de vieille femme, revêche, ridée et toute rouge, apparut à la porte entrebâillée d'un grenier.

– Quen ? s'écria la paysanne, c'est-y vous, monsieur Joseph ? J'vous avions point remis, ben sù, tout d'suite. Faites excuses et la compagnie.

Elle se montra tout à fait. Un bonnet de coton, dont la mèche était ramenée sur le front, enserrait sa tête ; une partie des épaules et le cou qu'on eut dits de brique, tant ils avaient été cuits et recuits par le soleil, sortaient décharnés, ravinés, des plis flottants de la chemise de grosse toile que rattachait, aux hanches, un jupon court d'enfant à rayures noires et grises. Des sabots grossièrement taillés à même le tronc d'un bouleau, servaient de chaussures à ses pieds nus, violets et gercés comme un vieux morceau de cuir.

La paysanne ferma la porte du grenier, assujettit l'échelle par où l'on descendait ; mais, avant de mettre le pied sur le premier barreau, elle demanda à mon compagnon :

– C'est-y vous qu'avions hélé après le père Nicolas, moun homme ?

– Oui, la mère, c'est moi.

– Qué qu'vous l'y v'lez, au père Nicolas ?

– Il fait chaud, nous avions soif, et nous voulions lui demander une jatte de lait.

– Espérez-mé, monsieur Joseph ; j'vas à quant vous.

Elle descendit, le long de l'échelle, lentement, en faisant claquer ses sabots.

– Le père Nicolas n’est donc point là ? interrogea mon compagnon.

– Faites excuses, répondit la vieille, il est là. Ah ! pargué si ! y est, le pauv’bounhomme pas prêt à démarrer, pour sû ! on l’a mis en bière à c’matin.

Elle était tout à fait descendue. Après s’être essuyée le front, où la sueur coulait par larges gouttes, elle ajouta :

– Oui, monsieur Joseph, il est mô, le père Nicolas. Ça y est arrivé hier dans la soirant.

Comme nous prenions une mine contristée :

– Ça ne fait ren, ren en tout, dit-elle, v’allez entrer vous rafraîchir un brin, et vous met’ à vout’ aise, attendiment que j’vas cri ce qui vous faut.

Elle ouvrit la porte de l’habitation, fermée à double tour.

– Entrez, messieurs, et n’vous gênez point... faites comme cheuz vous... T’nez, le v’là, l’père Nicolas.

Sous les poutres enfumées, au fond de la grande pièce sombre, entre les deux lits drapés d’indienne, sur deux chaises était posé un cercueil de bois blanc, à demi recouvert d’une nappe de toile écrue qu’ornaient seulement le crucifix de cuivre et le rameau de buis bénit. Au pied du cercueil, on avait apporté une petite table sur laquelle une chandelle, en guise de cierge, achevait de se consumer tristement, et où s’étalait un pot de terre brune, plein d’eau bénite, avec un mince balai de genêts servant d’aspergeoir. Ayant fait le signe de croix, nous jetâmes un peu d’eau sur la bière, et, sans rien dire, nous nous assîmes devant la grande table, en nous regardant ahuris.

La mère Nicolas ne tarda pas à rentrer. Elle apportait avec précaution une vaste jatte de lait qu’elle déposa sur la table en disant :

– Vous pouvez ben en boire tout vout’saoul, allez ! Y en a pas de pus bon et de pus frais.

Pendant qu’elle disposait des bols et qu’elle tirait de la huche la bonne miche de pain bis, mon compagnon lui demanda :

– Était-il malade depuis longtemps, le père Nicolas ?

– Point en tout, monsieur Joseph, répondit la vieille. Pour dire, d’pis queuque temps, y n’était pas vaillant, vaillant. Ça le tracassait dans les poumons ; l’sang, à c’que j’créiais. Deux coups, il était v’nu blanc, pis violet, pis noir, pis il était chu, quasiment mô.

– Vous n’avez donc pas été chercher le médecin ?

– Ben sûr non, monsieur Joseph qu’j’ons point été l’quri, l’médecin. Pour malade, y n’était point malade pour dire. Ça ne l’empêchait point d’aller à droite, à gauche, de virer partout avé les gars. Hier, j’vas au marché ; quand je reviens, v’là-t-y pas que l’père Nicolas était assis, la tête cont’la table, les bras ballants et qu’y n’bougeait pas pus qu’eune pierre. « Moun homme ! » qu’j’y dis. Ren. « Père Nicolas, moun homme ! » qu’j’y dis cont’l’oreille. Ren, ren, ren en tout. Alors, j’l’ bouge comme ça. Mais v’là-t-y pas qu’y s’met à branler, pis qu’y chute su l’plancher, pis qu’y reste sans seulement mouver eune patte, et noir, noir quasiment comme du charbon. « Bon sens, qu’j’dis, l’père Nicolas qu’est mô ! » Et il était mô, monsieur Joseph, tout à fait mô... Mais vous n’buvez point... Ne v’gênez pas... J’en ai cor, allez... Et pis j’faisons point le beurre en c’moment...

– C’est un grand malheur, dis-je.

– Qué qu’vous v’lez ! répondit la paysanne. C’est l’bon Dieu qui l’veut, ben sûr.

– Vous n’avez donc personne pour le veiller ? interrompit mon compagnon. Et vos enfants ?

– Oh ! y a pas de danger qu’y s’en aille, le pauv’bounhomme. Et pis les gars sont aux champs, à rentrer

les foins. Faut pas qu'la besogne chôme pour ça... Ça n'l'frait point r'veni, dites, pis qu'il est mô !

Nous avions fini de boire notre lait. Après quelques remerciements, nous quittâmes la mère Nicolas, troublés, ne sachant pas s'il fallait admirer ou maudire cette insensibilité du paysan, dans la mort, la mort qui pourtant fait japper douloureusement les chiens dans le chenil vide, et qui met comme un sanglot et comme une plainte au chant des oiseaux, près des nids dévastés.

Le crapaud

J'avoue que j'aime le crapaud, bien qu'il soit hideux et couvert de pustules, qu'il rampe sur un ventre jaune sale, qu'il ait la démarche grotesque et qu'il se plaise au fond des vieux trous ou sur la bourbe des eaux croupies, cet animal ne m'inspire aucune répulsion, je n'ai nul dégoût à le prendre dans ma main et à lui dire les paroles de tendresse niaise que murmurent les concierges aux oreilles de leurs affreux roquets. Que de poignées de main j'ai données à des hommes dont la peau était peut-être plus blanche et lavée au champagne, mais dont l'âme était infiniment plus immonde que celle du crapaud ! Car, n'en doutez pas, s'il est vrai que l'homme possède une âme, le crapaud, le pauvre crapaud, en possède une aussi, et combien meilleure ! L'avez-vous observé quand, après avoir aidé sa femelle à se débarrasser de ses œufs, il enroule lui-même autour de ses propres cuisses, les précieux chapelets ? Il les porte partout avec lui, plus prudent, plus ingénieux que jamais, de façon à ce qu'aucun de ces œufs ne se détache, et lorsqu'ils sont près d'éclore, il les dépose dans une mare, au meilleur endroit, et les défend courageusement contre les salamandres et les mourons.

Il n'y a pas, dans toute la création, un être plus haï que le crapaud. Les femmes, à sa vue, poussent des cris d'horreur, et si, par malheur, son corps a frôlé le bout de leurs jupes, elles s'évanouissent. L'ignorante brutalité du passant lui déclare une guerre sans merci. Quand, après les averses, on le rencontre par les chemins, qui sautille gauchement sur ses pattes courtes et plissées, on l'assomme d'un coup de bâton, on lui lance des pierres qui l'écrasent. C'est un maudit, maudit comme le sergent de ville que les surins

guettent au détour des rues nocturnes ; comme le gendarme dont on retrouve le corps mutilé, au fond d’une marnière, près du bois hanté des braconniers ; comme tous ceux-là qui se dévouent à une œuvre juste, utile et bienfaisante, sans autre récompense que le mépris et la haine des foules. Ce n’est point seulement à cause de sa laideur qu’on le déteste, c’est surtout à cause de la mission, à la fois protectrice et justicière, qu’il accomplit dans la nature. Le crapaud détruit les larves qui coupent les moissons par la racine, font se flétrir les blés et se dessécher l’herbe des prairies ; il pourchasse impitoyablement les insectes qui dévorent les bourgeons, les limaces, les chenilles, les vers immondes qui corrodent les fleurs de leur bave, et pourrissent, sur les branches, les fruits encore verts : besogne ingrate et qui, semblable à celle de ces Don Quichottes imbéciles qui veulent préserver des larves humaines les beaux fruits d’intelligence, les belles fleurs d’art, les belles semences de patriotisme, ne rapporte que des horions et des risées. Malheureux crapaud, quand donc cessera-t-on de te poursuivre, de te jeter des pierres, de t’assommer ainsi qu’une bête malfaisante, toi, l’auxiliaire résigné du laboureur, le protecteur honni des jardins, le conservateur des trésors de la terre, toi qui, malgré ta mine basse et les verrues de ta carcasse rugueuse, devrais être le premier, parmi les animaux sacrés, comme tes sœurs les hirondelles et les cigognes, comme tes frères, les roitelets ?

Je marchais dans un chemin de traverse, bordé à droite et à gauche de bourdaines épaisses et de souches d’ormes courtes, trapues, mangées de polypes monstrueux et creusées de trous noirs. Il avait plu. Maintenant l’eau s’égouttait à la pointe de chaque feuille, en perles brillantes que le soleil irisait. Derrière les haies, les champs, mouillés par l’averse, fumaient, et l’on apercevait sur une branche morte de pommier des oiseaux bouffis qui secouaient leurs

plumes. Sur le talus du chemin, entre les ronces et les brins d'herbe, quelque chose de sombre s'agita. Je m'approchai et je vis un crapaud, un vieux crapaud à la peau grumeleuse et crevassée qui, fort empêtré dans la broussaille, fuyait vers un gros tronc d'orme dont les racines à nu posaient sur le talus comme les serres d'un immense épervier. J'observai le crapaud. Après beaucoup de difficultés, il arriva au pied de l'arbre, juste au- dessous d'un trou qui, à la hauteur de cinquante centimètres, bâillait tristement sur l'écorce de l'orme. De ses deux pattes de devant, le crapaud s'appuya fortement contre l'arbre ; lorsqu'il se sentit bien suspendu, il fit un mouvement et son ventre se colla contre l'écorce, faisant l'office de ventouse ; ses pattes alors se détachèrent pour s'élever plus haut. C'est ainsi qu'il atteignit le trou, par où il disparut. Cet exercice m'avait émerveillé et je pensai que le crapaud qui l'avait aussi délicatement exécuté, devait être un vieux routier, habile en plus d'un tour et d'une intelligence rare, comme sont les vieux crapauds. Je cueillis une belle mûre sauvage, je la piquai au bout d'un brin d'herbe et l'introduisis dans le trou de l'arbre, en ayant soin de la faire aller et venir pour exciter la curiosité et la gourmandise de mon batracien. Au bout de quelques minutes, je sentis que la mûre avait été gobée. J'en pris une nouvelle, et celle-ci ne tarda pas à être mangée ; à la troisième, le crapaud se présenta au bord du trou.

Qu'il avait une bonne et vénérable figure, avec sa gueule large et plate, ses gros yeux ronds qui lui sortaient de la tête, des yeux à la fois pleins de bonté, de malice et de résignation !

Je lui donnai encore quelques mûres, des vers et des mouches qu'il avala avec une véritable satisfaction, en me regardant d'un air de reconnaissance ; et lui ayant laissé une provision de nourriture, je continuai mon chemin...

Tous les jours, je passais en cet endroit, et je m'arrêtais auprès du vieil orme. Le crapaud ne tardait pas à paraître. Je

le gorgeais d'insectes, et lui, pour me remercier, me racontait toutes les aventures de sa vie, ses longs sommeils d'hiver sous les pierres gelées ; la cruauté des hommes quand, après les pluies chaudes, il sortait de sa retraite et s'égarait dans la campagne, foulé par les pieds, poursuivi par les dents des fourches ; tous les coups de bâton et tous les coups de sabot dont sa peau gardait encore des traces ; et j'admirais combien ce patriarche avait dû dépenser d'adresse, de prudence, de véritable génie, pour arriver, sans trop d'encombres, à travers les dangers et les embûches, malgré la haine des hommes et des animaux, à traîner sa misérable existence qui devait être longue de plus de cent années.

– Notre histoire, me dit le crapaud, est pleine de choses lamentables et merveilleuses. On nous déteste, mais nous intriguons beaucoup les gens... Il faut que je te raconte quelque chose d'extraordinaire... Un soir de printemps, je fus pris par un savant, un vieux savant, qui cheminait sur la même route que moi. Tu connais sans doute cette espèce d'hommes farouches et barbares qu'on appelle des savants ! Il paraît que cela ne vit que du meurtre des pauvres bêtes, et que cela ne se plaît que dans le sang et les entrailles fumantes... Mon savant avait des lunettes et un grand chapeau de paille, sur lequel il avait piqué au moyen d'une épingle trois papillons qui battaient de l'aile de douleur... C'était affreux... Il m'enveloppa de son mouchoir et en me fourrant dans une boîte en fer blanc qu'il portait en bandoulière, je l'entendis ricaner et se dire : « Voilà un fameux crapaud ! Ah ! nous allons pouvoir nous amuser un peu, voilà donc un fameux crapaud. » Je passai la nuit en cette boîte que le bourreau, sans plus de façon, avait accrochée à un clou, dans son cabinet. Le lendemain, de grand matin, le savant me retira de ma prison. Il me déposa sur une table, où se trouvaient beaucoup d'instruments et d'objets inconnus, puis, après m'avoir examiné en tous les

sens du bout de sa pince d'acier, il me jeta au fond d'une sorbetière et me gela... Oui, il me gela !... Quand je sortis de la sorbetière, j'étais inerte et plus dur qu'une pierre. « Je crois qu'il est gelé, tout à fait gelé, je le crois », dit le savant. Et, pour s'en assurer mieux, il me frappa à plusieurs reprises avec une règle et me précipita durement trois fois, sur le parquet. Mon corps claquait comme une planchette de bois sec : « Parfaitement gelé, mon garçon », reprit-il. Et l'on me mit au frais.

Je restai ainsi deux ans. L'été, j'avais un supplément de glace car le savant craignait que je ne dégelasse. Quand un ami venait rendre visite à mon savant, on descendait à l'endroit où je me morfondais en mon gel : Celui-ci me prenait dans sa main et me jetait violemment contre un mur : « Qu'est-ce que c'est ça, le savez-vous ? » demandait-il. « C'est un crapaud en bois. » – « Pas du tout, c'est un crapaud gelé, et il vit, et je le dégèlerai, et cela fera une révolution à l'académie. » C'étaient, à ce propos, des discussions qui n'en finissaient plus. Je fus, en effet, dégelé en grande pompe et me mis aussitôt à sauter comme un cabri. Tout l'institut était là ; on n'en revenait pas. Je profitai de l'effarement général pour m'enfuir, car je ne doutais pas que tous ces gens ne voulussent recommencer des expériences sur mon dos... On m'a conté depuis que le savant a écrit trois volumes *in-quarto,* sur mon aventure... Quelle pitié !

Je ne sais pourquoi l'idée me vint de lui donner un nom, et je l'appelai : Michel. Il parut très flatté de cette attention, le pauvre crapaud, et peut-être prit-il ce vocable pour un ennoblissement, pour quelque chose qui devait désormais le sauvegarder du mépris. Il répondait très bien à son nouveau nom, et quand je disais : « Michel ! » son corps se trémoussait, et ses yeux, plus vifs, roulaient avec un reflet de joie dans leurs orbites saignantes. Le bruit de mes pas sur

le chemin lui était familier et connu, et il ne l'eût pas confondu avec celui des autres passants. Du plus loin qu'il l'entendait, vite il se présentait à l'entrée du trou, impatient et frémissant comme un chien qui sent approcher son maître. Quelquefois, je faisais mine de ne pas m'arrêter, et Michel me suivait de ses yeux devenus tristes tout à coup.

Un jour, je ne trouvai plus Michel. En vain je l'appelai, en vain je frappai sur l'arbre, en vain je mis dans le trou noir des insectes et des mûres. Le trou était vide : Michel était parti. Je repassai le lendemain. Une chauve-souris avait élu domicile dans la maison du pauvre crapaud. Elle s'envola toute effarée par la lumière, se cognant aux branches des arbres et poussant de petits cris. Je ne doutai pas que Michel n'eût été assommé. Pourtant la broussaille n'avait été dérangée ni foulée ; aucun savant, aucun chien n'était venu là. Je ne pensais plus à Michel, quand, un beau matin, je l'aperçus qui me regardait du seuil de son antre. Mais, combien changé ! Sa peau ridée, flasque, autour de son corps, faisait de gros bourrelets verdâtres ; son œil était atone ; à peine s'il pouvait remuer ses membres, réduits à l'état de chiffons visqueux.

– Eh bien ! Michel, lui dis-je d'une voix sévère, vous vous êtes mis dans un joli état ! Voilà donc où vous mène l'inconduite.

Michel me regarda d'un air craintif et honteux. Pourtant il mangea avidement des insectes et de belles mûres. Nous reprîmes nos conversations.

Hier encore, je ne vis pas Michel, et je remarquai que les ronces avaient été, au pied de l'orme, piétinées, saccagées, arrachées. Et soudain je l'aperçus, le corps en bouillie, ses entrailles étalées, attaché sur la terre, par une brindille de coudrier pointue comme une épée. Je le couvris de quelques feuilles de ronces et l'ensevelis dans son trou.

Une fauvette chantait au sommet d'un arbre voisin.

La mort du père Dugué

– D'abord, ça l'a pris dans l'vent'e,... y a pas tant seu'ment huit jou's. Mon Dieu, t'nez, c'tait jeudi d' l'au' semaine... des c'liques, des c'liques, ça y tordait les bouyaux... Et il allait, il allait, y n'arrêtait point d'aller... i n'mangeait quasiment ren... eune p'tite poire l'matin, un morceau d'fromage l'soir... Alors i s'a couché... Et il a eu eune fieuvre, Jésus Dieu ! eune fieuvre,... i guerdillait...

Le médecin tâtait le pouls du malade d'un air grave.

– Il ne s'est pas plaint de la tête ? demanda-t-il.

– Ah ! malheu !... si i s'en plaint ? Et fô...

– Pas de délire ?

– S'i vous plaît ?

– Il n'a pas eu de délire ?

– J'crai pas... i n'en a ren dit... Vous v'lez p'tête voir son iau ?

Sans réponse, le médecin souleva les couvertures du lit et, à plusieurs reprises, appuya fortement sa main contre le ventre du père Dugué, qui, couché sur le dos, la bouche ouverte, ne remuait pas et de temps en temps poussait une plainte étouffée, puis il hocha la tête et se mit à écrire une ordonnance.

– Vous lui donnerez une cuillerée à soupe de cette potion, toutes les demi-heures, recommanda-t-il à la mère Dugué qui le reconduisait jusqu'à la porte.

Pendant qu'il détachait la longe de son cheval et la roulait soigneusement en paquet :

– Quoiqu' vous pensez ? interrogea-t-elle.

– Je crains bien qu'il ne passe pas la nuit, répondit-il.

– C'te nuit même ? Ainsi ! voyez-vous ça !... si c'est Dieu possible !

– Allons, au revoir ! dit le médecin en remontant dans son cabriolet... les chemins sont rudement mauvais par chez vous...

Et la voiture s'éloigna, en dansant sur les ressauts de la route, glissant dans les ornières, d'où la boue giclait.

Demeurée seule, la mère Dugué, d'une main se grattant le nez, de l'autre ramenant sur la hanche le bas de son tablier, réfléchit un instant, puis elle se décida à traverser le petit verger qui attenait à la maison, à l'extrémité duquel, derrière la haie, entre les pommiers, on apercevait une masure couverte de chaume. Elle héla :

– La Garnière ! hé ! la Garnière !... Hééé...

Au bout de quelque temps, on entendit un bruit traînant de sabots, et une vieille se montra à travers les branches.

– C'est-i après mé qu't'en as ? cria-t-elle.

– Oui, c'est après tè, la Garnière. J'suis toute seule à la maison... Ma fille n'est point cor arrivée d'la ville ; mon fi est dans l'bois, à quri des champignons... Y faut qu't'ailles cheuz l'formacien, porter c'papier,... et pis cheuz mossieu l'curé, pour y dire d'venir, ben vite, à quant l'bon Dieu...

– C'est-i pour l'pè Dugué tout ça ?

– Ben sûr que c'est pour li...

– Et qué qu'il a dit, l'médecin ?

– Y n'a ren dit... il a dit seu'ment qu'i n'passerait point la nuit...

– Ah ! Vierge Marie ! en v'là eune histoire... J'ai eune idée qu'c'est les mauvaises fieuvres, comme défunt moun homme... Et pis l'âge itout... Y n'est point tant jeune, l'pè Dugué...

Et les deux femmes, que toutes les commères du hameau de Freulemont étaient venues rejoindre, se mirent à causer et à se raconter des aventures miraculeuses de maladies et de médecins.

* * *

Le père Dugué avait soixante-douze ans, un âge qu'atteignent rarement les paysans, harassés qu'ils sont par la besogne, brisés par les fatigues, épuisés par les nourritures insuffisantes en un climat presque toujours pluvieux et froid comme l'est celui de Normandie. Je le rencontrais quelquefois, quand il allait chauffer son vieux dos, sur les routes, au soleil, ou bien encore quand il descendait à la ville, le vendredi, pour se faire raser, et acheter sa bouteille d'eau-de-vie. Il marchait péniblement, sa haute taille courbée en arc vers le sol, se soutenant avec un long bâton de cornouiller qu'il avait lui-même, il y a plus de vingt ans, coupé dans une haie. Nos conversations étaient toujours les mêmes. « Un beau temps, père Dugué. – Heu ! ça pourrait ben changer, l'vent n'a point viré dans l'bon sens ». Ou bien : « Un chien de temps, père Dugué ! – Heu ! ça pourrait ben s'l'ver, l'vent est haut ». Les jours de grande gaîté, quand il avait son coup de « raide », il ne manquait jamais de me dire, non sans une pointe de malice en ses petits yeux clignotants : « J'ons vu un gros ieuvre à nuit... I s'a l'vé, là, dans la plante, tout cont' la maison... Ben sûr qu'vous l'trouverez dans les betteraves à Maît' Pitaut. » Hormis cette débauche rare de confidences, le père Dugué restait silencieux et songeur, comme sont les vieux chiens, comme sont les vieux hommes des campagnes.

Dans sa jeunesse, on lui proposa, sans qu'il lui en coutât un sou, de lui apprendre l'état de boucher, un bel état et qui rapporte gros. Il refusa net : « D'pè en fi, dit-il, j'ons été dans

la tè ; et mè, itout, j’s’rons dans la tè ». Son ambition eût été de louer une petite ferme, mais il n’y fallait pas songer, car il manquait de *garanties*, et il ne possédait point d’argent pour acquérir l’outillage nécessaire. Il se résigna donc à être un simple ouvrier des champs. Laborieux, dur à la fatigue, économe, honnête et sobre, l’ouvrage lui venait tout seul. Le fléau en main, et battant le blé sur l’aire chantante des granges, émondant les arbres, charroyant le fumier, labourant, semant, il se trouvait heureux et ne demandait rien à Dieu, sinon que cela continuât ainsi, toute la vie. Le bon temps surtout, c’était l’époque des moissons, quand, la faux emmaillotée de paille et le javelier tout neuf sur l’épaule, il partait « faire son août » dans la Beauce, d’où il rapportait des poignées d’écus et de belles pistoles.

Après avoir longtemps réfléchi, hésité, pesé le pour et le contre, il se maria. Bien sûr, ce n’était pas pour « la bêtise ». Il s’était passé « des femelles » jusqu’ici, il s’en passerait bien encore. Non, ça ne le tourmentait pas ; même ça « l’embêtait » plutôt. Mais il avait besoin d’une ménagère qui lavât son linge, racommodât ses affaires, préparât la soupe. Et puis, une femme, quand elle sait s’arranger, qu’elle est vaillante et point gauche, au lieu de coûter de l’argent, en rapporte au contraire. Le tout est d’avoir la main heureuse et de ne pas tomber sur des mijaurées et des pas grand-chose, comme il y en a tant au jour d’aujourd’hui. Il choisit une grosse fille, vigoureuse et dégourdie, et franche ainsi qu’un cœur de chêne, et il vint s’installer avec elle, au hameau de Freulemont, dans une petite maison qu’il loua, jardin et verger compris, soixante-dix francs par an. La maisonnette se composait de deux pièces et d’un cellier ; de beaux espaliers en garnissaient la façade ; le jardin donnait autant de légumes qu’il en fallait et les pommes du verger, dans les bonnes années, suffisaient à la provision de cidre. Que pouvait-on rêver de mieux ? Il eut aussi deux enfants, un garçon et une fille, qu’il envoya, l’âge venu, à l’école,

parce qu’il comprenait que dans le temps présent, il était indispensable de posséder de l’instruction.

Pendant qu’il travaillait d’un côté, sa femme allait en journée de l’autre, faire la lessive, coudre, frotter, chez des particuliers, ou bien aider à la cuisine, aux moments de presse, dans les auberges de la ville. Elle acquit à cela une véritable célébrité de cuisinière, et bientôt on ne parla plus d’une noce dans le pays, qu’elle ne fût chargée d’en combiner et d’en exécuter les plantureux repas. Fameuse aubaine car, ces jours-là, c’était une pièce de quatre francs, en plus de la bonne nourriture et des *rigolades* que son corsage avenant et ses grosses joues fermes et rieuses lui valaient de la part des jeunes gens. Dugué était bien jaloux de ce que sa femme s’amusât dans les noces, surtout de ce qu’elle se régalât de poules à l’huile et de veau à l’oseille, alors que lui se contentait de soupe aux pommes de terre et de fromage, mais il ne disait rien à cause des quatre francs.

L’homme et la femme ne se voyaient donc presque jamais, occupés qu’ils étaient, chacun de son côté, et ils n’éprouvaient à cela aucun chagrin, aucun besoin, tant cette situation leur semblait naturelle, tant ils croyaient qu’elle était la règle commune de la vie. Le dimanche, ils se trouvaient quelquefois réunis, mais, dès qu’ils avaient supputé les gains de la semaine, ils ne se parlaient plus ; non qu’ils se boudassent, c’est qu’en vérité ils n’avaient rien à se dire. Dugué profitait de ce repos pour tailler ses espaliers, bêcher son jardin, remettre une tuile au toit, une planche neuve à la porte, casser du bois, et la Duguette s’en allait commérer dans le village. En dehors du dimanche, elle se réservait le jeudi, pour savonner ses affaires, celles de son homme et des enfants qu’elle confiait, au retour de l’école, à la garde d’une voisine.

L’existence eût coulé, pour Dugué, toujours pareille, et il eût vieilli heureux, si une cruelle déception, « un grand

malheux » n'était venu lui mettre au cœur une amertume qui avait empoisonné toute sa vie.

Son beau-père habitait, à une quinzaine de lieues de Freulemont, un village qu'on appelait Le Jarrier. Depuis son mariage, Dugué ne l'avait pas revu, et il ne s'inquiétait pas plus du bonhomme que de l'empereur de Russie. Il apprit même avec une suprême indifférence que le vieux était souvent malade, et qu'il avait parfois des attaques si terribles – « des coups de sang » – que le curé jugea à plusieurs reprises qu'il devait l'administrer. Dugué disait à ce propos : « Y peut ben trépasser, si ça y fait plaisi ; j'l'empêchons point... » Il avait décidé qu'il n'irait pas à l'enterrement, ni lui, ni sa femme, parce que « quinze ieues, c'est loin et qu'ça cout' gros d'voitures ». La vérité, c'est que le gendre était parfaitement convaincu que le beau-père ne possédait pas « tant seu'ment un radis », par conséquent peu lui importait qu'il vécût ou qu'il mourût.

Un matin, Dugué reçut une lettre du notaire qui lui annonçait que l'état du beau-père était désespéré et l'engageait à arriver au plus vite. Son étonnement fut profond. Comment ! il se serait trompé à ce point-là ? Comment ! le beau-père qui passait pour être plus pauvre que Job serait maintenant plus riche que défunt Crésus ? Ah ! çà, par exemple, c'était trop fort ! Pourtant il ne pouvait y avoir de doutes là-dessus. Si un personnage aussi considérable qu'un notaire daignait lui écrire, à lui, simple Dugué, ça n'était pas pour des prunes, et l'héritage devait être quelque chose d'extraordinaire. Il se fit lire et relire la lettre.

– S'y avait ren, se dit-il, voyons, s'y avait ren... l'notaire n'écrirait ren... C'est clair, c'est vident... Faut parti...

Il loua une carriole et un cheval, car il s'agissait d'aller bon train et de ne pas flâner. Durant la route, il s'affermissait

davantage dans son raisonnement, et comptait par avance les écus du bonhomme.

– Y a ben sûr très cent écus, p'têt'e pus, se répétait-il en tapant sur le cheval avec le manche du fouet ; p'têt'e quat-cents... sans ça, l'notaire ne m'aurait point marqué ça dans eune lett'e... p'têt'e cinq cents...

Quand il eut dépassé les premières maisons du Jarrier, quelqu'un qui serait venu lui dire que le beau-père laissait moins de mille écus aurait probablement été reçu à coups de trique.

En descendant de la carriole, le cœur lui battait bien fort, et la maison du beau-père – chaumière misérable et croulante – lui apparut plus splendide que tous les palais des contes de fées. Dugué en demeura, quelques instants, ébloui. Un noyer qui secouait ses feuilles jaunies dans la brise, lui donna la sensation délicieuse de beaux louis d'or carillonnant, s'entrechoquant, et s'éparpillant sur lui en averse magnifique. Il entra. Mais sur le seuil, il faillit tomber à la renverse... Le beau-père était là, debout, vivant, et qui mangeait de la soupe dans une terrine de grès !... La surprise, l'indignation retenaient Dugué cloué à cette place. Il ne pouvait plus ni entrer, ni sortir... Anéanti, il était semblable à l'avare, à qui l'on vient de voler un trésor... Il bégaya :

– Comment ! v'nêtes point mô ? v'nêtes point mô ?

– Point cor, mon gars, point cor, répondit le beau-père, sans se déranger et en continuant de manger sa soupe avec une majestueuse lenteur.

– C'est ben !... J'm'en vas...

Dugué remonta dans la carriole.

– Hue ! sacrée rosse ! Hue ! sacrée carne !

Il fouettait le cheval à bras raccourcis, jurait, sacrait, tempêtait.

– Ah ! la sacrée rosse ! Ah ! la sacrée carne !

On ne savait si c'était au cheval que ses épithètes s'adressaient ou bien au beau-père ; vraisemblablement, dans l'état de fureur où se trouvait Dugué, elles s'adressaient aux deux.

Le cheval arriva fourbu à Freulemont, et creva le lendemain.

– En v'là pour une couple d'dix pistoles ! se dit Dugué.

Et il se consola, en pensant que le beau-père finirait bien par crever, lui aussi.

Cet incident n'avait pas ébranlé sa confiance, au contraire. Chaque jour qui s'écoulait, voyait s'augmenter l'héritage de cent écus.

– Qu't'es bête, moun homme, disait la Duguette, et t'as tô, oui, t'as tô, d'te monter la tête comme ça... J'crai bien qu'c'est meilleu que j'avions cru... mais des deux milles écus comme tu dis... ous qu'il aurait pris c't'argent-là, l'vieu grigou ?

– On n'sait point, on n'sait point, répondait l'obstiné Dugué.

Il en était à trois mille écus, quand il reçut une seconde lettre du notaire.

– C'coup-ci, c'est l'bon, s'écria le gendre joyeux... Enfin, c'est point malheureux, il est mô, ben mô !

En effet, la lettre annonçait que le beau-père était bien définitivement mort et qu'il n'y avait à craindre aucune résurrection.

Dugué loua un nouveau cheval, une nouvelle carriole, et partit de nouveau pour Le Jarrier, sans se presser, s'arrêtant à tous les bouchons de la route, interpellant drôlement tous les gens qu'il rencontrait.

– Na ! ma cocotte ; oh ! oh ! ma biche, disait-il à son cheval, d'une voix attendrie.

Puis il s'adressait directement à son beau-père, le tutoyait. Il se sentait pour lui une immense affection.

– C' sacré biau-pé ; c'était point un mauvais homme tout d'même ! Ah ! pauv'bounhomme !

En ce moment, il n'eut point donné l'héritage pour cinq mille écus.

Quand le père Dugué vous contait cette terrible aventure, il avait coutume de s'interrompre à cette partie de son récit. Et, les yeux hagards, la bouche frémissante de colère, il vous demandait :

– Sav' vous ben, c' qu'y avait à l'héritage ? L' sav'vous ben ?... Ah ! malheux ! Y avait... y avait, en tout, cinquante-huit francs et des sous... et là-dessus fallait payer l'enterrement, l'notaire, l'enrégitrement, l'diable sait quoi !

– Mais comment cela s'est-il terminé ?

– Eh ben ! j'ons eu la fieuvre, deux mois durant... et pis j'on voulu faire un procès à c'menteux d'notaire... et pis, la fin des fins, j'ons refusé l'héritage... pour faire eune niche au bounhomme... Et pis... ça m'a coûté pus de très cents francs... oui, pus de très cents francs, bon sens d'bon sens !...

* * *

Il n'avait pas été heureux, non plus, « du coté d'z'éfants ». Et pourtant il avait dépensé « ben de l'argent, ben de l'argent pour leur instruction ». Ah ! comme il s'en repentait maintenant ! Oui, il aurait dû faire comme tant d'autres, ne pas les envoyer à l'école, les « durcir » tout de suite à l'ouvrage. Ils n'en seraient pas morts, bien sûr ; et cela eût

peut-être mieux valu, car peut-être son garçon et sa fille n'eussent point aussi mal tourné.

Dugué rêvait de faire de son garçon « du p'tit gars Isidore », un cultivateur, non pas un ouvrier comme lui, mais un fermier pour de bon. D'ailleurs, il ne pouvait comprendre qu'on pût choisir un autre métier que « la tè » quand on était né « d'pè en fi dans la tè ». C'était un testament d'honneur, un héritage de noblesse qu'il eût été criminel de répudier. Il ne manquait pas de « feignants » pour les autres métiers. Aussi son chagrin fut-il profond et grand son désappointement, quand Isidore exprima sa volonté bien arrêtée d'entrer « en condition », d'être domestique, comme mossieu Baptiste, le valet de pied du château, un homme superbe qui éblouissait tout le monde avec ses beaux habits galonnés, et sa culotte de nankin plus jaune que du beurre. Qui donc avait bien pu fourrer dans la tête de son fils des idées pareilles ? Il commença d'abord par le sermoner, essaya de lui expliquer ce que c'était que « la tè », promit qu'il aurait une ferme « conséquente » comme les Touches à maît'Pitaut. Puis, Isidore, criant toujours qu'il voulait « être comme mossieu Baptiste », il finit par lui administrer une volée de coups de poing. Au bout d'une année de bourrades, entremêlées de discussions théoriques et de promesses folles, devant une vocation qui ne cédait pas aux raisonnements et s'exaltait aux coups, Dugué consentit à ce que son fils entrât groom, au château, sous la direcrion du superbe mossieu Baptiste. Domestique ! son fils domestique ! Elle était finie cette longue file d'ancêtres aux mains calleuses, aux dos voûtés, qui étaient nés de la terre, qui avaient peiné sur la terre, qui dormaient dans la terre, honorés des hommes qu'ils avaient nourris, bénis de Dieu dont ils avaient continué l'œuvre de création !

Ce lui fut une blessure cruelle, mais son orgueil d'entêté terrien se révolta, et il ordonna qu'on ne lui parlât plus jamais de son fils. Cependant, peu à peu, son chagrin prit un

caractère moins dramatique, et la colère se changea en indifférence gouailleuse. En ricanant, il appelait son fils « l'marquis » et quand la Duguette recevait une lettre de lui, c'était un thème à plaisanteries qui ne tarissaient pas.

Après dix ans d'absence, Isidore, ballotté d'une place dans l'autre, paraissait s'être définitivement établi chez un banquier où les gages étaient très forts, et les bonnes mains très grasses. Il était tout à fait formé, portait la livrée avec une aisance supérieure, montrait, à la ville, des élégances de dandy, se tenait soigneusement au courant de toutes les anecdotes parisiennes, fréquentait ce qu'il y a de mieux dans le grand monde des domestiques. Jugeant le nom d'Isidore trop commun pour le valet de chambre d'un banquier, il avait prié son maître de lui attribuer celui, beaucoup plus distingué, de Justin. À l'office, on disait : « Monsieur Justin ».

M. Justin éprouva le besoin de venir passer quelques jours au pays, afin d'y étaler le luxe de ses jaquettes, de ses chaînes de montre, et de ses souliers vernis. Il voulait jouir de l'étonnement de ses pauvres compatriotes, de la curiosité et du respect que ne manquerait pas de susciter, parmi tous ces paysans ahuris, la correction de sa tenue. Il fit une malle de ce qu'il possédait de plus précieux en cravates, gilets, pantalons, et partit pour Freulemont. Le père Dugué, ses outils sur l'épaule, revenait de la besogne journalière, quand la voiture qui amenait monsieur Justin de la gare, s'arrêta devant la maison. M. Justin en descendit prestement et s'avança vers son père, en souriant. Mais Dugué, d'un geste, empêcha l'effusion du retour. Il examina son fils des pieds à la tête, avec un air de souverain mépris, puis il dit froidement :

– J'avons point b'soin d' domestique, mon gars. J'vidons ben nout' pot tout seul.

Il lui tourna les talons et lui ferma la porte au nez.

– Si ça ne fait pas pitié ! disait plus tard, le père Dugué... F'gurez-vous qu'il avait des souliers pointus, l' marquis, pointus quasiment comme la queue de nout' cochon, et un chapiau qui r'luisait pus que l' saint-Sacrement.

Quant à sa fille, ça avait été une autre histoire ! Et c'était à se demander vraiment ce que le diable avait pu bien mettre dans le corps de ces deux méchants enfants. La Fanchette passait, sans contredit, pour la plus belle fille de la contrée. Un visage avenant, rouge comme une pomme et toujours gai, des membres solides, des yeux hardis, et avec cela, active au travail, dure au plaisir, elle n'avait point sa pareille pour émoustiller les gars. Les galants ne lui manquaient point, et, parmi eux, des lurons qui possèdaient « du beau bien » au soleil. Aucune de Freulemont, de la Boulaie-Blanche, des Pâtis, du Bois-Clair, des Quatre-Fétus, de Boissy-Maugis, ne pouvait se vanter de voir à ses trousses une telle procession d'yeux ronds, de bouches béantes, de bras en extase. Il y avait surtout le garçon à maît'Pitaut qui ne quittait pas Fanchette d'une semelle... et le garçon à maît'Pitaut voilà qui eût été une fameuse affaire ! Dugué ne se dissimulait pas toutes les difficultés qui s'opposaient à ce mariage, mais il comptait sur l'adresse de sa fille pour les surmonter. Il espérait secrètement qu'elle saurait, au besoin, se faire faire un enfant par ce nigaud de garçon à maît'Pitaut, et Fanchette « une fois emplie », le tour était bon, il faudrait, de gré ou de force, en passer par mossieu le maire et par mossieu le curé. Combinaison honnête après tout, puisqu'on devait se marier et vivre ensuite entre braves cultivateurs. Certes, il n'eut point admis que Fanchette fit « la bêtise » pour « la bêtise ». Seulement, puisqu'il s'agissait d'être sérieux et d'aller à l'église, personne ne pouvait « trouver à r'dire à ça ». Un dimanche, la Fanchette déclara qu'elle voulait « s'accorder » avec

François Béhu. Dugué aurait reçu toute une charretée de foin sur la tête, qu'il n'eût pas été plus dûment assommé.

– Ah ! la sacrée femelle ! s'écria-t-il à cette révélation inattendue... Ainsi, c'est tout comme l' marquis... T'as hont' d'être dans la tè... y t' faut des gars d' la ville... François Béhu !... Non ! mais r'gardez mé ça... François Béhu !... un homme qui est seu'ment pas du pays... un propre à ren qui n'sait seu'ment point r'connaître la vesce d'avé l'chianve... Un feignant qui travaille dans une fabrique... qu'a des moustaches !... T' l'épouseras point, t'entends bien, t' l'épouseras point.

– J'vous dis, moi, répondit Fanchette, j'vous dis que j' l'épouserai... y m'plaît, na !... C'est mon idée... j' l'épouserai... et pis j' l'épouserai... Et pis, n'avez qu' faire d'gueuler comme ça... pasque, j' m' fous d'vous.

– Ah ! tu t'fous d' mè, mâtine ! Ah ! tu t'fous d' mè... Eh ben ! attends.

Dugué avait les deux bras levés pour frapper. Fanchette, les poings sur les hanches, provocante, les yeux colères, regarda son père bien en face.

– V' pouvez m' battre, espèce de grand brutal, dit-elle... v' n'empêcherez ren... Et pis que vous v'lez tout savoir... j' suis enceinte, na !... enceinte de li... oui, oui, enceinte d' François Béhu.

Et, s'avançant, le col tendu, elle lui crachait ce nom, tout près, dans la figure.

Étourdi comme par un coup de massue, cinglé par ce nom comme par un fouet à cent lanières, Dugué recula en chancelant, et laissa retomber ses bras au long du corps, dans un grand geste d'accablement. Il ne comprenait plus. Ses idées sur la justice, la morale, la religion, étaient bouleversées, au point qu'il n'y démêlait plus rien. Pourtant, dans son trouble, une espérance lui restait. Fanchette s'était peut-être trompée. Il balbutia.

– T’es sûre que c’est d’li ? rappelle-tè… T’es ben sûre que c’n’est pas du garçon à maît’Pitaut ?..

La Fanchette haussa les épaules.

– Vous me prenez donc pour eune sale ?.. Voudriez peut-être que j’couche avé tout le monde ?

Non certainement, il ne le voulait pas. Mais le garçon à mait’Pitaut n’était pas tout le monde, sapristi ! Puisqu’elle avait « tant fait de coucher avec quelqu’un » pour n’avoir pas choisi celui-là, un brave et honnête homme, qui possédait de la religion et une ferme superbe ? jamais, non, jamais on ne lui ferait admettre pareille chose. Ainsi, c’était donc fini ! Des beaux rêves qu’il avait formés pour l’établissement de ses enfants, aucun ne devait se réaliser. Tous les deux, le garçon et la fille déshonoraient son nom, l’un « en récurant les pots de chambre des nobles », l’autre en s’amourachant d’un méchant gars, venu on ne sait d’où, passant son temps dans les fabriques, à faire on ne sait quoi. Un joli monsieur qu’il aurait pour gendre ! Ivrogne, débauché, prodigue, républicain, cela va sans dire, comme sont les ouvriers des usines. Ah ! cela lui promettait de l’agrément ! D’ailleurs, n’avait-il pas des moustaches, ce François Béhu ? Et, les moustaches, tout était là ! De même que les paysans de sa race, adorateurs des habitudes anciennes, gardiens sévères des traditions, Dugué haïssait les gens, cultivateurs et ouvriers, qui portaient moustache. La moustache, pour lui, représentait la révolte, la paresse, le partage social, toutes les aspirations sacrilèges qui soufflent des grandes villes sur les campagnes, tout un ordre de choses effroyables et nouvelles, auxquelles il ne pouvait penser sans que ses cheveux se dressassent d’horreur sur sa tête. Le vice, le crime, les révolutions, ce qui l’inquiétait, quand il avait le temps de songer, lui apparaissaient sous la forme symbolique de moustaches hérissées terriblement. Et c’était juste, car, depuis qu’il existait, ce qu’il avait vu, à Freulemont et ailleurs, d’insoumis à la terre, de mauvais

sujets, de braconniers dangereux, de voleurs, et d'hommes vivant en concubinage, tous avaient des moustaches, comme François Béhu. Enfin, de même qu'il avait cédé aux fantaisies d'Isidore, il ne s'opposa pas à ce que Fanchette épousât « l' moustachu », disant, pour se consoler, que les coups qu'elle recevrait, ce ne serait pas lui, bien sûr, qui les sentirait. La noce fut célébrée assez gaiement. Il y eut les violons, et la Duguette confectionna un repas succulent où chacun se grisa de « cidre bouché » et de poiré.

* * *

Maintenant, le bonhomme était vieux. Ses cheveux avaient blanchi sur sa figure rouge et ravinée par les rides : son grand corps maigre, jadis si robuste, se cassait en deux et s'inclinait de plus en plus vers la terre ; la force abandonnait ses membres qui tremblaient sous le moindre fardeau, s'épuisaient à la moindre fatigue. Il dut se résigner à quitter le travail.

Le soir qu'il revint, pour la dernière fois, avant de remiser, au fond du cellier, ses outils désormais inutiles, le père Dugué alla dans le jardin, d'où l'on apercevait, par-dessus la haie d'épines taillées, les champs qui s'étendaient au loin. Sous le ciel crépusculaire, les champs s'endormaient, toujours forts, toujours beaux. La sève battait en eux, comme bat le sang aux veines des jeunes gens. Et longtemps il contempla cette terre, la « tè » bien aimée, la « tè » triomphante, la « tè » que la neige des hivers ne refroidit jamais, que ne dévore jamais l'incendie des étés, qui renaît toujours plus splendide de ses éternels enfantements, sur laquelle les hommes, les idées et les siècles passent sans y laisser de trace de leurs querelles, de leurs avortements, de leurs ruines, la « tè » où bientôt il reposerait ses bras, devenus trop faibles pour l'étreindre, où

il coucherait ses reins devenus trop vieux pour la féconder. Les blés remuaient doucement, froissant leurs chaumes, les avoines pâlissaient, ondulaient, pareilles à la brume légère qui monte des prairies, les trèfles, qu'un reste de lumière frisante accrochait, saignaient par places, et dans la rougeur du couchant, les pommiers tordaient leurs chevelures fantastiques ou montraient leurs profils grimaçants de sorcières. Une femme passa, qui chassait sa vache à coups de gaule ; il entendit le piétinement d'un troupeau de moutons qui rentraient à la bergerie, puis une voix lente qui s'éloignait, chantonnant :

Fauche à la pluie, camarade,
Fane au soleil, l' foin est bon.

Et pour la première fois de sa vie, le père Dugué pleura.

* * *

Sa femme et lui avaient, sou par sou, amassé quatre cents francs de rente, sans compter les profits de la Duguette, qui continuait d'aller en journée et qui, plus que jamais, était demandée pour les repas de noce. Avec cela on pouvait vivre, à l'abri du froid et de la faim, tranquille, heureux, sans rien mendier à personne. Pourtant, le père Dugué était loin d'être heureux. D'abord, il ne sut que faire de ses journées qui lui semblaient bien longues et bien vides. Tout « chose », tout vague, il errait du verger au jardin, sarclait de-ci, bêchait de-là, mais ce menu travail, qu'il réservait autrefois à ses distractions dominicales, ne suffisait pas à l'occuper pendant toute la semaine. Non, « l'état d' rentier n'était pas son affaire », et jamais il ne pourrait s'y habituer. S'ingéniant à se créer des besognes qui trompassent son ennui, il

fabriqua une échelle, remplaça les vieilles lisses du verger par des neuves, bâtit un hangar avec des débris de bois qu'il avait, et, quand ce fut fini, il se trouva tout penaud devant ce terrible problème : « Que faire ? » Il songea alors à élever des poules et des lapins : les poules, ça l'amuserait, il irait couper de l'herbe, tous les jours, pour les lapins, et le temps passerait. Comme c'était un brave homme, un travailleur méritant et qu'il jouissait dans le pays d'une grande réputation d'honnêteté, il eut la chance d'intéresser à son sort les maîtres du château, qui l'employèrent parfois à diverses fonctions peu fatigantes, comme d'entretenir les allées, ramasser les feuilles mortes et servir de modèle à la « demoiselle » qui faisait de l'aquarelle.

Cependant, bien que, peu à peu, le père Dugué eût repris ses habitudes régulières, il s'ennuyait. Il avait la nostalgie des champs. Souvent, quand le temps était beau, il s'en allait, à travers la campagne, revoir les camarades qui fauchaient ou qui engerbaient, mais il rentrait de ses promenades, mécontent, avec un dégoût plus violent de son existence oisive, avec des pensées pénibles qui l'enfonçaient davantage dans les mélancolies et les regrets poignants du passé. Son caractère aussi s'aigrissait. Tout lui était sujet à dispute, à récrimination ; il devenait exigeant, tracassier, irritable, *mauvaise langue.* Lui qui, jadis, supportait si facilement les continuelles absences de sa femme, il lui en voulait maintenant de toujours courir dehors, l'accusait de l'abandonner, de « s'entendre avec l'z'éfants » pour le laisser mourir. Si ce n'était pas malheureux, à son âge, après avoir tant travaillé, de rester seul, du matin au soir, comme un pauvre chien galeux, d'être obligé de faire sa soupe, de ne jamais manger un bon morceau, pendant que sa femme s'amusait dans les noces ou chez les pratiques, était grassement nourrie, ne manquait de rien ! Et lorsqu'à midi, le bonhomme se retrouvait tristement devant l'éternelle terrine de grès, pleine de

soupe, quelquefois de soupe froide de la veille, la pensée que la Duguette, les yeux luisants, les joues allumées, se gavait gaiement de tripes et de fricassées, le mettait en rage et il se disait : « A s’fout d’ça ! Mais ça n’peut point durer, non ça n’peut point durer ! » Il rêvait alors de s’en aller très loin, de « tout planter là », de recommencer, seul, une existence nouvelle de labeurs, entrevoyait la possibilité de « divorcer ». Ah ! pourquoi s’était-il marié ? À quoi cela lui avait-il servi de prendre une femme, sinon à l’abreuver d’ennuis et de peines ? Les jours où la mère Dugué consentait à rester à la maison, il partait, dès l’aube, avec une croûte de pain en sa besace, et jusqu’à la nuit, dans la sapaie, il rôdait, sous prétexte de ramasser du bois mort.

Les années et les années passaient sur les trois événements importants de sa vie, la mort du beau-père, le départ de son fils, le mariage de sa fille, sans en effacer les souvenirs chagrinants, et il continuait d’en parler avec une amertume qui, chaque jour, grandissait. « L’ marquis », de plus en plus brillant, n’avait fait que deux courtes apparitions à Freulemont. Quant à « Ma’me Béhu », elle venait, tous les dimanches, chez son père, avec « l’ moustachu ». Mais à peine si le bonhomme semblait s’apercevoir de leur présence. D’ailleurs, la plupart du temps, il profitait de ces visites, qui l’importunaient, pour courir les champs, ou se livrer à quelque occupation mystérieuse, au loin. Outre qu’il gardait rancune à Fanchette d’avoir trompé ses espérances, en épousant François Béhu, il ne pouvait souffrir les nouvelles allures de belle dame qu’elle avait prises à la ville. Il haussait les épaules de la voir « attifée comme une caricature », sans bonnet, les cheveux au vent, un chignon relevé sur le haut de la tête, et des mèches qui s’ébouriffaient sur le front, pareilles aux poils des chiens de berger. Et c’étaient des manières de parler, grasseyantes et précieuses, des balancements étudiés du derrière, des singeries de bourgeoise qui lui faisaient pitié.

Parfois, en l'honneur de sa fille, la Duguette préparait un bon souper, elle tuait un poulet ou bien faisait un civet avec un lapin. Le vieux alors s'emportait. Il défendait qu'on touchât à sa volaille et à ses lapins, parce que c'était à lui, rien qu'à lui, qu'il avait le mal de les soigner, qu'il voulait avoir le plaisir de les manger, tout seul, ou de les vendre au marché, si c'était son idée. Ah ! ce n'était pas pour lui, bien sûr, qu'on ferait tant d'embarras ! Sa femme avait-elle songé, une fois dans sa vie, à lui fabriquer quelque chose de bon, c'était pour elle, et pour les autres, jamais pour lui ! Il en avait assez d'être grugé par un « tas d' mangeux, d' feignants, d' vauriens ». La Fanchette et l' moustachu mangeraient de la soupe, comme lui, et si cela les dégoûtait, ils pourraient bien rester chez eux, à se régaler, il ne les empêchait pas, au contraire : ça serait un fameux débarras. Et le père Dugué s'asseyait, bougonnant, à un coin de la table, devant sa soupe qu'il avalait avec ostentation, et qui, misérable et froide, protestait héroïquement contre la succulence du civet que les autres dévoraient en claquant de la langue. Il se couchait ensuite, menaçant de « tout flanquer dehors », table et gens, si on ne se taisait pas, et si on ne le laissait pas dormir tranquille. C'était bien le moins qu'il fût le maître dans sa maison.

On commençait, dans le pays, à jaser beaucoup sur le compte de Fanchette. Il paraît que ce n'était pas grand'chose de propre, et, en ville maintenant, elle avait une réputation détestable. Un jour, dans le bois Giroux, un autre jour, dans un champ de blé, la femme à Gendrin l'avait surprise avec des hommes, en train de faire autre chose que de la dentelle. Même chez elle, les galants venaient en procession, l'un après l'autre, des jeunes gens, des hommes mariés, jusqu'à des messieurs. Il y avait eu des scandales, plusieurs fois l'on s'était battu : une véritable honte, enfin ! D'ailleurs, Fanchette ne se cachait plus, et si elle continuait de la sorte, bientôt on la verrait, pire qu'une chienne, étaler

ses saletés en pleine rue. Le père Dugué apprit tous ces détails avec une joie profonde. Pourtant il voulut douter et prétendit d'abord que c'était des histoires de « mauvaises langues », des vengeances de femmes, jalouses de Fanchette, mais quand on lui eut donné des preuves irrécusables de l'abominable conduite de sa fille, son contentement ne connut plus de bornes. Ce n'était point que Fanchette s'amusât qui le rendait si bien aise. Oh ! non ! car, avant tout, il tenait pour la morale, et il avait, sur l'honnêteté des femmes et sur la religion, des opinions très arrêtées, mais puisque le mal existait, il pouvait bien se réjouir de ce qu'il tombât, aussi à propos, sur la tête de François Béhu ! Il disait : « C'est ben fait pour li... Quen ! pourquoi qu'il l'a épousée ! » Et la pensée que « l' moustachu » se trouvait malheureux et ridicule, qu'il pleurait peut-être, qu'il n'osait plus se montrer dans les rues, les petits yeux du vieux paysan se bridaient, sous un rire cruel, atroce, sinistre.

À partir de ce moment, ses allures s'adoucirent un peu vis-à-vis de sa fille qui le vengeait de François Béhu. Il daignait plaisanter avec elle, et il se surprit même, dans un élan de reconnaissance, à l'embrasser sur les deux joues, ce qui ne lui était pas arrivé depuis dix ans. Lorsque, le dimanche, ils se trouvaient tous réunis, quoiqu'il fût resté intraitable sur la question de la volaille et des lapins, il causait, s'animait, racontait des histoires de « cocus » cyniques, obscènes, et son regard méchant allait sans cesse de Fanchette, toujours rieuse, à Béhu, triste et soucieux. La tristesse de son gendre, qu'il n'avait remarquée que depuis qu'il connaissait ses malheurs conjugaux, lui était une douceur qui le payait de toutes ses déceptions passées. Il était impitoyable en ses plaisanteries. Celle qu'il jugeait la meilleure, consistait à tâter le front du « moustachu » et à lui dire : « Quoi donc qu' t'as là, mon gars ? On dirait qu'y t'pousse queuque chose. » Et l'infortuné Béhu, pris, chaque

fois, à la farce du beau-père, portait machinalement les mains à son front, rougissait, roulait des yeux doux et résignés comme ceux des bœufs, tandis que le bonhomme, se tordant de rire, répétait : « Quoi donc qui y pousse ? quoi donc qui y pousse ? » Cette gaîté intermittente ne modifia en rien son caractère, qui s’affirmait de plus en plus tracassier et despotique.

Un matin, le père Dugué se réveilla avec une tête lourde et de fortes douleurs au ventre. Il se leva, néanmoins, et, tout en geignant un peu, vaqua à ses occupations coutumières. Mais ses pauvres bras, mous comme des chiffes, refusaient de lui obéir, ses jambes tremblaient pareilles à des roseaux battus du vent, et puis, un grand froid l’envahissait. Bien qu’il se sentît très souffrant, il ne voulut rien changer à son régime, qui se composait d’une poire le matin, de la soupe à midi et de la soupe encore à six heures. En vain sa femme essaya de le soigner, lui faire prendre une nourriture meilleure, il ne voulut entendre parler de rien. Au mot de « médecin », il entra dans une colère terrible. Cependant le mal empirait, les douleurs de ventre devenaient plus violentes, intolérables, sa respiration oppressée faisait un bruit de vieux soufflet percé, sa tête lui était si pesante sur les épaules qu’il ne pouvait plus la porter droite, et qu’il lui semblait que ce poids entraînait tout son corps dans un vertige. Il s’alita.

* * *

Dans le lit, très haut, drapé d’indienne sombre, le père Dugué, couché sur le dos, la bouche grand’ouverte, ne remuait pas. À peine si la pâleur de la mort prochaine teignait son visage bruni d’une lividité douteuse. Les deux bras, hors des couvertures, s’allongeaient, inertes, sur les draps de lin gris, et ses mains énormes, aux doigts noueux,

presque noirs, ressemblaient aux racines d'un arbre arraché du sol par la tempête. Rien ne vivait en lui que ses yeux, ses petits yeux qui laissaient filtrer, entre les paupières serrées, la flamme mourante d'un regard dur et colère, comme filtre entre les lames d'une persienne un reste de jour qui agonise. Quoiqu'il ne bougeât plus et qu'il ne répondît point aux questions qu'on lui adressait, le moribond se rendait compte, très nettement, de ce qui se passait autour de lui. Il avait vu le curé s'approcher de lui, tout à l'heure, il l'avait entendu chuchoter des prières, parler de Dieu, et l'exhorter à bien mourir ; il voyait, par la porte ouverte, le dernier soir tomber sur la campagne en grandes averses d'or et de pourpre, les oiseaux se poursuivre sur les branches du hêtre, et saluer, de leurs roulades sonores, le *de profundis* du soleil qu'il ne contemplerait plus ; il voyait les voisines s'arrêter sur le seuil, tendre le cou, marmotter quelques paroles d'une voix basse, et s'en aller, traînant leurs sabots dans le chemin, mais tout cela ne l'intéressait pas. Isidore, en veston quadrillé, le chapeau sur la tête, épluchait les champignons qu'il avait cueillis dans le bois, Fanchette, les cheveux plus ébouriffés que jamais, tricotait, indolente, une capeline de laine noire, et la Duguette, très affairée, les manches de sa robe relevées jusqu'au coude, troussait magistralement un poulet, pour le repas du soir. Il ne perdait aucun des gestes de sa femme, et son regard – le regard suprême que les mourants s'efforcent d'arracher à la terre pour le plonger au vide des éternités mystérieuses qui s'ouvrent devant eux –, son regard allait de sa femme au poulet. Et voilà ce qui l'absorbait sont entier à cette heure auguste et terrible ! Le poulet ! Le poulet qui synthétisait les rancunes de sa vie avare et sans bonté, les amertumes de sa vieillesse égoïste et délaissée ! Aucun souvenir heureux du passé ; aucune terreur de l'avenir dans lequel il entrait. Ni une émotion, ni une larme, ni un repentir, ni ce besoin qu'ont les plus farouches de sentir dans leur main qui se glace, la douce chaleur d'une main aimée, et le souffle consolateur d'une

lèvre chétie sur leurs lèvres qui se referment à jamais. Il n'eut même pas une pensée pour la terre, « la tè » qu'il avait quittée et qu'il allait retrouver, « la tè » qui avait été la seule affection de sa vie et qui pouvait être le pardon de sa mort. Ne lui avait-il pas dit adieu, un soir, dans le jardin ? Et cet adieu le séparait pour toujours de ce que son âme avait contenu de bon, de grand, d'humain... On dit que les anges viennent, les ailes éployées, au chevet des moribonds recueillir leur dernière prière pour l'emporter aux cieux. Son ange à lui, c'était le poulet, le poulet vorace et barbare qui lui crevait les yeux, lui mangeait le cœur, lui rongeait le foie !... Il essaya de rassembler ce qui lui restait de forces, afin de pousser un cri de colère, mais le cri avorta dans une plainte si faible qu'à peine on l'entendit.

– Donne donc une cuillerée de potion à ton pè, dit la mère Dugué à Fanchette, attendiment que j'vas mett' l' poulet à la broche.

Fanchette tenta vainement d'introduire la cuiller entre les dents serrées du père Dugué, et le liquide se répandit, coula de chaque côté de la bouche, jusque dans le cou et sur la poitrine. Elle l'essuya doucement avec le coin du drap, et ensuite elle regarda son père.

L'œil du vieillard qui se fixait sur elle était, en ce moment, si hideux et si effrayant qu'elle s'enfuit aussitôt, secouée d'un frisson.

La nuit arrivait. Par la porte toujours ouverte, on n'apercevait plus, au-dessus des masses sombres des arbres, qu'un pan de ciel limpide où déjà s'allumaient les étoiles. En rentrant chez eux, les gens s'arrêtaient devant la maison, demandaient des nouvelles, et dans le chemin passaient des profils vagues d'hommes et de bêtes. La chambre n'était éclairée que par la flamme de la cheminée qui faisait danser aux murs et au plafond de grandes ombres fantastiques, projetait sur le lit une clarté rouge et mouvante. À plusieurs

reprises, un chien jaune vint, en rampant, flairer le poulet, et la Duguette fut obligée de le chasser à coups de torchon.

L'agonie commença. D'abord, ce fut un petit râle, un ronflement doux et profond comme un ronron de chat, puis, pareil à un soufflet de forges, le bruit s'enfla, coupé de sifflements et de hoquets. Le père Dugué, allongé dans la même position, demeurait immobile ; seules, ses grosses mains remuaient, se tordaient, grattaient la toile, avec des mouvements crispés. Une sueur glacée ruisselait sur son visage qui se contractait et prenait des tons terreux de cadavre. Isidore et Fanchette se tenaient près du lit, et la mère Dugué allait sans cesse du chevet du mourant au poulet qu'elle arrosait du beurre grésillant de la lèchefrite. Bientôt les râles s'affaiblirent, cessèrent, les mains reprirent leur immobilité. C'était fini. Le père Dugué n'avait pas bougé, et son œil qui ne voyait plus et qui conservait dans la mort son regard méchant et cruel, était fixé, démesurément agrandi, sur le poulet qui tournait au chant de la broche et se dorait au feu clair.

– Il est mô ! dit la mère Dugué, après avoir posé la main sur la poitrine de son mari... Fanchette, passe-mé l'miroir, que j'y mette tout d' même sous l'nez.

La glace ne se ternit pas.

– Il est bien mô, répéta la mère Dugué.

Isidore et Fanchette se penchèrent un peu sur le cadavre de leur père et soulevèrent, l'un après l'autre, ses bras qui retombèrent lourdement.

– Oui, dirent-ils, il est bien mort.

Tous les trois, très embarrassés, ils restèrent, pendant quelques minutes, silencieux.

– J'y créiais pas qu'y passerait si vite, reprit la mère Dugué, hochant la tête. Enfin, y n'était point c' mode, ben sûr, l'pè Dugué, mais ça fait tout d'même du chagrin.

Et montrant le cadavre, elle ajouta d’un ton presque respectueux :

– J’ souperons dans la pièce à couté.

Kervilahouen

Kervilahouen est un petit village de douze feux à peine, situé sur un chemin qui va se perdant dans la lande, à cinq cents mètres de la côte ouest de Belle-Isle, habité par des pilotes et des pêcheurs seulement. Les maisons y sont très propres et toutes blanches, les homme magnifiques et forts. Sur le pas des portes, des goélands à l'air sacerdotal se tiennent immobiles en des poses hiératiques, et les corneilles au bec et aux pattes plus rouges que du corail viennent, confiantes, se mêler aux enfants qui jouent, aux poules qui rôdent, picotant la paille des meules. Tout près du village, à droite, le phare de Belle-Isle dresse dans le ciel son énorme fût de granit, pareil à une colonne triomphale.

Des champs bien cultivés, une lande rase sans arbre, toute rouge de bruyères veloutées et roussies, séparent Kervilahouen de la mer, cette mer formidable et retentissante que, dans les Guides, on appelle la mer Terrible. Terrible en effet, plus terrible qu'en aucun endroit sauvage de la sauvage Bretagne, plus impressionnante à regarder, plus magnifique d'horreur que celle qui s'acharne contre les blocs noircis de la pointe du Raz, contre les rochers jaunes de Beuzec et les roches sanglantes de Ploumanac'h. On l'entend qui gronde, qui s'engouffre avec des fracas épouvantables dans les grottes qu'elle-même a creusées, et la terre est toute remuée par cette voix colère.

Quand j'arrivai à Kervilahouen, le village était en deuil et des femmes pleuraient.

– C'est, me dit le conducteur, que Garrec est mort... Et c'était un rude gars que Garrec. On l'aimait ici, on en était fier... Ah ! le pauvre diable !

Je me demandai qui était ce Garrec.

– Un pilote, monsieur, tout simplement ! Et un des plus vaillants du pays ! Voilà quatre ans qu'il avait fini son congé de l'État, un an à peine qu'il avait passé ses examens de pilote !... Et tenez, justement, il venait de se marier avec une grande et brave fille de Bangor, le village dont vous apercevez le clocher, au-dessus des champs, à votre gauche... Non, ça n'est pas de chance, bien sûr !

– Et comment est-il mort ?

– Comme ils meurent tous, ou à peu près... Ici, il n'y a pour ainsi dire que des pilotes ; ici, et puis à Envague, et puis à Vazeilles, et puis à Donan !... Et dans chaque maison il y a des choses bien tristes, allez, monsieur ! C'est un rude métier que celui de pilote ! très rude... Ils s'en vont tous à tour de rôle, au large, chercher les grands navires pour les entrer en rivière... Vous n'avez jamais navigué sur les bateaux-pilotes ? Non ?... Ah ! dame, c'est de fameux bateaux, solides, qui tiennent la mer comme des poissons... Ça mesure dix-huit mètres, ça cale douze pieds, et puis c'est gréé... Rien ne manque là-dedans ! Il faut ça, voyez-vous, parce qu'ils sortent par tous les temps, et que ça ne fainéantise point dans les ports et dans les rades !... Toujours sur mer, ils bravent la tempête, aussi crânement que les godes et les cravants !... C'est gentil de voir comme ils se comportent à la lame !... Avant-hier, c'était le tour de Garrec de marcher. Il y a des choses bien curieuses, pas vrai ?... Figurez-vous que, avant qu'il ne s'embarque, nous avions bu un coup ensemble, avec Variste ; et il était gai, il chantait... Pourtant il y avait dans le ciel un *œil de cochon,* et ça l'embêtait.

– Qu'est que c'est qu'un *œil de cochon,* mon brave ? demandai-je.

– Nous appelons ainsi les arcs-en-ciel... Vous savez bien, c'est rouge, jaune, et puis de toutes les couleurs ; ça fait

comme un grand rond... Eh bien, c'est un œil de cochon.

Il reprit :

– La mer était méchante, une houle à tout casser, et une sacrée brise de suroît qui allait toujours fraîchissant... Il ventait trois riz, quoi !... Mais c'est pas l'embarras, ils en voient de plus rudes que ça !... Le bateau fatiguait tout de même... On avait amené la brigantine, et il filait sur ses focs... Un roulis de cinquante mille diables, et des paquets de mer !... Ah ! je vous assure que ça le nettoyait, le pont, et qu'il n'y avait pas beaucoup de poussière dessus !... Voilà qu'on signale un vapeur... Attention !... Comme il y avait aussi, dans les parages, un pilote de Saint-Nazaire, il s'agissait de causer le premier au capitaine, parce que c'est celui qui cause le premier qui est le bon. Ils font souvent de ces courses-là, entre eux... On dirait quelquefois des régates... C'est la concurrence, comme de juste... Portugal, le patron, est un marin de première. Il brûle la politesse à ceux de Saint-Nazaire, et en deux bordées il attrape le navire... il avait fallu virer de bord, et dame, on avait trouvé les vents droits debout, vous comprenez ?... L'accostage n'était pas facile, à cause de la mer qui était grosse, et la lame poussait le pilote contre le vapeur si fort que deux défenses s'étaient rompues... Enfin, à force de trimer de la gaffe, de l'aviron, on finit par accoster.

– Presse-toi, dit Portugal à Garrec, nous ne pouvons pas rester comme ça. En même temps, on avait jeté un filin, et voilà Garrec qui grimpe, hissé contre le bordage... Malheur ! comment ça s'est fait ?... On ne le sait pas... Garrec largue le filin et tombe. Aussitôt une lame refoule le bateau-pilote violemment, et Garrec se trouve presque écrasé entre les deux bateaux... – Non de nom ! jure le Portugal ! À toi, Théophile, empoigne le filin et hisse !... On avait repêché Garrec. Il avait la poitrine broyée, un bras cassé, du sang plein la figure... Il n'était point mort, parce qu'il dit : « Non, c'est mon tour... qu'on me hisse à bord !... C'est rien ce que

j’ai !... » C’était son droit... On le hissa... Mais arrivé sur le pont, il s’évanouit... Au bout d’une minute, il rouvrit les yeux... On le coucha sur un matelas, près de la barre... « Mon ami, lui dit le capitaine, vous êtes trop malade... Il me faut un autre pilote !... – Trop malade ! répondit Garrec d’une voix faible !... J’ai bien assez de vie pour vous entrer à Saint-Nazaire !... Et puis je suis maître ici !... Attention ! » Il commanda la manœuvre, toujours étendu sur son matelas où le sang faisait de larges taches rouges... Le chirurgien s’approcha de lui et voulut panser ses plaies : « Non, refusa Garrec... à Saint-Nazaire !... La barre à tribord, nom de nom ! » Trois heures après, le vapeur entrait dans le bassin de Saint-Nazaire. Le capitaine ordonna qu’on transportât le brave pilote dans sa chambre, et le chirurgien s’approcha du blessé pour la seconde fois : « C’est pas la peine, major, répondit Garrec... Laissez-moi tranquille... Je suis fichu !... » Le soir même il mourait.

Et le bonhomme, désignant du doigt un groupe de matelots qui regardaient mélancoliquement la mer, dont les vagues, balancées, blanchissaient au loin.

– Ils sont tous comme ça ici, me dit-il...

L’enfant mort

Vers le soir, comme neuf heures sonnaient dans la chambre, l’enfant eut une dernière convulsion, poussa un dernier râle et mourut... Et longtemps, longtemps, devant le petit cadavre qui se glaçait, le père – l’illustre peintre Eruez – demeura anéanti, les yeux fous, ne comprenant pas, ne pouvant croire que la mort fût venue, comme ça, si vite, lui ravir son enfant... En trois jours, emporté !... en trois jours, lui, si rose, si vivant, si gai, si gentil. En trois jours !... Mais c’est à peine s’il commençait de s’éveiller à la vie !... Il n’y avait pas cinq jours qu’il courait, qu’il chantait, qu’il se roulait sur les tapis, les jambes nues, les cheveux bouclés, qu’il jouait dans son atelier, avec des bouts d’étoffes, qu’il barbouillait ses petites mains à la palette fraîche... En trois jours !... C’était affreux, impossible !

– Georges... Georges... mon petit Georges !... cria tout à coup le malheureux père, en étreignant de ses bras crispés le corps raidi de son fils... Mon petit Georges !... Parle-moi !

Mais sur ses lèvres, il sentit le froid des lèvres mortes, un froid qui le brûla comme un fer rouge ; alors, il s’affaissa, le long du lit, enfouit sa tête dans les draps et sanglota, sanglota :

– Mon Dieu ! Mon Dieu !... Est-ce possible ? ne cessait-il de répéter, la voix brisée... Mon Dieu !... Qu’ai-je fait pour être ainsi frappé ?... Georges ! Voyons !... Mon petit Georges... Ah ! c’est fini...

Il ne voulut de personne pour veiller son enfant. Il procéda seul à la toilette funèbre ; seul, il disposa sur le lit les fleurs, des grappes de lilas blanc, des roses blanches, des boules de

neige... Paré de vêtements blancs et sur la blanche journée, couché, l'enfant semblait dormir, souriant.

L'année précédente, Eruez avait perdu sa femme, qu'il adorait. Et voilà qu'il perdait son enfant, aujourd'hui, le pauvre petit enfant de trois ans !... Depuis de longues années, ses parents étaient morts... Maintenant, il ne lui restait plus personne à aimer et qu'il aimât, et il était seul, seul, si seul que la Mort lui fut comme une consolatrice. Pendant quelques minutes, il eut l'idée de mourir, lui aussi, et de commander un cercueil plus vaste, un cercueil au fond duquel ils pourraient s'allonger tous les deux, son enfant et lui !... Son enfant !... Était-ce vrai que la vie avait à jamais quitté ce joli visage si caressé, si mangé de baisers ; que cette petite bouche, qu'il entendait encore lui dire : « Moi aussi, veux faire des bonshommes comme toi », ne parlerait plus jamais, jamais ?... Comment ferait-il pour vivre désormais, dans cette maison, deux fois vide de ce qu'il avait le plus chéri ?... Le travail ? À quoi bon ?... La gloire ?... Qu'était-ce que la gloire, auprès de toutes ces affections disparues ?... Et que lui importait la gloire, puisqu'il ne pouvait y faire participer les deux chères créatures en allées ? Et les égoïstes jouissances de l'art, et ce martyre délicieux de créer, et ces divins enthousiasmes, et ces folles sublimes qui d'un ton de chair, d'un coup de soleil sur la mer, d'un lointain perdu dans les brumes, font surgir, surgir et palpiter, les poèmes éternels ?... Tout cela s'écroulait !... La peinture, en qui, jusqu'alors, s'étaient exclusivement réunis tous les efforts, tous les rêves, toutes les combinaisons de son être pensant et voyant, la peinture n'était plus pour lui, à cette heure, qu'un métier odieux et vain, une plate chimère... La peinture !... Mais elle était peut-être la cause de ses malheurs... Et il sentit un frisson lui courir sous la peau. La peinture !... Oui, il lui avait trop sacrifié l'amour de sa femme et la surveillance de son enfant ! Durant quelques heures, il s'abîma dans cette

pensée horrible, et il se convainquit que si, au lieu d'être peintre, il avait été tailleur, avocat, comptable, n'importe quoi, ces deux êtres chéris qu'il avait perdus, qu'il avait tués – car il était sûr de les avoir tués –, vivraient encore !...

– Pardon ! mon Georges ! mon petit Georges... J'ai été un mauvais père... Je ne t'ai pas assez aimé... Si je t'avais gardé avec moi, toujours, à toutes les heures, peut-être... Ah ! c'est épouvantable !...

Il embrassait son fils, essayait de le réchauffer. Ses larmes coulaient sur le petit cadavre rigide.

– Mon petit Georges ! C'est moi qui t'ai tué !...

Au matin, succombant à la fatigue, à l'énervement, au remords, aux brisements de l'émotion, il s'endormit...

Quand il se réveilla, le soleil inondait la chambre mortuaire de clartés joyeuses...

Très pâle, les paupières gonflées, Eruez regarda son enfant, longuement, douloureusement...

Que vais-je devenir maintenant ? soupira-t-il, accablé. Je n'ai plus rien.

Peu à peu ses yeux perdirent leur expression de douleur, et peu à peu ce regard, tout à l'heure angoissé et humide, eut cette concentration, cette tension de toutes les forces visuelles qui font brider l'œil du peintre quand il se trouve en présence d'une nature qui l'intéresse. Et il s'écria :

– Quel ton !... Ah ! sacristi !... Quel ton !

Traçant ensuite, avec le doigt, un lent cercle aérien qui enveloppait le front, la joue de l'enfant et une portion de l'oreiller, il se parla à lui-même.

– La beauté de ça, hein ?... Non, mais l'étrange de ça ?... La finesse, la délicatesse de ça !... Ah ! mâtin !

Il touchait le nez, dont les narines pincées n’étaient plus que deux petites barres violettes.

– Le ton de ça !... C’est inoui.

Il indiquait l’ombre, sous le menton levé, une ombre transparente, d’un rose bleu.

– Et ça ?...

Son doigt revenait au front, aux cheveux, à l’oreiller.

– Et le rapport de ça !... et de ça !... et de ça !...

Sa main, d’un large mouvement circulaire, se promenait sur la robe de l’enfant, sur le drap chargé de fleurs.

– Et les blancs de ça !... ah ! les blancs de ça !...

Eruez se recula, cligna de l’œil, mesura de ses deux mains levées l’espace que le motif prendrait dans la toile, et il dit :

– Une toile de vingt !... C’est superbe, nom de Dieu !...

Vers le bonheur

... Ma femme est jolie divinement : jamais de plus admirables yeux n'illuminèrent de plus de beauté un plus délicieux visage ; elle est bonne inépuisablement... Je l'aime, elle m'aime ; il y a juste six mois aujourd'hui que nous sommes mariés. Six mois seulement, est-ce possible ?... Et nous nous séparons. Oui, cela a été décidé hier dans les larmes. Ah ! comme nous avons pleuré !... À cette idée de ne plus nous revoir, jamais, tous les deux nous avons éprouvé une atroce douleur ; un épouvantable déchirement s'est fait dans nos deux âmes. Il nous semblait que cela ne se pouvait pas. Et, pourtant, *cela* est ; *cela* vaut mieux ainsi, pour elle, pour moi... Que va-t-elle devenir sans moi ?... Et moi, où donc, sans elle, vais-je aller ?

Remarquez que je n'ai rien, absolument rien à reprocher à ma femme, rien, sinon d'être femme. Femme, voilà son seul crime ! Femme, c'est-à-dire un être obscur, insaisissable, un malentendu de la nature auquel je ne comprends rien. Et ses griefs sont les mêmes à mon égard. Elle me reproche uniquement d'être un homme, et de ne me pas plus comprendre que je ne la comprends. Car, en vérité, je ne la comprends pas. J'ai sondé tous les mystères de la vie ; j'ai arraché leur secret à bien des êtres avec qui je n'ai rien de commun, dont le langage et les habitudes diffèrent des miens autant que la chenille diffère de l'alouette. Ce que cherche le chien ; ce que veut le chat, observateur et démoniaque ; où va l'effrayant corbeau, je le sais. De la femme, je ne sais rien, rien, rien. Je n'entre pas plus en elle que dans l'âme d'un dieu, dans le rêve d'une anémone marine.

– Ah ! pourquoi n’as-tu pas un front de cristal ? disais-je à ma femme... Je verrais le mécanisme prodigieux de ton cerveau, je surprendrais le fonctionnement affolant de ta pensée. Tu ne serais plus pour moi l’inexplicable et vivante image que tu es... Et puis, qui sait ?... avec délicatesse, au moyen d’une fine pointe d’or, comme un horloger corrige le mouvement d’une montre, je pourrais peut-être te régler à ma fantaisie.

Et elle me répondait :

– Et toi, mon bien aimé... Pourquoi ta poitrine n’est-elle pas transparente ?... Je connaîtrais peut-être la raison des battements de ton cœur, et je les mettrais à l’unisson des battements du mien.

Pourquoi ?... oh ! oui, pourquoi ?

Chose à stupéfier l’entendement, nous nous séparons parce que ma femme n’a pas un front de cristal, ce que n’aura jamais aucune femme, et parce que ma poitrine, à moi, est faite de chairs opaques, impénétrables au regard, comme sont toutes les poitrines humaines... Quelle triste folie que la vie !

Si, encore, notre mariage avait été une de ces unions accidentelles et bienséantes, comme il s’en rencontre tant, qui rivent l’un à l’autre deux êtres s’ignorant, sans sympathies entre eux, sans affinités, sans aimantation de la chair et de l’esprit, je ne me plaindrais pas. Mais non !... Nous nous sommes connus enfants ; ensemble nous avons joué, elle et moi. Je la revois encore, au milieu d’une grande pelouse, non loin d’un bassin où s’ébattaient des cygnes, les uns blancs, les autres noirs ; je la revois, avec sa robe courte, ses jambes nues, ses cheveux blonds qui lui faisaient comme un épais manteau d’or. Elle poussait un cerceau devant elle, toute petite ; ou bien, d’un coup léger de sa raquette, elle me renvoyait un volant de plumes blanches et rouges, qui s’accrochait, quelquefois, en tombant, à la

pointe balancée d'un seringa. Et nous nous embrassions souvent. Je la comprenais, elle me comprenait. Nous lisions dans nos regards, dans nos cœurs, comme dans un livre familier, ce grand livre d'images que sa mère nous *expliquait* au milieu des admirations et des rires. Alors elle était faite du même esprit que moi, de la même chair que moi, esprit plus fin, chair plus délicate, voilà tout. Je l'ai suivie toujours, ému et charmé. Plus tard, la communion de nos rêves et de nos pensées devint plus intime, plus profonde, plus *intellectuelle*, au point qu'il nous semblait qu'un seul esprit nous animait tous les deux. Nos sensibilités étaient les mêmes ; les mêmes, nos enthousiasmes. Nous aimions les mêmes livres, la même musique, la même peinture, les mêmes pauvres. Dans la vie, dans l'art et dans la souffrance, il n'était pas un fait, pas un rêve, pas une larme, il n'était rien qui ne nous affectât pareillement... du moins je le croyais... Après tout, il ne s'est peut-être rien passé de ces choses, au souvenir desquelles je me complais. Je les ai ressenties, alors, oui ; mais, qui me dit qu'elles existassent réellement ? N'ai-je pas pu les *créer* dans mon imagination, et dans mon imagination seule ? Les impressions, les sentiments dont je la parais, et qui étaient miens, flottaient autour d'elle, sans pénétrer jamais en elle. Je la voyais à travers une projection lumineuse de mon âme. Pourquoi est-ce que je ne la vois plus ainsi ?

* * *

L'âge venu, nous nous sommes mariés – cela avait été convenu entre nos parents et nous, depuis l'enfance. Ce soir-là, Claire – elle s'appelle Claire, et ne trouvez-vous pas dans ce nom de femme une ironie détestable ? – ce soir-là donc, Claire et moi, nous marchions dans un bois, voisin de la maison. La nuit commençait à tomber. À travers les

feuillages mobiles, dans le ciel déchiqueté, nous apercevions les premières étoiles, toutes pâles. Une ombre lumineuse montait de la terre, entre les troncs d'arbres dont l'écorce, de place en place, luisait sourdement. Dans la route où nous cheminions, penchés l'un vers l'autre, un vieux bonhomme apparut. Son dos ployait sous un lourd fardeau de bruyères et de fougères coupées. Il s'arrêta en nous voyant.

– Il y a beau temps que les tourterelles et les tourtereaux sont couchés, nous dit-il... Et où donc allez-vous ainsi ?

– Vers le bonheur, répondit ma femme, dont la main frémit dans la mienne, délicieusement.

– Ah ! ben, dans ce cas, bon voyage !... Mais ne réveillez pas les merles, ce sont des oiseaux moqueurs.

Et, d'un coup de reins, raffermissant sur ses épaules le paquet de bruyères et de fougères coupées, il continua sa route. Je crus entendre un ricanement s'en aller sous les branches. Et la lune se leva, derrière les arbres, majestueuse et rose, traversée, dans son milieu, par une mince baguette de châtaignier.

– Regarde, dis-je à ma femme, comme la lune est rose !

Claire examina, d'un clin d'œil furtif, l'astre errant et splendide qui se balançait dans le firmamental espace.

– Rose ?... La lune ?... Tu es fou, dit-elle. Qui donc a jamais vu une lune rose ?

– Regarde ! répétai-je.

Elle haussa les épaules et me demanda :

– Pourquoi veux-tu que la lune soit rose ?... Pourquoi dis-tu qu'elle est rose ?

– Mais, ma chère âme, parce que je la vois ainsi.

Sa voix prit un accent bref :

– Quoi, tu prétends encore que la lune est rose ?

Stupidement, je m’entêtai. Stupidement, ah ! certes. Que m’importait, je vous le demande, que la lune fût rose, bleue ou jaune, dans ce moment surtout ? Je répondis fermement, avec défi :

– Elle est rose, elle est rose, elle est rose !

Claire s’affaissa sur un tronc d’arbre couché qui barrait la sente obliquement et, la tête dans ses mains, la gorge secouée de sanglots :

– Mon Dieu ! mon Dieu ! gémit-elle... Il ne m’aime plus ! Quel malheur, il ne m’aime plus !

Je me précipitai aux pieds de ma femme.

– Mon cher trésor ! implorai-je. J’ai eu tort. Elle n’est pas rose... Non, en vérité, elle n’est pas rose... Elle est... elle est... comme tu voudras... J’ai eu tort, pardonne-moi !

– Non, non ! larmoyait Claire, tu crois qu’elle est rose, méchant !

– Mais puisque je te le jure !

– Non ! non ! tu le crois... C’est pour me faire plaisir que tu dis cela... mais tu le crois !

Malgré moi, je ne pus réprimer un mouvement léger de révolte.

– Et quand même je le croirais, quel rapport y a-t-il entre une lune, rose ou non, et mon amour ?

Cette fois, Claire fut sincèrement indignée. Elle s’écria :

– Quel rapport ?... Il le demande !... Ah ! c’est infâme !

Elle mordillait avec rage un morceau d’écorce ; elle était si exaspérée, que je craignis un instant qu’elle ne fût prise d’une attaque de nerfs. Alors je la saisis dans mes bras, je la comblai de caresses et de mots berceurs.

– Calme-toi, ma chérie, murmurai-je... Oui, il est bien vrai qu’il y a un rapport, un rapport intime... Parbleu ! je le connais. C’était pour jouer, tu sais bien comme autrefois... Et

puis, elle n’est pas rose... Une lune rose, c’est absurde... Une lune rose ! Ha ! ha ! ha !...

Dans le feu de mes dénégations, j’en arrivai à nier, non seulement la couleur rose de la lune, mais l’existence même de la lune.

Calmée et satisfaite, Claire rayonnait.

– Tu vois bien, mon chéri... Tu vois bien... Et puis, je t’en prie... Ne dis plus jamais que la lune est rose, jamais !

* * *

Ce soir-là même – le soir de notre mariage – je compris qu’un abîme s’était creusé entre ma femme et moi. Peut-être existait-il depuis toujours, je serais aujourd’hui tenté de le croire. Ce qu’il y a de certain, c’est que je l’apercevais pour la première fois. Hélas ! les jours, les mois qui suivirent me prouvèrent que l’abîme se creusait davantage, s’élargissait. L’indice m’en venait, non par l’approche de monstrueux cataclysmes et de transcendantales horreurs, mais par le harcèlement continu de mille petits faits, de mille microscopiques détails d’une extraordinaire et écœurante vulgarité. Et l’abîme qui nous séparait n’était même plus un abîme : c’était un monde, sans limites, infini, non pas un monde d’espace, mais un monde de pensées, de sensations, un monde purement intellectuel, entre les pôles duquel il n’est point de possible rapprochement. Dès lors, la vie nous fut un supplice. Quoique l’un près de l’autre, nous comprenions que nous étions à jamais séparés, et cette présence continuelle et visible de nos corps rendait encore plus douloureuse et plus sensible l’éloignement de nos âmes... Nous nous aimions pourtant. Hélas ! qu’est-ce que l’amour ? Et que peuvent ses ailes courtaudes et chétives devant un tel infini ? En voyant pleurer Claire, je me suis

demandé : « La souffrance est peut-être la seule chose qui puisse rapprocher l’homme de la femme ».

Mais de quoi pleure-t-elle ?

La tristesse de maît’Pitaut

Ronchonnant, sacrant, crachant, maît’ Pitaut habillait ses chevaux dans l’écurie et se préparait à partir pour le labour. Une lanterne, au vitrage de corne, éclairait le plafond entre les planches crevées, duquel pendaient des mèches ébouriffées de foin ; et sur les murs sordides, éclaboussés de purin, se mouvait l’ombre démesurée des bêtes. Louise, la servante, se montre à la porte de l’écurie :

– Hé ! nout’maît ! appela-t-elle, nout’maît’ !

– Quoi qu’i a cor ? demanda maît’ Pitaut, en train de rassembler les traits de corde de l’attelage et de les rouler en un large nœud. Quoi qu’i a cor ?

– Faut qu’ v’ niez ben vite ! J’ sais point c’ qu’a la Caille. À n’veut point s’lever. J’’ai biau y fout’e des coups d’sabots dans l’ d’rière. À n’ bouge point. Et pis, a souff’e !... a souff’e ! Bon Guieu, qu’a souff’e !

– Quen ! quen ! Et tu dis comme ça qu’a n’veut point s’l’ver, c’te rosse-là !

– Mais non !

– Quen ! quen !... Attends mé...

Maît’ Pitaut décrocha la lanterne et suivit la servante.

Au-dehors, le matin se levait à peine, tout frileux et tout pâle, dans le brouillard, un de ces brouillards jaunes de novembre, sans terre et sans ciel, un brouillard où les arbres et les maisons s’esquissent faiblement, puis s’effacent, se confondent avec l’atmosphère épaissie, décolorée, image attristante du néant. Dans la cour de la ferme, les poules, réveillées au clairon des coqs, picoraient le fumier ; au bord de la mare boueuse, les canards lissaient leurs plumes ; et

lentement, lourdement, pendant que le pasteur, suivi de son troupeau, s'enfonçait dans la brume, comme un spectre, les vaches sortaient de l'étable, se dirigeaient vers le couchis, meuglaient en allongeant le col, et venaient l'une après l'autre se frotter les épaules contre le tronc du noyer, dont les branches dépouillées, ruisselantes de l'humidité de la nuit, s'égouttaient sur le sol avec un bruit de pluie.

Pitaut pénétra, devant la Louise, par une porte ouverte, et voici ce qu'il vit. Dans le sombre, au fond de l'étable, chaude comme une étuve, toute pleine de senteurs à la fois âcres et fades de fumier et de laitage, la vache reposait, couchée sur un lit de fougères fangeuses. Ses flancs énormes, tout blancs, s'enflaient et s'aplatissaient, pareils à un soufflet de forge en marche ; ses cuisses, marbrées de taches rouges, étaient souillées d'urine et de bouse verdâtre et, de son mufle allongé sur l'ordure de la litière, sortait le bruit d'une respiration sifflante et courte. Éclairé par la Louise à qui il avait confié la lanterne, Pitaut se pencha sur la vache, l'examina minutieusement, lui palpa les membres de ses grosses mains violacées, lui écarta les paupières, découvrant l'œil doux et sans pensée, où brillait un éclat de fièvre :

– Na ! ma Caille, fit-il tendrement... Na ! ma belle Caille... Quoiqu' t'as ma poulette ?... Où qu't'as mal, dis, ma reine ?... Où qu't'as mal ?...

Il prit dans la mangeoire une betterave qu'il rompit, en présenta successivement, après les avoir flairés, les deux morceaux à la vache, qui détourna la tête et ne bougea plus.

– Quen !... quen... murmura-t-il.

Son visage, semblable à une motte de terre surmontée d'une casquette, se fit soucieux tout à coup. À plusieurs reprises, maît' Pitaut se gratta la tête et il s'abîma en des réflexions profondes et pénibles, pendant que Louise, balançant ses fortes hanches, regardait distraitement l'étable vide et les lourdes charpentes qui se perdaient dans

l’angle noir du toit. Ayant rejeté les morceaux de betterave dans la mangeoire, il s’agenouilla sur le fumier, appliqua son oreille contre la poitrine de la vache et ferma les yeux pour se mieux recueillir et pour mieux entendre. Un rat courut, hideux, sur le montant du râtelier, se glissa aussitôt dans une fente du mur en torchis et les poules envahirent l’étable.

– Bon Guieu ! qu’a ronf’e ! s’écria Pitaut en se relevant... Ça y bout dans l’pomon, quasiment comme l’cidre nouviau dans eune pipe... All est malade, c’te bête ; ben sû qu’all est ben malade, ben, ben malade !... Bon sang d’bon Guieu !... mais quoi qu’elle a ?... la Louise !...

– S’i ous plaît ?

– Va-t-en qu’ri dans le fournil les sacs à poumes et pis la vieille bâche, ti sais ben, la vieille bâche, à drette, à mont l’cuvier ?... Bon Guieu ! qu’a souff’e !

La servante tendit la lanterne à son maître et sortit en faisant claquer ses sabots.

Inquiet, le sourcil froncé, Pitaut se mit à tourner, à tourner autour de la vache, dont les flancs de plus en plus haletaient.

– Et pis all’ est ben, ben, ben malade ! conclut Pitaut, qui jeta sa casquette sur la table, d’un geste désespéré.

Consternée, la Pitaut, ne disait rien. D’apprendre, tout d’un coup, que sa belle vache, sa belle laitière, que la Caille soufflait, enflait, ne mangeait rien, était ben malade, cela lui avait cassé l’estomac. Elle en demeurait tout étourdie. Cependant, elle se remit vite et, lançant à Pitaut un regard mauvais, elle cria :

– All’ enf’e... a souff’e... Et pis, tu restes là, té, comme un s’rin, à t’gratter la tête... Tu crois p’tête qu’ l’ v’trinaire, c’est fait pour des chiens, espèce de grande carne !... Les bêtes peuvent ben crever, c’est pas l’embarras... tu n’en démarres

pas plus qu'eune souche... Y as-tu seulement mis de la paille fraîche... Ah ! bon Guieu d'bon Guieu !

L'enfant s'était remis à crier et le berceau geignait sous l'effort de ce pauvre petit être qui se débattait contre la souffrance. Sa voix, tantôt faible comme une plainte, tantôt perçante comme un déchirement, tantôt sourde comme un râle, avait des implorations douloureuses. Mais ni le père, ni la mère, n'entendaient ces appels qui ne s'exprimaient que par des sons inarticulés. Tous les deux, ils continuaient de se disputer. La Pitaut furieuse, gesticulait, disant :

– Quand tu seras là à me regarder, le bec ouvert, c'est-i ça qui la f'ra r'venir ?

Et se tournant vers la servante elle vociférait :

– C'est té qu'en cause, vilaine créture... T' l'auras menée dans l'herbage aux avelines ! Et pis, elle aura brouté d' la mauvaise herbe.

S'affaissant sur une chaise, elle se couvrit la figure de son tablier et pleura :

– Ma pauv' Caille qu'est poisonnée !... Hou ! Hou ! Hou !

L'enfant eut une quinte de toux ; on eût dit que son corps allait se briser dans un suprême hoquet. Pitaut leva les yeux dans la direction du berceau, dont l'osier craquait, et où l'on apercevait, au-dessus du bord, deux petites mains maigres qui se tordaient.

– Quen ! C'est-ti le p'tit gas qui gueule comme ça ? demanda-t-il. Quoi qu'il a à gueuler comme ça ?

– I' n'a ren... C'est les dents... Ma pauv' Caille !... Hou ! Hou !

– Allons, j'vas qu'ri l' v'trinaire... Et pis, all' n'est point cor défunte. T'as qu' faire d' t'manger les sangs d'avance.

– Ma pauv' Caille !... jamais j' retrouverons la pareille, jamais !... Veux-tu ben t' taire, sacré cochon !... Attends,

j’ vas t’ donner l’ fouet.

Mais la Louise avait pris l’enfant et, pendant que Pitaut passait sa blouse, assise près du feu, elle bourrait, d’une bouillie épaisse et gluante, le petit qui se débattait, vomissait et râlait.

Le docteur Ragaine, chaudement emmitouflé d’une peau de loup, conduisait son tilbury. Il tâchait d’éviter les ornières profondes et les grosses pierres dont les têtes rondes crevaient le chemin çà et là. Malgré sa prudence et la docilité de son cheval, les roues parfois butaient contre des pierres ou glissaient dans les trous, et la voiture dansait sur ses ressorts comme une barque secouée par la houle. Il bruinait. Des corbeaux passaient, très haut, dans le ciel gris, et des bandes de grives, attirées par les venelles du houx et des églantiers dont la route était bordée, de chaque côté s’élevaient, effarées, et allaient se poser sur les branches des pommiers voisins.

– Bonjour, Monsieur Ragaine, dit un gros homme qui, enjambant une brèche de la haie, se dressa soudain au milieu de la traverse.

Il était vêtu d’un veston très court et d’un pantalon crasseux que terminaient des bottes éculées et couvertes de boue.

Le docteur arrêta son cheval.

– Ah ! monsieur Thorel ! fit-il... Bonjour monsieur Thorel ! Comme vous courez la campagne de grand matin !

M. Thorel souffla un instant, enleva le cache-nez de laine grise qui lui enveloppait le cou. Il répondit :

– Mais oui, monsieur Ragaine... J’ai, à l’Épine, un anthenais atteint de la gourme et j’allais, à travers champs, jusque chez maît’ Pitaut, pour sa vache atteinte de pneumonie et

que je soigne depuis quatre jours... nous avons beaucoup de pneumonies en ce moment.

– Tiens ! mais je vais aussi chez maît’ Pitaut.

– Oui, oui, je sais... pour son enfant. C’est moi qui lui ai conseillé de venir vous chercher. Il me paraît bien malade, son enfant... Mais je ne vous retiens pas, monsieur Ragaine.

– Nous allons faire route ensemble, monsieur Thorel, montez donc avec moi...

– C’est que mes bottes sont crottées, monsieur Ragaine.

– Ça ne fait rien, allez, monsieur Thorel !

– Enfin, tout de même, monsieur Ragaine... avec plaisir...

Un paysan qui marchait grand train apparut au détour du chemin.

– Tiens ! Tiens ! Mais c’est maît’ Pitaut..., s’écrie monsieur Thorel, qui avait déjà une jambe sur le marchepied du tilbury... hé ! Maît’ Pitaut !... Bonjour, Maît’ Pitaut !...

– Ben le bonjour, m’sieur Thorel et la compagnie, fit le fermier qui s’était arrêté et se découvrait respectueusement.

– Eh bien ! Et notre vache ? demanda le vétérinaire.

– Vous êtes ben honnête, m’sieur Thorel... All’ est morte, à c’matin !... Mon Guieu, oui ! L’temps d’ remettre eune douve neuve à eune pipe... et pis, all’ a passé !... J’allions cheux vous pour vous dire d’ n’point vous déranger... All’ est morte, quoi !

Il eut un geste de colère :

– J’ons l’malheu !... Y a trois ans, j’ons perdu deux poulains et un viau, sauf vout’ respect !... L’année d’rnière, y nous a crevé une jument qu’était pleine... C’ coup-ci, on ne sait point comment ça s’est fait, toutes les poules ont péri ; et pis, à c’ t’heure, c’est une vache, une belle vache, une vache, ben râle, tout à fait râle !... Gnia pas de bon Guieu,

m’sieur Thorel, ben sû, y a un sô sur nous, y a un sô !... On m’outera point de l’idée qu’y a un sô !

Pitaut frappait la terre du pied et s’arrachait les cheveux.

– C’est qu’ ça fait ben d’ l’argent, toutes ces pertes-là !... ben d’ l’argent !... Et pis, l’ blé n’va point, les pommes sont quasiment pour ren... avec une sécheresse comme y a eu, la viande n’a point profité !... C’est ben l’argent !... Bon Guieu, d’ bon Guieu ! qui qu’a pu nous jeter un sô ?

– Et l’enfant ? demanda monsieur Ragaine.

Maît’ Pitaut regarda le docteur, comme s’il ne comprenait pas.

– S’y vous plaît ? interrogea-t-il.

– L’enfant malade, que je vais voir, comment est-il ?

– C’est-i point nout’ petit gas, que v’lez dire ?

– Mais oui !...

– Ah ! ben, il est mô itout...

Les corneilles

C’est, dans la vaste lande de Kernouz, une toute petite maison, si petite et si basse que du haut de la lande, vers Baden, on ne l’aperçoit point. Car elle est sombre comme le terrain avec lequel elle se confond, et dans l’étendue désolée, elle ne produit pas plus d’effet qu’un bouquet d’ajoncs. Pas un arbre alentour, pas une autre maison, pas une silhouette qui monte, pas un bloc de rochers, dont la masse tourmentée ajoute encore du mystère au mystère si pénétrant des landes armoricaines ; pas d’autres bruits, non plus, que le bruit du vent, que les cris des pluviers voyageurs et les plaintes des goélands qui tournoient dans l’air. Pourtant, le spectacle est inoubliable, qu’on embrasse du seuil de cette maison, surtout aux heures apaisées où le soleil se couche.

Devant, se déroule la lande, la lande plate, lointaine, presque noire, d’un noir de velours sur lequel frisent de lourdes lueurs indécises ; la lande creusée par les rades du Morbihan, déchiquetée par de petites anses, traversée par de larges rivières qui s’entrecroisent et qui reflètent les nuages embrasés et mouvants du ciel. On dirait des lacs magiques, hantés de poissons monstrueux et de barques bizarres ; des gouffres de lumière, de miraculeux fleuves de pourpre et d’or, dont les mille bras enlacent l’âpre terre inféconde. À droite, par-delà des alternances de sol obscur et d’eau brillante, tout noir entre le ciel et la mer, apparaît Locqmariaker, qui semble un colossal navire au mouillage ; puis c’est l’étroit goulet du Morbihan, par où l’océan se voit, dans une fuite radieuse, bientôt évanouie derrière la pointe effilée de Port-Navalo, dont le phare se dresse, mince ligne blanchissante, dans la vapeur rose et pulvérulente. À

gauche, fermant l'horizon, les coteaux d'Arzon, de Sarzeau, noyés de brumes qui contournent le golfe et vont rejoindre la campagne de Vannes, large espace où des forêts, des villages, des clochers, de mornes plaines, des gorges rocheuses se devinent confusément, parmi l'ombre descendue.

Souvent, je venais dans la lande de Kernouz, et chaque fois, je passais devant la petite maison, qui m'attirait. Un homme était toujours assis sur une grosse pierre, apportée, là, près du seuil, en guise de borne. Il était coiffé du béret des marins, portait sur la poitrine un tricot en laine bleue, et son visage était très beau. On le devinait jeune encore, malgré les rides qui le creusaient, et l'air de profonde tristesse qui le ravageait. Jamais, à mon approche, il ne se détournait. Immobile, le menton dans les mains, il regardait les choses devant lui. Quelquefois, je vis deux petites corneilles, voleter autour de lui, en poussant des cris, puis s'abattre sur ses épaules et le becqueter de leur bec rouge. Alors l'homme les prenait tour à tour, les posait sur son poing, et les caressait, doucement. Et, elles, enflant leurs plumes, rentrant leur cou, se taisaient, heureuses d'être caressées.

Je m'informai dans le pays. Aucun de ceux de Baden, de Larmor, de Calino ne savaient son nom. Il était venu là, un beau jour, on ignorait d'où ; il ne parlait à personne, marchait dans la lande, parcourait les petites grèves, vivait de pain dur qu'il achetait, tous les dimanches, à Baden, et de moules qu'il ramassait sur les rochers, à l'heure de la basse mer. Une fois, irrité de ce mystère, de ce silence qu'il considérait comme du mépris, un méchant gars de Boulvern l'avait insulté. L'homme avait passé sans tourner la tête. C'était tout ce qu'on savait. Le bruit qui s'accréditait dans les villages, proche la lande de Kernouz, c'est que l'homme était un voleur qui se cachait.

Je revins plus souvent auprès de la maison. Enfin, un soir, j'abordai, sous un prétexte absurde, le mystérieux personnage. Il me reçut avec politesse, et même je fus un peu étonné, un peu gêné par l'aisance de son langage. Ce soir-là nous causâmes de choses indifférentes. La petite maison devint alors le but de mes promenades quotidiennes, et l'homme ne tarda pas à me charmer véritablement. Il me disait des choses, comme seuls les grands artistes et les grands poètes peuvent en dire, ayant vécu les merveilleuses vies de la pensée. La nature l'enthousiasmait, il en parlait avec une émotion presque religieuse, avec des tendresses emportées d'amant. Je ne pouvais plus me passer de lui. Instamment je le priai de venir me voir, mais il refusa, presque effrayé.

– Non, non... me dit-il, je ne puis pas... je ne veux pas... il ne le faut pas...

Et l'œil égaré, un tremblement dans les membres, il ajouta :

– Et vous, je vous en prie, ne revenez plus jamais... Je ne veux aimer personne... Tenez, quand je suis arrivé ici, il y avait, près de la maison, un pin, un pauvre pin, rabougri, à moitié mort, dont les branches pourrissaient. Un coup de vent le terrassa... Puis des hommes sont venus qui l'ont emporté dans une grande charrette... Si vous saviez quelle souffrance ç'a été pour moi !... Non, je ne veux plus rien aimer, des hommes que la mort guette, des choses que la ruine menace... J'ai perdu mon père, ma mère, mes deux frères ; j'ai perdu ma femme, morte dans mes bras... Laissez-moi seul avec ma lande, mes horizons, mon ciel, seules choses que je puisse aimer, car je n'aurai pas la torture de les voir disparaître et mourir. Tout cela vivra tant que je vivrai, et cela vivra encore sur moi quand mon corps reposera là.

En ce moment, les deux petites corneilles vinrent, battant de l'aile, s'abattre sur les épaules de l'homme. Alors il les prit, comme je l'avais vu faire déjà, tour à tour les posa sur son poing, et doucement il les caressa.

– Mais ces corneilles, lui dis-je, vous les perdrez aussi. Un chasseur les tuera, un épervier les déchirera, ou bien un jour, prises de la nostalgie des grands espaces, elles s'enfuiront...

– C'est vrai, fit l'homme !... Imbécile qui n'y songeait pas !

Et brusquement, il les étreignit dans ses mains crispées et les étouffa.

Puis il rentra dans la maison et ferma la porte.

Je restai quelques instants seul, pensif.

Devant moi la lande se déroulait, la lande plate, lointaine, presque noire, d'un noir de velours sur lequel frisaient de sourdes lueurs indécises, la lande creusée par les rades, déchiquetée par de petites anses, traversée par de larges rivières qui s'entrecroisaient et reflétaient les nuages embrasés et mouvants du ciel... Et une immense mélancolie tombait du ciel silencieux.

La puissance des lumières

Ma femme et moi, nous sommes très heureux, si heureux que notre bonheur, quelquefois, n’a pas l’air d’être en vrai. Cela m’effraie quand j’y songe. Je vois tant de gens tristes autour de moi, tant de pauvres êtres qui souffrent, étranglés dans ce que des écrivains peu convenables appellent le carcan de fer du mariage, que je m’étonne bien souvent de ce constant bonheur qui m’accompagne. Et longtemps, j’ai cherché la cause de cette anomalie. D’abord, j’ai eu cette vanité de croire que j’étais supérieur aux autres hommes par la beauté et par l’esprit, cet orgueil marital de me dire que ma femme surpassait en vertu toutes les autres femmes. Je le crois encore. Mais là n’est point la cause véritable que je cherche. Après des années d’obstinée réflexion, d’observation continue et patiente – quoique, en vérité, je ne me pique pas de psychologie, tout au contraire –, j’imagine l’avoir enfin trouvée, cette cause. Elle est admirable, je vous jure. Permettez que je vous la dise, car vous tous qui vous plaignez des dures conditions de la vie, vous en pourrez faire votre profit.

Le secret de notre bonheur, il est uniquement dans l’éducation littéraire de ma femme. Élevée par des parents soigneux de ses lectures et n’ayant pas beaucoup d’idées dans la cervelle, mais les ayant saines et bonnes, jamais elle ne connut les Naturalistes. J’ai ouï dire que la plupart des jeunes filles se perdent au contact infâme de Flaubert, de Goncourt, de Zola. Les œuvres de ces tristes personnages s’étalent sur les tables de nuit virginales ; on en voit même – m’a-t-on affirmé – jusque dans les oratoires, précieusement reliées comme de mignons livres d’heures. Ma femme, elle, ignora tellement Flaubert, tellement Zola, tellement

Goncourt, que c’en était attendrissant. Sa jeunesse fut bercée par des livres charmeurs, où tous les hommes étaient beaux, millionnaires et nobles, toutes les femmes, blondes, belles, dévouées et princesses, toutes les jeunes filles, orphelines, délaissées et très pâles. Et quels domestiques aussi ! Et quels ingénieurs ! Elle grandit en voyant ces hommes, ces femmes, ces jeunes filles, ces domestiques et ces ingénieurs, se marier incommensurablement au fond des grands parcs lunaires, dans des feux de Bengale. En même temps qu’elle lui apprit à connaître la vie, cette littérature lui fortifia le cœur. Vous ai-je dit qu’elle s’appelait Claire ?

Je veux tout vous confier.

Claire et moi, nous nous sommes connus enfants ; ensemble, et barbouillés des mêmes confitures, nous avons joué, elle et moi. Comme dans les romans honnêtes que nous lûmes, plus tard je la revis, au milieu d’une grande pelouse, non loin d’un bassin où s’ébattaient ces cygnes, les uns blancs, les autres noirs. Je la revois, avec sa robe courte, ses jambes nues, ses cheveux blonds qui lui faisaient, sur les épaules et sur le dos, un épais manteau d’or. Elle poussait un cerceau devant elle, toute petite ; ou bien, d’un léger coup de sa raquette, elle lançait un volant de plumes blanches et rouges, qui s’accrochait souvent, hélas ! en retombant, à la pointe balancée d’un seringa. Et nous nous embrassions toujours. Je la comprenais, elle me comprenait. C’était une joie divine de nous comprendre ainsi. Nous lisions dans nos regards, dans nos âmes jumelles et pucelles, comme dans un *Abbé Constantin,* que Mme Madeleine Lemaire n’avait pas illustré encore, et que n’avait point encore écrit M. Ludovic Halévy(1). Est-il possible qu’il y ait eu un moment où ce siècle a été privé de *l’Abbé Constantin ?* Cette question que je me pose à moi-même, me bouleverse étrangement. Conçoit-on un ciel sans astres, un arbre sans sève, une rose sans couleur ? J’arrête là ces énumérations comparatives, car elles m’attristent trop.

À mesure que nous avancions en âge, la communion de nos rêves, de nos désirs, de nos pensées devint plus intime, plus profonde, plus *intellectuelle,* si je puis ainsi dire, en dépit de la hardiesse de ce qualificatif. M. Ludovic Halévy n'était point né, lacune immense ; dans les sous-bois, parmi les fleurs sylvestres et les jeunes mousses aimées des rosées matinales, les nymphes de Lorraine, couvaient le germe messianique de M. André Theuriet[(1)] ; et rien encore, dans la terre et dans le ciel, n'annonçait la venue future de M. Léon de Tinseau. Mais M. Octave Feuillet régnait sur les cœurs généreux. Il règne sur les nôtres. *Le Roman d'un jeune homme pauvre* nous initia aux mystères chastes de l'amour... Tour d'Elven, amas de pierre idéale, ô merveille ! Ah ! quelles heures d'inoubliable ivresse ne nous as-tu pas versées ? Et toi, antique chêne que les druides connurent, chêne vénérable et bon, dont les branches sont propices à la fuite des amants vertueux, en quels ravissements d'extase ne nous as-tu point emportés ? Séculaire et doux ami ! Car tu étais séculaire, n'est-il pas vrai ! comme tous les bons vieux chênes d'autrefois ! Nous nous mariâmes.

Ici, par une délicatesse que je crois conforme aux principes de vie esthétique que je me suis imposés, je veux couvrir d'un voile spiritualiste cette période de notre bonheur.

* * *

Le soir de notre mariage, nous marchions dans un bois voisin de la maison, Claire et moi. La nuit commençait à tomber. À travers les feuillages mobiles, dans le ciel déchiqueté, nous apercevions les premières étoiles, à peine. De la terre montait une ombre lumineuse, entre les troncs d'arbres, dont l'écorce, de place en place, luisait sourdement. Dans l'étroite sente où nous cheminions,

penchés l’un vers l’autre, le vieux bonhomme apparut. Son dos ployait sous un lourd fardeau de fougères et de bruyères coupées. Il s’arrêta en nous voyant.

– Il y a longtemps que tourtereaux et tourterelles sont couchés, au fond des vieux nids dans les branches, dit-il... Et où donc allez-vous ainsi ?

– Vers le bonheur, répondit ma femme, dont la main dans la mienne frémit délicieusement.

– Eh bien ! dans ce cas, bon voyage !... Mais ne réveillez pas les merles ; ce sont des oiseaux moqueurs.

Je ne réveillai pas les merles, et voici comment.

– Surtout, pas de lectures dangereuses ! m’avaient dit les parents de Claire, en me remettant leur fille, sur le seuil de la chambre nuptiale.

Je me souvins de cette recommandation, et je continuai, comme ils l’avaient commencée, l’éducation littéraire de ma femme, c’est-à-dire avec toutes les précautions, toutes les délicatesses, toutes les pudeurs requises, mais aussi avec un libéralisme nouveau que comportait la nouvelle situation de Claire – physiologiquement parlant. Ne me fiant pas à mon propre jugement, j’avais, d’ailleurs, dans ces difficiles fonctions, un guide – que dis-je, un guide ? – deux cents guides. Et quels guides ? sûrs, dévoués, paternels et sévères : les critiques de journaux. Ah ! les braves gens ! Et comme je les aime.

Quand un livre paraissait, je consultais immédiatement les deux cents critiques, et suivant qu’ils parlaient du livre en bien ou en mal, je l’achetais ou je le dédaignais. C’est ainsi que ma femme grandit en intelligence et en vertu, dans la compagnie platonique de M. Georges Ohnet, de M. A. Delpit, de M. Mario Uchard, de M. Rabusson, de M. de Tinseau, de M. André Theuriet... Ah ! celui-là !... Bien qu’il ne fût jamais question en ces vertueuses œuvres, que d’adultères (mais combien délicatement exprimés !), notre

bonheur se développait à vue d'œil. Et j'avais la satisfaction de le devoir, ce grand, cet intense bonheur, aux deux cents critiques par qui, chaque jour, étaient semées dans nos âmes les larges semences de vie généreuse, de résolution chevaleresque, d'indicible dévouement, d'amour noble, de sacrifice héroïque, de patriotisme ardent. Ah ! les braves gens ! Quel sens admirable des beautés morales ! Quelle pénétration de la vie ! Quelle passion de l'art ! Quelle pudeur surtout ! Je les vois, chez eux, donnant l'exemple des vertus qu'ils prêchent, calmes, souriants, désintéressés, entourés de leurs enfants qui leur tirent la barbe ; et de leurs femmes qui allaitent le dernier né, le sein couvert d'un voile. Comme j'aime chez des artistes enfiévrés de pensée, ce silence pieux, ces bonnes odeurs de ménage, ce respect familial, ces croyances, cet idéal ! Ah ! les braves gens !

Nous allions souvent au théâtre, guidés de la même façon, par d'autres critiques, plus vertueux encore, et peut-être encore plus conscient de leurs responsabilités. Les belles soirées ! Et comme nos esprits se façonnaient aux grandes actions, aux activités sublimes du génie humain. Car vous vous doutez bien que les critiques ne toléraient pas les ignominies du Théâtre Libre, et qu'ils nous conduisaient, comme par la main, vers les temples magnifiques où Dennery fait pleurer des larmes terribles et douces, où Audran fait rire, d'un rire réconfortant et sain. En sortant – avec quel regret – tout baignés d'émotions, et tout illuminés de gaietés, Claire et moi, nous nous serrions l'un contre l'autre, plus forts. Et nous nous élevions jusqu'à Dieu !

Une nuit – qu'elle fut émouvante cette nuit-là ! –, je fus réveillé en sursaut.

– Écoute ! me dit ma femme... Tu n'entends rien ?

Il faisait nuit dans la chambre, mais je sentis que Claire s'était à moitié levée hors du lit, le cou tendu. Son cœur battait. Je retins mon souffle, anxieux.

– Non ! fis-je. Je n’entends rien... Qu’as-tu donc ?

– Écoute ! reprit-elle.

Et sa voix était frémissante, presque auguste.

– Une plainte !... Un cri ! mon Dieu !... Écoute.

J’écoutai.

– C’est le vent ! dis-je. Recouche-toi.

Mais elle s’était levée, tout à fait, et courait dans la chambre à tâtons, éperdue :

– Le vent !... Comment peux-tu dire que c’est le vent !... Tu n’as pas de cœur !...

Vite, j’allumai la bougie. Et je criai.

– Mais qu’y a-t-il ? Tu me fais peur.

Ma femme passait une robe de chambre, précipitée, haletante, avec des gestes fous.

– Tu n’as pas entendu ?... Un enfant !... sur les marches... Il criait... Un enfant... Une femme, une méchante princesse l’aura déposé là, et sera partie !... Écoute, je te dis que c’est un enfant.

Et, courant, elle ouvrit la porte, descendit l’escalier. Je la suivis...

Au dehors, la nuit était toute noire. Le vent sifflait dans les branches d’un acacia. Longtemps, nous cherchâmes, fouillant le jardin, au ras de terre, sondant les buissons et les corbeilles de fleurs.

– C’est drôle, dit ma femme !... J’avais cependant entendu... Tu as raison, c’est le vent.

Nous rentrâmes. Et avant de s’endormir, Claire, les yeux humides, me demanda :

– Si nous n’avions pas trouvé de nom dans les langes, comment l’aurions-nous appelé ?

– Mais puisque c’était le vent !

– Oh ! oh ! je t'en prie, dis ! Comment l'aurions-nous appelé, dis, dis vite !

J'étais ému. Je répondis.

– Frédéric !

Alors Claire jeta ses bras autour de mon cou.

– Je t'aime ! murmura-t-elle.

Ce doux mot s'acheva dans un baiser.

Telles sont nos joies.

Et quelquefois, je pense mélancoliquement aux tristes nuits des pauvres gens qui se sont fourvoyés, malgré les critiques, dans les lieux souillés où la souffrance humaine pleure dans l'horrible face de *Germinie Lacerteux*(1), et de ses pareilles !

L’octogénaire

Depuis plus de vingt années, la mère Rosa Pelletrini vivait seule, toute seule, en un petit village de la campagne de Rome. Son mari était mort, dévoré par la pellagre ; les fièvres avaient emporté sa fille ; son fils, parti pour Paris, s’y était marié, avait eu des enfants, faisait le diable sait quoi. Et elle, la mère Rosa, avait quatre-vingts ans. Malgré la peur du voyage qui prend d’ordinaire les vieilles gens, et bien que, jusqu’ici, elle eût supporté sans peine une absence à laquelle, le plus souvent, elle ne songeait guère, elle désira, tout d’un coup, revoir ce fils presque oublié, connaître ses petits-enfants, ne pas mourir sans les embrasser. Elle ne possédait que très peu d’argent, juste de quoi suffire aux dépenses du voyage, un argent péniblement amassé, miette par miette, sou par sou, âprement gratté sur l’épargne continue des aumônes, car, ne pouvant plus travailler, la mère Rosa Pelletrini ne vivait que de charités publiques, de quêtes faites, le dimanche, sous le porche de l’église. Certes, cela l’effrayait beaucoup de se séparer à jamais de cet argent, tout son argent, et de courir, à son âge, l’incertaine chance d’un voyage hasardeux. Mais le désir, transformé bien vite en manie obsédante, étouffa les conseils de la prudence, triompha des résistances de l’avarice. D’ailleurs, à part de menues infirmités communes aux vieillards, elle était droite encore, et vaillante, se portait bien. Et puis, dans le fond, elle espérait que son fils serait riche, que l’affaire ne serait pas aussi folle, aussi mauvaise qu’il était permis de le craindre. N’ayant point eu Leopardi[1], la mère Rosa était optimiste. Elle brûla un cierge à la madone, et, confiante, gaie, la foi dans le cœur, elle partit.

* * *

Quand elle arriva, la tête un peu trouble, et très lasse, son fils, d'abord, ne la reconnut point. Et lorsqu'elle se fut nommée, il poussa un épouvantable juron.

– Que viens-tu faire ici ? cria-t-il.

– Te voir, mon enfant, eut peine à répondre la bonne femme.

Il s'emporta, l'air mauvais :

– Tu aurais bien pu rester là-bas, vieille coureuse... J'ai pas de pain pour toi, j'ai rien pour toi.

– Oh ! je ne mange guère, va !... Et pour loger, une paillasse dans un coin, ça me suffira...

Le fils réfléchit un instant :

– Non ! fit-il... Retourne d'où tu viens... Nous n'avons que faire de toi, ici...

Elle supplia :

– Mon fils !... Je t'en prie !... M'en retourner !... Comment le puis-je ?... Le peu que j'avais, je ne l'ai plus... Les voyages coûtent cher, ils m'ont tout pris... M'en retourner ?... Hélas, mes jambes sont trop faibles, elles ne me porteraient pas loin...

– Elles te porteront au diable !... Va-t'en...

– Mon fils !... Si longtemps sans te voir... Et voilà comme tu me reçois !

– Ah ! fiche-moi la paix !... Va-t'en...

– Tu veux donc que je meure, dis ?

Et la vieille mère se couvrant les yeux de son tablier, sanglota lamentablement.

Mais Pelletrini venait d'avoir une idée, étrangère d'ailleurs à la menace de mort de la vieille. Il se radoucit.

– Soit, dit-il, je te garde..., à une condition...

– Tout ! je ferai tout, mon enfant !...

– C'est que tu travailleras, que tu gagneras ton pain...

– Je veux bien... En vérité, je veux bien... Mais je n'ai plus de force dans les bras... Je suis si vieille !...

– Hé ! crois-tu donc qu'il s'agit de décharger des bateaux ?... Tu feras comme moi, comme ma femme, comme mes enfants... Tu iras dans les ateliers et tu poseras, voilà !...

Elle ne savait pas ce que c'était que d'aller dans les ateliers, et de poser, et quand son fils le lui eut expliqué :

– Bonne vierge ! cria-t-elle en joignant les mains, doux Jésus ! Tu veux que je pose nue devant un homme, moi qui, jamais, ne me suis montrée telle à personne, pas même à ton père, je le jure sur la croix, pas même à ton père !

Pelletrini ricana ; cette confidence transformait sa colère en jovialité.

– Tu crains que ta vieille peau n'excite les messieurs, ah ! ah ! ah ! ta vieille peau !

– Mon fils !... mon fils !... Tu te moques !...

Elle était devenue toute rouge, gênée. Elle murmura d'un ton plus bas :

– Et puis, voyons, je suis trop vieille ! Personne ne voudra faire mon portrait ainsi.

– T'occupe pas de ça !... Il y en a qui aiment les vieilles carcasses comme la tienne. J'en connais...

– Non ! non ! tu es un mauvais enfant !...

Mais le modèle, irrité de nouveau, se mit à battre sa mère ; et, l'ayant battue, il menaça de la jeter dehors. Alors il fut convenu qu'elle irait dans les ateliers.

* * *

Je l’ai vue hier, la mère Rosa, chez un sculpteur de mes amis.

Quand j’entrai dans l’atelier, une très vieille femme, toute nue, assise sur la table à modèle, posait. C’était elle. Immobile ainsi qu’une statue, elle avait le dos voûté ; la tête, aux cheveux rudes et rares, penchée sur l’épaule droite, en un mouvement douloureux. Ses mains, et une partie des avant-bras, plongeaient entre les cuisses rapprochées, pour cacher le bas du ventre et jeter un voile d’ombre épaisse sur la nudité attristante du sexe. Et, sur les murs peints à la chaux, dans cette atmosphère de plâtre, parmi les moulages d’une blancheur froide qui encombraient l’atelier, ces vieilles chairs meurtries paraissaient plus jaunes, avec des lumières plus vertes, et prenaient des tons lisses et la chaude patine d’un ivoire ancien. À cette vue, je ne pus me défendre d’une grande mélancolie, cette mélancolie si poignante qu’inspirèrent toujours la ruine des êtres et la mort des choses. Et je me dis, pensant à celles que j’ai aimées : « Et bientôt, vous serez, vivantes, ô mes chères âmes, pareilles aux momies desséchées dans leurs tombeaux. Et les outres roses de vos seins, qui, tant de fois, me versèrent l’ivresse du désir, se tariront, ô mes douces amours, et pendront sur vos charmes abolis, plus fripées, plus aplaties, plus hideuses que des lambeaux d’amadou et des paupières mortes. Et vos bouches, ô mes reines, où, dans les parfums de votre haleine palpita l’aile frémissante du baiser, vos bouches ne seront plus qu’un trou fétide et noir, qui soufflera la mort, ô vous, les lumières divines de mes yeux ![1] »

Pourtant, elle n’était point trop repoussante, la pauvre vieille. On voyait encore qu’elle avait dû être belle, autrefois. En dépit des rides du cou, des creux d’ombre qui évidaient sa gorge entre les tendons décharnés et les clavicules saillantes ; en dépit des mamelles, coulant ignoblement

avec d’étranges flaccidités, sur des bourrelets qui lui cerclaient le torse ; en dépit des écroulements de la hanche, où la peau flottante lui battait comme une vieille étoffe trop lâche et usée, on retrouvait une élégance de lignes, une noblesse de contours, des beautés vives encore, éparses parmi toutes ses flétrissures. Les jambes surtout, un peu maigres, un peu trop longues, mais droites et fermes, sans engorgements aux genoux, sans empâtement aux chevilles, avaient toujours je ne sais quoi de jeune et de souple qui me frappa. Le ventre lui-même, cette première hideur de la femme qui se déforme, le ventre gardait des rondeurs pleines, des modelés délicats, une courbure presque polie, malgré le pli terrible qui le sabrait, le coupait d’une entaille profonde, au-dessus du nombril.

Je la considérai, envahi par une presque douloureuse pitié, et en même temps, tourmenté par une inquiétude. Assise sur la table elle ne bougeait point. Depuis que j’étais entré dans l’atelier, aucun des plis cotonneux de son épiderme n’avait tressailli, pas un frisson n’avait secoué ses pauvres muscles. Une mouche, qui bourdonnait autour d’elle, vint se poser sur son épaule, courut entre les rigoles de ses rides, s’enfonça dans les chiffes pendantes de ses seins, remonta vers ses bras, disparut derrière sa nuque sans que la vieille parût éprouver la sensation d’un chatouillement. À la voir, aussi complètement inerte, elle semblait de pierre, et rien n’était plus effrayant que l’immobilité macabre de cet être délabré et vivant. La tête, penchée sur l’épaule, et rattachée au tronc par les tendons obliquement et violemment tirés comme des cordes, demeurait dans une si incomplète inertie que la peur, l’hallucination commençaient à me gagner. Car elle me regardait, la vieille toute nue, elle me regardait obstinément, et ses yeux, bien qu’il me fût impossible de percevoir le moindre mouvement des prunelles, le plus léger glissement des paupières, ses yeux s’élargissaient, toujours fixés sur

moi, sans remuer. Ils s’effaraient, passaient de l’effroi à la colère, de la colère à la supplication, de la supplication à la honte, exprimaient, dans une même seconde, mille pensées contraires et violentes, sans remuer. Non seulement, ils ne remuaient pas, mais encore, à mesure que je les regardais, à mesure que se succédaient en eux les plus intenses, les plus bizarres, les plus anormales impressions, ils se pétrifiaient davantage, inexorablement. Au-dessous, ses lèvres rejointes s’enfonçaient dans la bouche, moulant les mâchoires édentées.

Tout à coup, le cercle des paupières s’humidifia ; une nappe plus brillante couvrit la convexité vitreuse des prunelles, et deux larmes en même temps grossies, roulèrent sur ses joues, et rebondirent, légères et chaudes, sur la nudité insensible de ce corps supplicié. Elle pleura, longtemps, sans bouger. Et il n’y avait de vivant en elle que ces larmes, qui versaient, goutte à goutte, sur le viol brutal de sa pudeur, les souffrances infinies de son âme inviolée.

Dans l’antichambre

Elle entra craintive, rougissante, et d’un geste menu, retroussant, au-dessus des lèvres, sa violette, elle demanda :

– Monsieur Derbois, s’il vous plaît ?

Des deux garçons de bureau dont l’un taillait un crayon, et l’autre ficelait un paquet, le premier leva la tête, dévisagea brutalement la visiteuse, avança un « bloc », présenta un porte-plume.

– Votre nom ! fit-il.

Elle posa sur le bureau son petit manteau d’astrakan terni, et, se penchant, elle écrivit.

Le garçon détacha la feuille du bloc, la secoua en l’air, pour en faire sécher l’encre fraîche.

– Asseyez-vous, commanda-t-il.

Puis il traversa l’antichambre d’un pas noble et, au fond, derrière les vantaux d’une double porte capitonnée de moleskine, il disparut.

Le regard un peu indécis et peureux, elle s’assit sur la banquette adossée au mur, d’un côté. En face d’elle, contre une grande carte géographique, se déployait des pays roses, des pays bleus, des pays mauves, des pays omnicolores, rayés, en tous les sens, de lignes étroites, courbes, tremblées ; ornés d’ellipses, de spires et de paraboles, baignés, tout autour, d’un lavis vert d’eau qui figurait des océans. Les yeux de la femme, d’abord hésitants à se poser quelque part, se fixèrent enfin sur la carte, vagues et perdus.

Quelques solliciteurs occupaient, çà et là, des fauteuils capitonnés, de la même moleskine que la porte. En gens habitués aux longues stations dans les antichambres, ils avaient un engoncement de paquet, une lourdeur somnolente de brute, l'impassible massivité des choses inertes. Dans un coin, un jeune homme, juif, malsain, les paupières orbiculées de rouge gâté, considérait d'un air de contentement ses bottes pointues et vernies, puis ses mains dégantées, dont il agitait les doigts pour faire reluire les bagues qui les ornaient. Un vieux monsieur, raide, à tournure d'officier, se promenait de long en large, les yeux au plafond, des yeux froids, implacables et blancs comme des pièces d'argent ; de temps en temps, il examinait furtivement la femme, qui, les deux mains dans son manchon, le corps un peu incliné, en une attitude d'angoisse résignée, ne bougeait pas.

J'étais, non loin d'elle, assis sur la même banquette, attendant, moi aussi, Derbois. Je l'attendais depuis une heure. « Il est en conseil », m'avait-on dit. Et je commençais à m'impatienter. Même, l'ennui me poussant, j'éprouvais une véritable honte à être là, dans cette antichambre, à la discrétion d'un Derbois. Il en prenait vraiment trop à son aise, ce Derbois que j'avais connu – il n'y avait pas si longtemps, mon Dieu – pauvre, humble, mendiant, à qui, bien souvent, j'avais prêté cent sous pour qu'il pût manger, le misérable ! Maintenant, à peine s'il me reconnaissait, à peine si, dans le hasard des rencontres, il daignait m'envoyer – avec quelle méprisante hauteur ! – un petit bonjour de la main. Et que serait-ce aujourd'hui qu'il venait d'être nommé député ! « Quelle sale âme ! » pensai-je, en maugréant intérieurement, tandis que le garçon, ficelant son paquet, avec des gestes autoritaires et dédaigneux, m'agaçait. Et le dépit d'être ainsi traité par un ancien camarade, puissant et riche, venant s'ajouter aux énervements de l'attente, j'essayais de me consoler en me

rappelant de vilaines aventures dont le Derbois avait été le héros, jadis ; de lourdes actions, qu’il me serait doux de lui reprocher un jour, dans des circonstances que je ne définissais pas nettement, mais que j’imaginais à l’avance, émouvantes et dramatiques. Ai-je besoin de dire que j’étais là pour lui emprunter de l’argent ? La crainte de ne pas plus y réussir cette fois que les fois précédentes – car je passais mon temps à l’accabler de sollicitations de toutes sortes –, me jetait dans une irritation extrême, dans une malveillance exaspérée. Avant d’essuyer son refus, je méditais déjà de cruelles et raffinées vengeances, je combinais de formidables plans de chantage, faciles à mener à bien contre un financier si véreux, si compromis.

Sous l’influence de cette particulière disposition morale, je me pris à examiner ma voisine. Elle continuait à regarder avec navrement la carte géographique, où des petits paquebots fuyaient parmi le vert d’eau des océans, sur l’arc aminci des lignes grises.

* * *

Au premier coup d’œil, l’inconnue me sembla élégante et jolie. Ensuite, lorsque je détaillai plus intimement sa toilette et sa physionomie, il me parut qu’elle était misérable et qu’elle n’était plus jeune. Oh ! non, plus jeune, presque vieille, la pauvre femme ! Elle arrivait à ce moment terrible de la vie, où les femmes qui ont encore de l’amour doivent voir, avec d’affreuses tortures, s’écrouler l’orgueilleux édifice de leur beauté ! Oh ! non, plus jeune !... Je distinguais des rides autour des yeux, des salissures aux tempes. Les coins de la bouche s’affaissaient ; les chairs coulaient avec des ondulations canailles, dans la descente ravinée des joues ; à chaque attache des muscles, je n’eus pas de peine à remarquer une distension de la peau, une ombre molle, un

trou, quelque chose de très mélancolique, comme un coup de pouce, empreint sur des carnations mortes. Et l'ossature, par places, dans l'évidement de cet attristant visage, raidissait de brèves, de dures apparences de carcasse animale. Cependant, à ne la considérer que dans son ensemble, elle gardait réellement dans la flexion du corps, dans la tombée lente des bras, dans le svelte et noble dessin des lignes superficielles, elle gardait encore l'illusion d'une beauté qui avait dû être admirable jadis ; elle gardait aussi le charme indéfinissable, la survie glorieuse d'une volupté, éparse tout en elle.

Et quelle navrance, en sa toilette ! Sa robe, son manteau, étaient d'étoffes précieuses et de coupe savante. Mais combien râpés, élimés, recousus, retaillés, ressoudés par d'héroïques, patients et successifs raccommodages. Son manchon d'astrakan montrait des plaques chauves, son chapeau balançait, au bout de ses plumes, tout un poème de souffrance. En vain je cherchai ses bottines, qui devaient être pitoyables. Elle les tenait soigneusement cachées sous le mystère d'affreuse pauvreté de ses jupes. Ces restes de visage et de toilette, qui se ressemblaient par les mêmes usures, et par des douleurs pareilles, qui disaient si éloquemment, en leur authentique détresse, le passé disparu d'opulence et de beauté, me furent comme une soudaine révélation de la vie de cette femme, une explication de sa présence ici, dans cette antichambre de banquier véreux. Et je ressentis une immense pitié, puis une joie immense, car je ne doutai point, un seul instant, qu'elle ne fût la victime de Derbois.

* * *

L'inconnue, à ce moment, tourna la tête vers moi, comme si elle avait eu conscience des pensées qui m'agitaient. Je

pus observer ses yeux. Ils étaient beaux encore, dans l’enchâssement des paupières avilies, et doux et tristes, infiniment ; des yeux habitués à toujours pleurer ; à toujours supplier, à toujours être rebutés ; ces yeux dont l’étrange éclat était fait des suprêmes flammes ardentes d’une passion près de s’éteindre et des calmes lueurs aurorales d’un amour maternel qui commence. Elle aimait Derbois, de ce double, de ce torturant amour qu’ont les vieilles maîtresses.

Alors, avec la promptitude d’une imagination sentimentale et malhonnête, je reconstituai tous les détails du roman douloureux de cette femme, et simultanément, je combinai des plans pour en tirer profit contre Derbois. Elle aimait Derbois, elle avait longtemps vécu avec lui, dévouée, soumise, lui donnant tout, son cœur, son esprit, son argent. Indélicat comme je connaissais mon ancien camarade, il avait tout accepté, édifiant sa fortune avec cette tendresse, prêt à tous les sacrifices, à toutes les humiliations. Et puis, vieille et ruinée, il l’avait abandonnée. Il ne la recevait plus que de loin en loin, par peur d’un éclat dont sont capables les femmes désespérées, même les plus timides et les résignées. Elle devait posséder des lettres de lui, des lettres terribles, des aveux d’infamie peut-être, et il craignait, sans doute que, dans une heure de révolte, elle ne s’en servît pour le déshonorer, comme si l’on pouvait déshonorer l’homme défendu par l’argent ! Mais les coquins ont de ces bizarres superstitions, de ces tremblements injustifiés !... Aujourd’hui, elle était à bout de courage... En examinant son teint plombé par les nourritures rares et mauvaises, je supposai qu’elle n’avait pas mangé depuis deux jours... Peut-être aussi... Et les plus noirs, les plus tragiques « peut-être », se succédaient dans mon esprit !... Cette idée me poursuivait qu’elle devait posséder des lettres de Derbois... Ces lettres, je les voyais, rangées au fond d’un tiroir. Cela m’enhardit et me calma tout ensemble.

Mentalement armé du seul soupçon de ces lettres, je doublai, je triplai, je quadruplai la somme que j'avais l'intention de demander à Derbois... Tout à l'heure, j'entrerais dans son cabinet, non plus timide, non plus rampant, j'entrerais le front haut, la moustache ironique, l'œil menaçant... J'entrerais et je dirais : « Cette femme... ha ! ha !... je la connais... Et tes lettres, tes lettres, je les ai lues... ha !... Je les ai lues... et non seulement je les ai lues, mais je les possède... Elles sont à moi, tes lettres, tes lettres infâmes !... » Derbois pâlirait, se troublerait... Et je voyais sa caisse ouverte, pleine d'or, se vider dans mes poches...

Satisfait du dénouement qu'il ne m'était pas possible de concevoir autre, je me reculai sur la banquette, dans une pose plus fière, victorieuse.

Le jeune homme, juif, jaune, malsain, continuait d'admirer ses bottines et ses bagues ; le vieux monsieur continuait d'arpenter l'antichambre, les yeux plus blancs ; et la femme continuait de regarder la carte géographique, les prunelles vagues et perdues en un rêve de douleur.

Le garçon apparut dans l'entrebâillement de la double-porte capitonnée de moleskine. Mon cœur battait très fort. Tout ce drame n'avait pas duré une minute.

Le garçon s'approcha de la femme :

– M. Derbois n'y est pas ! prononça-t-il d'une voix où il me sembla qu'il y avait de l'insulte et du contentement... Il ne rentrera pas aujourd'hui.

Elle se leva toute droite. Incertaine d'abord, étonnée ensuite, puis subitement résignée, elle partit des coudes au corps, le dos triste... Ah ! quelle tristesse dans ce dos !

Et je continuai d'attendre !...

?

La Bouille est, sur la Basse-Seine, un petit village, fréquenté des Rouennais et de gens d'Elbeuf. Il n'a de particulier que cette faveur qui, on ne sait pourquoi, le désigne à la passion des excursionnistes et villégiaturistes départementaux. Par un phénomène inexpliqué, La Bouille leur procure, paraît-il, l'illusion d'une plage et le rêve d'une mer. De Rouen ou d'Elbeuf, on assiste à cette folie des familles partant pour La Bouille, les petits avec des haveneaux et des paniers où le mot « crevettes » est brodé en laine rouge ; les grands, coiffés de chapeaux à la Stanley, armés de lorgnettes formidables, et tout pleins de cette religieuse attention que donne la promesse des grands horizons maritimes et des bonnes prises salées. Or à La Bouille, la Seine n'est pas plus large qu'à Vernon ou à Pont-de-l'Arche. En revanche, elle est y moins accidentée. Elle coule, lente et coutumière, entre deux berges expressément fluviales, que hantent les gardons et les chevennes, poissons terriens s'il en fut. Et cependant, pour peu que vous causiez cinq minutes avec un Rouennais de Rouen ou un Elbeuvien d'Elbeuf, il vous dira : « Comment, vous ne connaissez pas La Bouille !... Mais il faut aller à La Bouille, il faut déjeuner à La Bouille ! La Bouille ! La Bouille ! » Quand il a dit : La Bouille ! il a tout dit. Quand il est allé à La Bouille, il a tout fait. Dans l'arrière-boutique, emplie de la poussière du coton, dans l'asphyxiante odeur de l'usine, La Bouille se présente à son esprit comme une sorte de Nice normande, de Sorrente occidentale, d'île lointaine et féerique, ceinturée de plages d'or et frangée d'écume rose, où sont des fleurs, des poissons et des oiseaux, comme il n'en existe dans aucun coin équatorial.

La vie est pleine de folie, surtout pendant l'été, où elle pullule et se multiplie en d'étranges migrations. Quand on croise les regards des hommes, encaqués dans les wagons des trains de plaisir, empilés comme des tas de charbon sur le pont du paquebot à prix réduit, quand on se demande où ils vont, ce qui les pousse, ce qui les a réunis là, quand on suit leurs gestes si complètement inharmoniques au milieu d'aventure et de hasard où ils s'ahurissent, on éprouve la sensation de vivre une vie de cauchemar, effarante, et pareille à un conte d'Edgar Poë réalisé. Il n'y a pas de meilleure objection à la théorie des causes finales que le déconcertant spectacle d'un départ, ou d'une arrivée de touristes, en quelque endroit que ce soit. Pourquoi y a-t-il toujours, parmi les multitudes en fête et si moroses que dégorgent les bateaux sur les quais hostiles, et qui engorgent les trains, pour des destinations circulaires et perrichonnesques, pourquoi y a-t-il un vélocipédiste, un infirmier et un prêtre ? Pourquoi cette rencontre inévitable et fortuite, dans les foules provinciales, aussi inévitable et aussi fortuite, que celle de l'éternel Chinois perdu dans les foules parisiennes ? Ce Chinois, ce vélocipédiste, cet infirmier et ce prêtre, est-ce donc une seule personne ? Ou bien est-ce l'âme même des multitudes, l'insaisissable et toujours présent homme des foules, que suivait, sans pouvoir l'atteindre jamais, le grand conteur américain ? Je ne puis maintenant voir un vélocipédiste, un infirmier, un prêtre dans une foule, sans ressentir, aussitôt, la terreur si particulière et purement métaphysique que m'ont toujours causée les imaginations suprasensibles de l'irréel et pourtant si véridique auteur des *Histoires extraordinaires.* D'ailleurs, où que l'on aille et quoi que l'on voie, on ne se heurte jamais qu'à du désordre et à de la folie. Et la plus grande folie est de chercher une raison aux choses. Les choses n'ont pas de raison d'être, et la vie est sans but, puisqu'elle est sans lois. Si Dieu existait, comme le croit vraiment cet étrange et anormal Edison, qui s'imagine

l’avoir découvert dans le pôle négatif, pourquoi les hommes auraient-ils d’inutiles et inallaitables mamelles ? Pourquoi, dans la nature, y aurait-il des vipères et des limaces ? Pourquoi des critiques dans la littérature ? Et pourquoi, moi aussi, serais-je allé à La Bouille ?

* * *

Le jour que, sur les quais de Rouen, je m’embarquai pour La Bouille, rêvant à je ne sais quel paradis, la première chose que j’aperçus sur le bateau fut un vélocipédiste, la seconde un infirmier, la troisième un prêtre. Je les aperçus nettement tous les trois, je n’aperçus même qu’eux, bien qu’ils fussent perdus dans une foule de drapiers et de cotonniers, dont la plupart, terribles Livingstone séquanais, étaient coiffées de casques blancs et chaussés de jambières en cuir fauve. Cela me disposa mal à la joie. Il pleuvait, et le vent d’ouest faisait clapoter le fleuve. Je pensai tout de suite que j’aurais bien dû rester à Rouen, au lieu de courir la chance d’un paysage envahi par tant de drapiers et de cotonniers. Rouen est une ville admirable, et qu’on ne se lasse jamais d’admirer, bien qu’elle ait été déjà fort endommagée par la truelle moderne. Avec ses cathédrales, ses palais, ses maisons ciselées comme une serrure d’art, c’est vraiment la ville éternelle. Il faut même se hâter de l’admirer avant que tout cela ait disparu – ce qui ne saurait tarder – sous le vandalisme des réparations. Les architectes ont envahi, hideuses limaces, le flanc des monuments et dévorent cette floraison superbe de pierre. Mais le bateau filait ; déjà il avait franchi le port. Les coteaux apparaissaient couronnés de forêts, flanqués de villas riantes ; et, très graves, les drapiers regardaient la Seine, avec ce regard conquérant que dut avoir Stanley, lorsque, pour la première fois, il découvrit les grands lacs vierges du continent africain.

Le voyage s’effectua sans incidents. Pourtant, en passant au Val-de-la-Haye, un cotonnier révolutionna toutes mes notions historiques. Sur le bord du fleuve, une colonne s’élève, que surmonte un aigle aux ailes éployées. Cette colonne insolite, qui tout à coup se dresse sur la berge, dans une prairie, éveilla la curiosité d’un passager. Il demanda ce que cela signifiait. Un cotonnier dit :

– C’est une colonne commémorative.

– Commémorative... de quoi ? insista le passager.

– Commémorative d’un des plus fameux événements dont parle l’histoire, répondit le cotonnier, non sans orgueil...

Et comme le passager ouvrait des yeux béants d’attention, le cotonnier déclara :

– C’est là, monsieur, que Napoléon débarqua, à son retour de l’île d’Elbe, sous Louis-Philippe.

Le passager sursauta. Mais il était timide :

– Ah ! vraiment !... dit-il... En effet, je me rappelle... Mais ne confondez-vous pas Napoléon avec ses cendres ?... Parce que, Napoléon, à son retour de l’île d’Elbe, il me semble bien, débarqua...

D’un mouvement brusque, le cotonnier enfonça sur sa tête son casque dont le voile flottait dans le vent.

– Dites donc, vous ?... Regardez-moi bien... Ai-je l’air d’un homme qui confond ?... Quand je vous dis que Napoléon a débarqué là, c’est qu’il a débarqué là... Suis-je du pays, oui ou non ?...

Un drapier qui avait saisi la conversation, intervint, conciliateur et poli :

– Le fait est exact, monsieur... Napoléon a bien débarqué ici... Et même j’ose dire que, si au lieu de débarquer au Val-de-la-Haye, il eût débarqué à La Bouille, comme cela pouvait arriver... mon Dieu, à quoi tiennent les choses ?... il eût été

tellement enchanté du pays, qu’il y serait peut-être resté... Et nous n’aurions pas eu de Waterloo.

Le passager jeta sur moi des regards effarés... On arrivait à La Bouille. La joie, l’orgueil illuminèrent les visages rouennais d’une lueur subite. Malgré la pluie que le vent d’ouest nous cinglait à la figure, je vis les petits s’éparpiller sur les berges du fleuve, brandissant d’illusoires haveneaux, et les grands coiffés de leurs casques et de leur cache-nuque, s’étaler sur l’herbe mouillée, comme sur le sable d’une grève, et suivre, d’un œil charmé, le mouvement des vagues chimériques et le vol lointain des bateaux absents, tandis que des couples adultères, enviant la liberté des mouettes idéales et l’infini de l’horizon ouvert à leurs désirs, rêvaient à des voyages qui ne finissent pas.

Or, je remarquai, avec une grande mélancolie, que la Seine, tout à l’heure, large et gaie, se resserre à La Bouille, s’étrangle contre le coteau, et s’attriste, reflétant les nostalgies de ce petit village, dont les Rouennais troublent la paix rurale. Le bac passait une vache de l’autre côté du fleuve. Sur le quai, jambes pendantes, un ancien gendarme pêchait à la ligne, et des mouches s’acharnaient autour d’un morceau de viande, accroché à l’étal d’un boucher.

J’allai m’échouer dans un restaurant, et là, durant deux heures, devant un vague déjeuner, j’observai la joie du meurtre qui brillait dans les regards d’une femme, venue, là, avec un vieux parent. Je n’entendais pas ce qu’elle disait, mais lui, le vieux, chaque fois, répondait :

– Mais non, ma nièce, mais non... il fait trop froid... Ça me donnerait une fluxion de poitrine... Tu sais bien que j’ai failli mourir de ça, l’année dernière, chez toi...

Sur le chemin de halage, le vélocipédiste voltait sur son vélocipède.

Une bonne affaire

Le père Radiguet rentra, un soir, chez lui, plus tard que de coutume, et grognon, préoccupé, il alla s'accagnarder près du feu, sans prononcer une parole. Il ne parlait pas souvent, le père Radiguet, n'aimant point à dire des choses inutiles. À peine s'il fit attention à sa femme qui, assise sur un escabeau très bas, les jambes écartées, les coudes aux genoux, coupait méthodiquement des navets pour ses vaches. L'ombre s'accumulait aux poutrelles du plafond, envahissait les recoins, descendait peu à peu dans la pièce. Une marmite chantait sur les cendres rouges ; deux chats, immobiles, étaient couchés dans l'âtre, les pattes molles, les yeux mi-clos. Au-dehors, il gelait ferme. En face de la maison, les coteaux s'envoilaient de brumes pourpres et la plaine commençait de s'anuiter sous son manteau de froidure. De temps en temps, des pas de sabots sonnaient, dans le silence, au loin, sur la terre durcie.

– Radiguet ! chevrota la femme... Hé, Radiguet !

Mais Radiguet ne bougea pas. Les bras croisés sur ses jambes sèches, le corps plié en deux, l'œil fixe au foyer, il paraissait en proie à des pensées lointaines et profondes.

– M'entends-tu ? cria de nouveau la femme dont la marmotte devenait plus blanche, à mesure que l'ombre se faisait plus noire. Hé ! Radiguet... m'entends-tu ? Je te dis que les navets sont gelés.

Et comme cette révélation laissait Radiguet totalement indifférent, elle monta, d'une voix aigre en dressant, au bout d'un col évidé, son profil de chouette anguleuse et glabre.

– Pardi ! C'était sûr qu'ils gèleraient !... T'as point voulu faire de silo cette année... Tu t'es obstiné...

Mais Radiguet ne répondit pas. Il semblait de pierre, tout rigide sur sa chaise.

– Qu’est-ce que tu as ?... Radiguet !... mon homme !

Alors, irritée de ce mutisme, elle glapit :

– Je te dis que les navets sont gelés... espèce de borné... Mais qu’est-ce que tu as ?

À ce moment, du dehors, on frappa à la porte et, aussitôt l’huis ouvert, une silhouette de mendiant se montra, implorante, et tandis que Radiguet et sa femme avaient soudain, et simultanément, tendu leurs têtes méchantes, leurs têtes de nocturne oiseau de proie, une voix qui tremblait supplia :

– S’il vous plaît ?

Le regard du paysan devint dur, entre les paupières bridées férocement.

– Passe ton chemin, feignant, dit-il... Il n’y a rien pour les feignants ici !...

La voix recommença, plus plaintive.

– S’il vous plaît, mon bon monsieur !... S’il vous plaît, ma bonne dame ! Il fait bien froid !

– Ça ne me regarde pas !... Va-t’en !

– Si seulement vous vouliez me donner un gîte, un petit coin, dans votre étable pour la nuit.

Et Radiguet eut un ricanement sinistre.

– Ouais ! ouais !... Tu n’y penses pas, mon garçon ! Avec mes vaches ? Dis donc, tu ne doutes de rien, toi !... Va-t’en !

– S’il vous plaît !

La voix était faible, toute mouillée de larmes. Radiguet hurla :

– Va-t’en que je te dis !... Si tu n’avais pas été un feignant, tu aurais de quoi manger... tu aurais de quoi coucher... C’est

bien fait pour toi ! Et j'aurais travaillé pour nourrir un feignant, pour loger un vagabond ! Allons, va-t'en ! Tu m'embêtes et tu me fais froid dans le dos, avec la porte ouverte...

Le mendiant remonta d'un coup d'épaule, sur son dos, son sac vide, et il dit simplement :

– Ça n'est pas bien !... Adieu.

Puis il referma la porte et s'en alla lentement en murmurant de vagues paroles.

– A-t-on vu ! ronchonna Radiguet qui, s'adressant ensuite à sa femme, commanda : « Mets le verrou à la porte, et qu'ils frappent s'ils veulent !... A-t-on vu ! »

La femme obéit.

– Oh ! misère de misère ! murmurait-elle, tout en barricadant la porte avec une large barre de fer qui s'encastrait dans le mur ! Est-ce que ça ne ferait pas mieux de crever, des vermines pareilles !... Oh bien, merci !... S'il fallait nourrir tous les feignants qui passent !... Je vous demande un peu !... Coucher dans votre étable pour que les vaches attrapent des maladies !

Comme la nuit était tombée tout à fait, elle alluma une chandelle, revint prendre sa place sur l'escabeau, et continua sa besogne. Radiguet s'était recalé sur sa chaise et, l'œil vague, fixait les charbons qui achevaient de se consumer.

Au bout de quelques minutes de silence, la femme appela :

– Radiguet !... Hé, mon homme !... Je te dis que les navets sont gelés... Es-tu donc sourd ?... Pourquoi que tu ne dis rien quand je te parle ?

Alors, à la sordide et mourante lueur de la chandelle, elle regarda le paysan immobile, ratatiné près du feu, et elle répéta !

– Pourquoi que tu ne dis rien ?... T’as quelque chose qui te tracasse ?... T’es point comme d’habitude.

Enfin, Radiguet répondit :

– Je n’ai rien !

– Si, t’as quelque chose !... T’es point naturel... Il me semble que t’es tout rouge... Il me semble que t’es quasiment violet...

– Je n’ai rien ! affirma de nouveau le paysan, avec un effort visible.

– Mais si... t’es tout bleu !...

– Je suis tout bleu ?

– Oui, t’es tout bleu !

– Eh bien ! je ne sais pas ce que j’ai !... Oui, je ne me sens pas à mon aise... Ça me sionde dans les oreilles !... Et puis ça me sionde dans le haut de la tête... Tout à l’heure, dans le champ à Rémy, j’ai cru que j’allais tomber !... Mais c’est rien !.... Je vais marcher un peu pour me remettre.

Il essaya de se lever et ne le put. Il lui sembla que, tout d’un coup, son corps était devenu de plomb. Une étrange faiblesse cassait ses jarrets, rompait ses bras, fondait ses reins. Ses mains, molles et moites, ne pouvaient plus serrer les barreaux de la chaise. Et sa langue s’embarrassa, et les objets autour de lui prirent des formes insolites, des formes bizarrement plongeantes, des formes qu’il ne reconnaissait pas et qui avaient des aspects de spectre. Une petite flamme rouge, une flamme vermiculaire passa devant ses yeux, se tordit, bondit et disparut dans une nuit profonde, dans une nuit d’abîme, une nuit semblait venir du fond de la terre. Il soupira, très faible, la gorge sèche et haletante :

– Je crois que je vais mourir !

– Ah ben ! ah ben ! en v’là des idées ! dit la femme.

– Si... si... Je crois que je vais mourir...

– Mais non !... C’est un vent que tu as dans la tête.

– Si... si... Je suis sûr que je vais mourir... Ce n’est point un vent que j’ai dans la tête... C’est la mort que j’ai là, dans la tête... Mets-moi par terre... Ça m’étouffe aussi, dans le poumon.

Elle l’allongea sur les carreaux, glissa sous la tête de son mari un oreiller, rapprocha ses jambes inertes et qui, déjà se glaçaient.

– Écoute ben, dit Radiguet, d’une voix qui allait s’affaiblissant de plus en plus... Comprends ben ce que je vais t’expliquer... Viens plus près... Ça a de la peine à passer.

La femme se pencha près du visage du moribond.

– M’écoutes-tu ?

– Oui, je t’écoute...

– V’là l’affaire... Comprends ben ce que je vais te dire... Le cimetière est trop petit... Je sais qu’il est trop petit !...

– Bon !

– Je sais que le conseil municipal veut l’agrandir.

– Bon !... Bon !

– Je sais qu’il voudrait acheter le champ à Rémy, pour en refaire un autre !...

– Tiens !... Voyez-vous ça...

– Écoute... tu achèteras le champ à Rémy !... ça ne vaut rien... c’est de la pierre... c’est que de la vidange !... Tu l’auras pour vingt pistoles, bien payé...

– Mais si c’est que de la pierre... je veux point l’acheter...

– Écoute... quand tu l’auras acheté... tu en feras don à la commune...

– Tu veux que je donne le champ à la commune ? T’es fou, Radiguet !... C’est la maladie, pour sûr, qui te rend comme ça, mon homme !...

– Écoute... tu en feras donation à la commune... à la condition que la commune te donne, en retour, un terrain de cinq mètres, à perpétuité, dans le cimetière... ça vaut cinq cents francs... As-tu bien compris ? D'un côté, tu donnes deux cents francs... d'un autre côté, on t'en donne cinq cents... C'est donc trois cents francs que nous gagnons !... Et nous avons un beau terrain, par-dessus le marché... C'est une belle affaire... mais dépêche-toi !... Va voir Rémy demain, pas plus tard, demain... C'est une belle affaire !...

– Cinq cents francs !... Cinq cents francs !

Et le femme, brouillée dans les chiffres, se mit à songer au bénéfice réel de l'opération...

Elle ne s'aperçut point que Radiguet avait cessé de parler... Elle n'entendit point le petit râle qui se dévidait, pareil à un mouvement d'horloge, dans sa gorge... Elle ne vit pas ses doigts qui se crispaient, ni ses yeux dont le globe se renversa, vitreux, sous la paupière élargie et toute raide.

– Cinq cents francs !... Cinq cents francs !...

Tout à coup, une grave objection se présenta à l'esprit de la paysanne : « Et si la commune refuse le champ ? » se dit-elle angoissée par cette possibilité !...

Alors, elle appela : « Radiguet ! »

Mais Radiguet ne répondit pas.

Elle se pencha sur lui, posa ses mains noueuses sur la poitrine de son mari, le secoua par les épaules, lui souffla dans l'oreille :

– Radiguet !... attends un peu !... Et si elle n'en veut pas, du champ, la commune, nous sommes ruinés !

Mais Radiguet ne répondit pas. Il était mort.

Les bouches inutiles

Le jour qu'il fut bien avéré que le père François ne pouvait plus travailler, sa femme, beaucoup plus jeune que lui et très vive, avec deux petits yeux brillants d'avare, lui dit :

– Qué qu'tu veux, mon homme !... Quand tu seras là à te désoler pendant des heures !... Tout a une fin sur c'te terre... T'es vieux comme le pont de la Bernache... t'as près de quatre-vingts ans... t'as les reins noués, quasiment une vieille trogne d'orme... Faut t'faire une raison... repose-toi...

Et ce soir-là elle ne lui donna pas à manger.

Quand il vit que le pain et le pot de boisson n'étaient pas sur la table selon la coutume, le père François eut froid au cœur. Il dit d'une voix tremblante, d'une voix humiliée et qui implorait :

– J'ai faim... ma femme... j'voudrais ben ma p'tite croûte...

Alors elle répondit, sans colère :

– T'as faim !... t'as faim... c'est un malheur, mon pauv' vieux... et j'y peux ren... Quand on ne travaille pas..., on n'a pas le droit de manger... il faut gagner le pain qu'on mange... Est-ce vrai ça ?... Un homme qui ne travaille pas, c'est pas un homme... c'est pus ren de ren... c'est pire qu'une pierre dans un jardin... c'est pire qu'un arbre mort contre un mur...

– Mais pisque j'peux pas... là... tu le sais ben..., objecta le bonhomme... j'voudrais ben... mais pisque j'peux pas... pisque les jambes et les bras n'en veulent plus.

– Est-ce que je te reproche quelque chose ?... C'est-i cor de ma faute, à moi, voyons ?... Faut être juste en tout... Moi je suis juste... T'as travaillé, t'as mangé... Tu ne travailles

plus... eh ben, tu ne manges plus... Voilà l'affaire... Y n'y a ren à dire à ça !... C'est comme deux et deux font quatre. Est-ce que tu garderais, à l'écurie, le râtelier plein et de l'avoine dans la mangeoire, un vieux carcan de cheval qui ne tiendrait plus sur ses jambes ?... Le garderais-tu ?...

– Non, ben sûr ! répondit loyalement le père François que cette comparaison parut accabler par son implacable justesse...

– Alors !... tu vois !... Faut s'faire une raison !...

Et, d'une voix gouailleuse, elle recommanda :

– Si t'as faim, mange ton poing... et garde l'autre pour demain !...

La femme allait et venait, dans la pièce très pauvre mais très propre, rangeant tout avec ordre, pour avancer son ouvrage le lendemain – car il fallait désormais qu'elle travaillât pour deux –, et afin de ne pas perdre de temps, elle déchirait de ses dents rapides un morceau de pain bis et une pomme pas mûre qu'elle avait ramassée, sous les arbres, dans la cour...

Le bonhomme la considéra avec des yeux tristes, de tout petits yeux clignotants, qui, pour la première fois peut-être, connurent ce que c'est qu'une larme. Il sentit passer sur lui, sur ses vieux os ankylosés, une immense et lourde détresse, car il savait que nulle discussion, nulle prière ne pourraient fléchir cette âme plus dure que le fer. Il savait aussi que cette terrible loi qu'elle lui appliquait, elle l'eût acceptée pour elle-même, sans aucune défaillance, car elle était stricte, simple et loyale comme le meurtre. Pourtant il hasarda, sans conviction, avec une grimace sournoise des lèvres :

– J'avons quelques rentes...

Vivement, la femme se récria :

– Quelques rentes !... Quelques rentes !... Ah ben, merci !... T’as perdu la tête, pour sûr ? S’il fallait toucher à nos rentes, ousque j’irions, veux-tu me le dire ?... Et le fils, pour qui nous les avons gagnées, qu’est-ce qu’il dirait ?... Non, non... Travaille et t’auras du pain... Ne travaille pas et t’auras rien !... C’est juste... c’est comme ça que ça doit être !...

– C’est bon !... fit le père François.

Et il se tut, l’œil avidement fixé sur la table vide et qui désormais serait toujours vide pour lui... Il trouvait cela dur, mais au fond il trouvait cela juste, car son âme de primitif n’avait jamais pu s’élever des ténèbres farouches de la Nature jusqu’au lumineux concert de l’Égoïsme humain et de l’Amour.

Il se redressa péniblement, en poussant de petits cris de douleur : « Oh ! mes reins ! oh ! mes reins ! » Il gagna la chambre, à côté, dont la porte s’ouvrait, toute noire devant lui, comme une tombe.

* * *

Ce terrible moment devait arriver pour lui, comme il était arrivé jadis pour son père, pour sa mère, auxquels, bras impotents et bouches inutiles, il avait, lui aussi, avec une implacable rigueur, refusé le pain des derniers jours sans travail. Depuis longtemps, il le voyait venir, ce moment. À mesure que ses forces diminuaient, diminuaient aussi les portions parcimonieusement réglées de ses repas. On avait d’abord rogné sur la viande du dimanche et du jeudi, puis sur les légumes de tous les jours. C’était au tour du pain, maintenant, qu’on lui retirait de la bouche. Il ne se plaignit pas et s’apprêta à mourir, silencieusement, sans un cri, comme une plante trop vieille, dont les tiges desséchées et les racines pourries ne reçoivent plus les sèves de la terre.

Lui qui n’avait jamais rêvé, il rêva, cette nuit-là, à sa dernière chèvre. C’était une très vieille, une très douce chèvre, toute blanche, avec de petites cornes noires et une longue barbiche pareille à celle des diables de pierre qui gambadent sur le portail de l’église. Après avoir longtemps donné de jolis chevreaux et du bon lait, son ventre était devenu stérile et ses mamelles s’étaient taries. Elle ne coûtait rien pourtant en nourriture et en litière, et ne gênait personne. Au piquet, tout le jour, à quelques mètres de la maison, elle broutait les pointes d’ajonc de la lande communale et se promenait, de la longueur de sa corde, bêlant joyeusement sur les gens qui passaient au loin, dans la sente. Il aurait pu la laisser mourir aussi. Mais il l’avait égorgée, un matin, parce qu’il faut que tout ce qui ne rapporte plus rien, lait, semences ou travail, disparaisse et meure. Et il revoyait l’œil de la chèvre, son œil tendrement étonné, son doux œil plein d’un affectueux et mourant reproche, quand, la maintenant abattue entre ses cuisses serrées, il farfouillait la gorge sanglante de son couteau. En se réveillant, l’esprit encore occupé de son rêve, le père François murmura :

C’est juste... Un homme est un homme, comme une chèvre est une chèvre... Je n’ai rien à dire... C’est juste !...

* * *

Le père François n’eut pas une récrimination, pas une révolte. Il ne quitta plus sa chambre, il ne quitta plus son lit. Couché sur le dos, les jambes étendues et se touchant, les bras collés au long de ses jambes, la bouche ouverte et les yeux clos, il se fit immobile comme un mort. Dans cette position de cadavre, il ne souffrait plus de ses reins, ne pensait plus à rien, s’engourdissait dans une torpeur molle, dans une somnolence continue, qui l’emportait loin de la

terre, loin de l'atmosphère de son grabat, dans une sorte de grand vague blanchâtre, illimité, que traversaient de petits éclairs rouges et où fourmillaient de minuscules insectes de feu. Et une puanteur s'élevait de son lit, comme d'un fumier.

En allant à l'ouvrage, le matin, sa femme l'enfermait à triple tour de serrure. Le soir, en rentrant, elle ne lui disait rien, ne le regardait même pas, et se couchait près du lit, sur une paillasse, où elle s'endormait d'un sommeil lourd, d'un sommeil qu'aucun rêve et qu'aucun réveil n'interrompaient. Elle se livrait, dès l'aube, à ses travaux ordinaires, avec la même activité tranquille, avec la même entente de l'ordre et de la propreté.

Le dimanche qui suivit, elle l'employa à réunir les hardes du vieux, à les raccommoder, et elle les rangea soigneusement dans un coin de l'armoire. Le soir, elle alla chercher le prêtre afin qu'il administrât son homme, car elle sentait sa fin prochaine.

– Qu'est-ce qu'il a donc, le père François ? demanda le prêtre.

– Il a la vieillesse... répondit la femme, d'un ton péremptoire... Il a la mort, quoi !... C'est à son tour, à ce pauv' vieux bonhomme.

Le prêtre oignit les membres du vieillard de ses huiles saintes et récita quelques prières.

– Il croyait qu'il aurait été plus loin que ça... dit-il en se retirant.

– C'est son tour !... répéta la femme...

Et le lendemain, en entrant dans la chambre, elle n'entendit plus l'espèce de petit râle, de petit glouglou qui sortait du nez du bonhomme ainsi que d'une bouteille qui se vide. Elle le tâta au front, à la poitrine, aux mains et le trouva froid.

– Il a passé ! dit-elle avec un attendrissement, mais avec un ton de respect grave.

Les paupières du père François s'étaient révulsées au moment de l'agonie finale et dévoilaient l'œil terne, sans regard. Elle les abaissa d'un coup de pouce rapide, puis elle considéra, songeuse, durant quelques secondes le cadavre, et elle pensa :

– C'était un homme rangé, économe, courageux... Il s'a ben conduit toute sa vie... il a ben travaillé... J'vas lui mettre une chemise neuve, son habit de mariage... un drap bien blanc... et puis... si le fils le veut... on pourrait lui acheter une concession de dix ans... dans le cimetière... comme un riche...

Des passants

Il y a deux mois, à Vannes, un jour de sortie, près du collège des Jésuites, je rencontrai un petit monsieur, d'une cinquantaine d'années, qui conduisait par la main, tendrement, un jeune garçon de douze ans. Du moins je les gratifiai chacun de cet âge. J'ai cette manie de toujours donner un âge aux gens que je frôle un instant et que, sans doute, je ne reverrai jamais plus. Cette manie, je la pousse si loin que, ne me contentant pas de mes propres suppositions, je demande aux amis qui m'accompagnent :

– Dites-moi, regardez cette personne qui passe... Quel âge lui donnez-vous ?... Moi, je lui donne tant...

Nous discutons.

Une fois son âge établi, il me plaît d'imaginer sur son existence des choses particulièrement affreuses et dramatiques. Et il me semble ainsi que les inconnus me sont moins inconnus.

On s'amuse comme on peut.

Le petit monsieur de cinquante ans était voûté, très maigre, un peu gauche d'allures. Il paraissait doux et triste.

Le jeune garçon de douze ans avait un visage dur et joli, des yeux très beaux et méchants, une grâce souple et douteuse de courtisane. Il marchait avec une élégante aisance qui rendait plus timides, plus maladroites et – comment dirai-je ? – plus attendrissantes les manières du père. Car je fus convaincu que c'était le père et le fils, bien qu'il n'existât entre eux aucune ressemblance physique, aucune affinité morale.

Ils étaient en deuil : le père, tout de noir vêtu, comme un prêtre ; l’enfant, avec un simple brassard de crêpe, noué sur la manche de sa veste de collégien.

Je n’eus pas le temps de les examiner en détail. Eux montaient la rue qui va vers le centre de la ville ; moi, je descendais au port, où je devais m’embarquer pour Belle-Isle. Et puis j’étais occupé par cette idée que la chaloupe m’attendait, que l’heure de la marée pressait. Ils passèrent indifférents à mon regard, ils passèrent comme passent tous les passants. Et cependant, à les voir passer, je fus pris d’une mélancolie et presque d’une souffrance : oui, une souffrance, je me rappelle. Je n’en aurais pu déterminer la cause. Du reste, je ne la cherchais point.

Souvent, dans les gares et sur les paquebots, et dans ces gares plus moroses que sont les hôtels de ville de passage comme celle où je suis, il m’arrive d’éprouver une tristesse vague et poignante à la vue de ces mille inconnus qui vont on ne sait où et que la vie, pour une seconde, rapproche de moi. Est-ce bien de la tristesse ? N’est-ce point plutôt une forme aiguë de la curiosité, une sorte d’irritation maladive de ne pouvoir pénétrer l’ignoré de ces destinées nomades ? Et ce que je crois surprendre, sur l’énigme des physionomies, de douleurs vagues et de drames intérieurs, n’est-ce point l’ennui, tout simplement, l’ennui universel, l’ennui inconscient que ressentent les gens jetés hors du chez soi, les gens errants à qui la nature ne dit rien et qui semblent plus effarés, plus deshabitués, plus perdus que les pauvres bêtes, loin de leurs horizons coutumiers ?

Il y avait quelque chose de plus intense, de plus aigu en même temps, dans le sentiment qui m’avait remué l’âme, à la vue du petit monsieur et de son fils ; il y avait réellement une souffrance, c’est-à-dire la transmission rapide, électrique, d’une souffrance qui était en lui à une pitié qui était en moi. Mais quelle souffrance et quelle pitié ? je l’ignorais.

Quand ils eurent passé et fait une trentaine de pas, je me retournai pour les regarder encore. Quelques promeneurs, qui se trouvaient alors entre eux et moi, me les cachèrent en partie, et, dans les créneaux formés par les épaules et les chapeaux de ces promeneurs, je ne distinguai plus que le dos du petit monsieur, un dos accablé, aux angles tristes, aux omoplates remontées, un dos implorant, un dos pathétique, le dos d'un homme qui a toujours pleuré.

J'en eus le cœur serré.

Je songeai d'abord à les suivre, mû par je ne sais quel élan d'incertaine compassion, et peut-être aussi par un instinct de cruauté. Puis, sans me dire que cela serait bien ou mal, je continuai de descendre la rue, machinalement. Bientôt j'aperçus les mâtures des bricks et leurs coques noirâtres ; un cotre appareillait, balançant dans l'air sa brigantine toute rose. De bonnes odeurs de coaltar me vinrent aux narines, mêlées aux émanations iodées de la marée montante. Et je ne pensai plus au petit monsieur, emporté avec les autres dans le grand tourbillon de l'oubli. À ce moment même, il m'eût été impossible de retrouver, je crois, le dessin de ce dos qui m'avait tant ému...

Pourtant, vers le soir, étendu sur le panneau de la chaloupe qui m'emmenait à Belle-Isle, la tête appuyée contre un paquet de cordages, me revint la vision du petit monsieur en deuil, mais lointaine et brouillée, et je me contentai de me dire, sans attacher à ces paroles intérieures la moindre idée de pitié :

– C'est un veuf, sans doute... Et lui, l'enfant, il ressemble à la morte... Elle devait avoir vingt ans...

Je ne me demandai pas où il était maintenant, ce qu'il faisait, s'il pleurait tout seul, dans une chambre d'hôtel ou dans un coin de wagon. Et je m'endormis, bercé délicieusement par le remous de la mer sur laquelle on eût

dit que la lune avait jeté un immense filet de lumière, aux mailles étincelantes et serrées.

* * *

Un mois après, je les revis. C'était dans un wagon. J'allais à Carnac. Et eux, où allaient-ils ? Le petit monsieur occupait un coin du wagon, à ma droite, et son fils, un autre coin, en face de lui. Il me sembla que le premier était plus voûté, plus cassé, plus maigre, plus gauche, et je crus remarquer que le second avait embelli, et que ses yeux étaient devenus plus méchants encore. Je voulus examiner, plus attentivement que l'autre fois, le visage du père ; mais il se déroba à mes regards, et il feignit de s'intéresser au paysage : des pins, encore des pins, et d'étroits, de désolés, de mortuaires horizons de landes. L'enfant s'agitait nerveusement et me regardait d'un œil oblique. Tout à coup, il monta sur les coussins, ouvrit la portière, se pencha hors du wagon. Le père, effrayé, poussa un cri :

– Albert !... Albert !... ne fais pas cela, mon enfant... tu pourrais tomber.

L'enfant répondit, d'un ton sec, avec une grimace méchante des lèvres :

– Je ferai cela... je ferai cela... Tu m'ennuies.

Le père s'était levé, avait tiré un foulard de soie noire d'un petit nécessaire de voyage.

– Eh bien, mon enfant, dit-il doucement... au moins, mets ce foulard autour de ton cou... L'air est vif, aujourd'hui... Je t'en prie, mets ce foulard.

L'enfant haussa les épaules.

– Tiens... des poules, fit-il en suivant dans le ciel gris un vol de corbeaux.

– Ça n’est pas des poules, mon enfant, expliqua le petit monsieur. C’est des corbeaux.

L’enfant répondit durement :

– Et si je veux que ça soit des poules, moi, na !... Laisse-moi tranquille...

Et il se mit à tousser.

Effaré, le petit monsieur fouilla dans le nécessaire. Albert !... ton sirop, mon enfant... ton sirop... bois ton sirop... Tu me fais trembler...

L’enfant prit la bouteille, la lança par la portière, et, avec un mauvais rire :

– Tiens, le voilà ton sirop !... Va le chercher si tu veux...

Alors le père se tourna vers moi, les yeux implorants. Ah ! quelle figure de martyr ! Des joues creusées, des rides profondes, et deux grandes prunelles rondes, humides, cerclées de rouge, et une barbe courte, sale, grise, comme il en pousse sur la peau rigide des morts.

Je me levai à mon tour et refermai la portière d’un geste impérieux. L’enfant se rencogna, en maugréant, dans l’angle du wagon. Le père me remercia d’un regard douloureux et bon... Comme je le touchais presque, je me penchai vers lui, et, tout bas :

– Vous n’avez que lui ? demandai-je.

– Oui... fit-il, péniblement.

– Et... il... ressemble... à la morte ?

Le petit monsieur rougit...

– Oui... oui... hélas !

– Elle devait avoir vingt ans ?

Je vis de l’épouvante en ses yeux ; un tremblement secoua ses pauvres jambes grêles et osseuses... Il ne répondit rien.

Jusqu’à la station de Carnac, nous n’échangeâmes plus une parole. Le train filait dans un grand espace dénudé, une plaine biblique, avec des lointains d’Orient, d’un mystère poignant... J’aurais voulu, cependant, parler au petit monsieur, lui dire des choses consolantes, je ne sais quoi d’affectueux. De savoir que quelqu’un sur la terre avait pitié de lui, cela lui eût été une douceur. Peut-être eût-il mieux supporté sa lourde vie !

En vain, je cherchai...

Je descendis du wagon sans me retourner. Et le train continua sa marche, emportant le petit monsieur, que je ne reverrai plus jamais... Oh ! si j’avais pu trouver le mot qu’il fallait à sa douleur !... Mais qui donc, jamais, l’a trouvé, cet insaisissable mot ?

* * *

Après avoir, pendant quatre heures, marché dans les landes et sur la grève, j’entrai dans une petite auberge, où je mangeai des huîtres fraîchement pêchées, et bus un pot de cidre. Des femmes me servaient, comme on en voit dans les tableaux de Van Eyck. C’était la même gravité douce, la même noblesse d’attitude, la même beauté ample du geste... Et un silence !

La maison était propre, les murs blanchis à la chaux. Au-dessus de la cheminée, il y avait un panneau de boiserie ancienne, et sur la table de la cheminée, deux grosses coques d’oursins qui ressemblaient à l’Alhambra. J’oubliai le siècle, j’oubliai la vie, la douleur humaine, j’oubliai tout, et je passai là une heure délicieuse et sans remords.

Un fou

Une cour dans un asile.

Quelques fous se promènent sous les arbres, tristes ou hagards ; quelques fous sont assis sur des bancs, immobiles et têtus. Contre les murs, dans les angles, quelques fous sont prostrés. Il y en a qui gémissent ; il y en a qui sont plus silencieux, plus insensibles, plus morts que des cadavres.

La cour est fermée, quadrangulairement, par de hauts bâtiments noirs, percés de fenêtres qui semblent, elles aussi, vous regarder avec des regards fous. Aucune échappée sur de la liberté et de la joie ; toujours le même carré de ciel vide. Et l'on entend un sourd lamento de cris étouffés, de hurlements bâillonnés venant on ne sait de quelles chambres de torture, on ne sait de quelles invisibles tombes et de quelles limbes lointaines... Un vieillard saute, à cloche-pied, sur ses jambes débiles et tremblantes, le corps ramassé, les coudes plaqués aux hanches. Il y en a qui marchent très vite, emportés vers quels buts ignorés ? D'autres se livrent avec eux-mêmes à des conversations querelleuses.

Dès qu'ils nous aperçoivent, les fous s'agitent, se groupent, chuchotent, délibèrent, discutent, dirigeant obliquement vers nous des regards sournois et méfiants. On voit aussitôt se lever, et remuer dans l'air, des gestes grimaçants, des mains très pâles qui ressemblent à des vols d'oiseaux effrayés. Les surveillants passent parmi les groupes, et, bourrus, les exhortent au calme. Des colloques s'engagent.

– Est-ce le préfet ?

– Vas-y, toi.

– Non, toi...

– Il ne me comprend pas quand je lui parle.

– Il ne m'écoute jamais.

– Il faut pourtant demander qu'on ne nous serve plus de crapauds dans notre soupe.

– Il faut pourtant obtenir qu'on nous mène un peu dans la campagne.

– Vas-y, toi... Et parle-lui carrément, comme à un homme.

– Non, toi...

– J'y vais...

Quelques fous se détachent des groupes, s'avancent vers Triceps, exposent des réclamations judicieuses ou obscures sur la nourriture, la conduite des gardiens, l'injustice du sort. Les visages s'allument, les cous se tendent. Dans toutes ces pauvres prunelles effarées d'enfants passent des lueurs d'espoir vague, tandis que le vieillard, indifférent à l'événement, continue de sauter à cloche-pied, sur ses jambes débiles et qu'un jeune homme, les yeux plein d'extase, bondit, les bras en avant, ouvrant et refermant de longues mains osseuses qui, sans cesse étreignent le vide. Triceps, à toutes les réclamations, répond : « C'est entendu... c'est entendu ».

Il me dit :

– Ce sont de très bons diables... un peu toqués... N'aie pas peur.

Je réponds :

– Mais ils n'ont pas l'air plus fous que les autres... Je me faisais d'eux une autre idée... Je trouve que ça ressemble à la Chambre des députés, avec plus de pittoresque.

– Et plus de gaieté... Et puis, mon ami, tu vas voir, c'est très amusant... On ne sait pas où ces pauvres bougres ont l'esprit, quelquefois...

Il arrête un fou qui passe, et l'interroge :

– Pourquoi ne demandes-tu rien aujourd'hui, toi ?

Pâle, maigre, très triste, le fou esquisse un geste.

– À quoi bon ? fait-il.

– Tu es fâché ?.. Tu fais la tête ?

– Je ne suis pas fâché... Je suis triste.

– Il ne faut pas être triste... C'est très mauvais dans ton état... Dis-nous comment tu t'appelles ?

– Plaît-il ?

– Ton nom ? Dis-nous ton nom ?

Avec un air de douceur, le fou, doucement, reproche :

– Ce n'est pas bien de railler un pauvre homme. Vous savez mieux que personne que je n'ai plus de nom... Puis-je en faire juge monsieur ?... Monsieur est sans doute le préfet ?

Et sur un geste affirmatif de Triceps :

– Eh bien, je suis très content de cette circonstance... Voici, monsieur le préfet... J'avais un nom, comme tout le monde... C'était mon droit, n'est-ce pas ? Il me semble que ce n'était pas excessif, qu'en pensez-vous ?... En entrant ici, monsieur m'a pris mon nom...

– Tu ne sais pas ce que tu dis.

– Pardon, pardon, je sais ce que je dis...

Et s'adressant à moi :

– Où monsieur a-t-il mis mon nom ?.. Je l'ignore... L'a-t-il perdu ?.. C'est possible... Je le lui ai réclamé plus de mille fois... Car, enfin, j'ai besoin de mon nom... Jamais il n'a voulu me le rendre... C'est très triste... Et je ne sais pas jusqu'à quel point monsieur avait le droit de me prendre mon nom ?... Il me semble que c'est un véritable abus de pouvoir... Vous devez comprendre, monsieur le préfet,

combien cela est gênant pour moi... Je ne sais plus qui je suis... Je suis non seulement pour les autres mais pour moi-même... un étranger... De fait, je n'existe plus... Figurez-vous que tous les journaux veulent écrire, depuis longtemps, ma biographie... Mais comment faire ?... La biographie de qui ?... de qui ?... Je n'ai plus de nom... Je suis célèbre, très célèbre, tout le monde me connaît en Europe... Mais à quoi me sert cette célébrité, puisqu'elle est, aujourd'hui, anonyme ?... Enfin, il doit y avoir un moyen de me faire rendre mon nom ?...

Je le rassure :

– Certainement... certainement... J'y penserai...

– Merci ! Et puisque vous êtes assez bon pour vous intéresser à moi, monsieur le préfet, puis-je vous demander un autre service ?... Car enfin, je suis la victime de choses extraordinaires, auxquelles je ne croirais pas moi-même, si elles étaient arrivées à d'autres que moi...

– Parlez, mon ami.

Alors, d'une voix confidentielle :

– J'étais poète, monsieur le préfet, et j'avais un tailleur à qui je devais de l'argent... Il me fallait de beaux habits, fréquentant chez la marquise d'Espard, chez Mme de Beauséant, et devant épouser Mlle Clotilde de Grandlieu... L'histoire est, tout au long, dans Balzac... Vous voyez que je ne mens pas... Ce méchant tailleur venait me relancer très souvent... Il réclamait son argent avec violence... Je n'en avais pas... Un jour qu'il se montrait plus menaçant que jamais, je lui offris, pour se payer, de prendre chez moi ce qu'il voulait... une pendule – j'avais une très belle pendule –, des souvenirs de famille... enfin, ce qu'il voudrait... Or, savez-vous ce qu'il prit ?... C'est inconcevable... Il prit ma pensée... Oui, monsieur le préfet, ma pensée... comme, plus tard, monsieur devait me prendre mon nom... Vraiment, ai-je de la chance ?... Et que pouvait-il en faire, lui, un tailleur ?

– Mais comment vous êtes-vous aperçu que ce tailleur vous avait pris votre pensée ?... questionné-je.

– Comment ? Mais je l'ai vue, dans ses mains, monsieur le préfet... Il la tenait dans ses mains au moment où il me la prit.

– Comment était-elle ?

Le fou prend un air où se mêle une double expression d'admiration et de pitié tendre :

– Elle était, monsieur le préfet, comme un petit papillon jaune, très joli, très délicat, et qui bat de l'aile ; un petit papillon comme il y en a sur les roses, dans les jardins, les jours de soleil... Je priai le méchant tailleur de me rendre ma pensée... Il avait de gros doigts, courts et malhabiles, des doigts brutaux, et j'avais peur qu'il ne la blessât, elle, si légère, si fragile... Il la mit dans sa poche et s'enfuit en ricanant...

– C'est, en effet, une aventure extraordinaire.

– N'est-ce pas ?.. D'abord, j'écrivis au tailleur pour lui réclamer ma pensée, morte ou vive... Il ne me répondit pas... J'allais trouver le commissaire de police, qui me mit brutalement à la porte de chez lui et me traita de fou... Enfin, un soir, des gens de mauvaise mine pénétrèrent chez moi et me conduisirent ici... Voilà six mois que je suis ici... et que j'y vis, monsieur le préfet, parmi des êtres grossiers et malades, qui font des choses déraisonnables et effrayantes... Comment voulez-vous que je sois heureux ?

Il tire de la poche de sa vareuse un petit cahier soigneusement enveloppé de papier, et me le tendant :

– Prenez ceci... supplie-t-il... J'ai consigné, dans ceci, tous mes malheurs... Quand vous aurez lu, vous déciderez telle mesure de justice qu'il vous plaira.

– C'est entendu...

– Mais je n’espère rien, je dois vous le dire... Il y a des fatalités tellement étranges, tellement supérieures aux volontés humaines, qu’on ne peut rien contre elles.

– Oui... oui... je vous promets.

Après un court silence :

– Voulez-vous que je vous dise quelque chose, à vous seulement ?

– Dites !

– C’est très curieux.

Et tout bas :

– Il vient ici, quelquefois, un petit papillon... je ne sais trop pourquoi, car il n’y a pas de fleurs ici, et cela m’a longtemps inquiété... Il vient ici, quelquefois, un petit papillon jaune... Il est pareil à celui que je vis, cet affreux jour, dans les grosses et malpropres mains du tailleur... Comme lui, il est délicat, frêle et joli... Et il vole gracieusement... C’est délicieux de le voir voler... Mais il n’est pas toujours jaune... Il est quelquefois bleu, quelquefois blanc, quelquefois mauve, quelquefois rouge... cela dépend des jours... Ainsi, il n’est rouge que quand je pleure... Cela ne me semble pas naturel... Et je crois bien... oui, je suis intimement convaincu que ce petit papillon...

Il se penche vers moi, et mystérieusement, ses lèvres presque collées à mon oreille :

– C’est ma pensée... Chut !

– Vous croyez ?

– Chut !... Elle me cherche... elle me cherche depuis six mois. Ne le dites pas... ne le dites à personne... Ah ! quel chemin, la malheureuse !... Elle a peut-être traversé des mers, des montagnes, des déserts, des plaines de glace, avant de venir ici... Cela me brise le cœur d’émotion... Mais comment voulez-vous qu’elle me trouve, puisque je n’ai plus

de nom ? Elle ne me reconnaît plus... J'ai beau l'appeler, elle me fuit... C'est évident... Et que feriez-vous à sa place ? Alors, elle s'en va... Voilà pourquoi monsieur a très mal agi.

Il se retourne brusquement.

– Et tenez, la voyez-vous... là-bas... au-dessus des arbres ?

– Je ne vois rien.

– Vous ne voyez rien ?... Tenez... là-bas... elle descend.

Le pauvre fou désigne dans l'espace un point imaginaire et vide :

– Elle est mauve aujourd'hui, toute mauve... Je reconnais son vol léger et fidèle... Elle me cherche... et nous ne nous joindrons plus jamais... Vous permettez ?

Il salue, s'éloigne, se dirige vers le point imaginaire. Durant quelques minutes il donne la chasse à un papillon invisible, court, tourne, pointe en avant et revient, fauchant l'air de ses bras. Puis il tombe haletant, épuisé, en sueur, au pied de l'arbre.

Triceps sourit et hausse les épaules :

– Bast !... Il n'est peut-être pas plus fou – il l'est peut-être moins, qui sait ? – que les autres poètes, les poètes en liberté qui prétendent avoir des jardins dans leur âme, des avenues dans leur intellect, qui comparent les chevelures de leurs chimériques maîtresses à des mâtures de navires... et qu'on décore, et auxquels on élève des statues... Enfin !...

Solitude !

Un soir que le vent soufflait très fort, que la pluie, contre les vitres secouées, battait avec d'étranges résonances, Lucien, effrayé d'être si seul, émit cet aphorisme, qui constituait à peu près toute sa littérature :

« Décidément, la solitude ne vaut rien à l'homme. Vœ soli ! »

Puis, longuement, il regarda les murs froids du salon, et sur ces murs, des cadres dédorés dans lesquels des portraits d'ancêtres montraient des faces têtues, des yeux mornes, des mâchoires de bêtes, fantômes des rustres lourds et des terribles soldats qu'ils avaient été jadis. Cette brutale vision d'un passé dont il était, à travers quels accrocs et quelles déviations, la pénible survie, n'ayant amené dans son esprit aucune réflexion importante, il se prit à inspecter les vieux meubles rigides et gauchis – contemporains de ces figures – et les poutrelles du plafond qui formaient des entrecroisements d'ombres par où il s'attendait toujours à voir apparaître des fuites de rats et des vols de chauves-souris, – son imagination n'allant pas jusqu'à concevoir la forme funèbre des hiboux et des chats huants. Ses yeux errants finirent par se fixer au parquet, sur la fleur d'un tapis, une grossière pivoine rouge qui, bientôt, sous la tension du regard, s'anima, se déforma, pointa en nez d'ivrogne, s'ouvrit en lèvres sanglantes, prit une vague, ironique, caricaturale apparence de visage humain. Lucien s'absorba machinalement en cette contemplation.

Au dehors, le vent continuait de souffler, en bourrasque, avec une rage croissante ; la pluie continuait de s'acharner

sur les vitres. Et la lampe qui charbonnait faisait se mouvoir, sur les murs, de courtes ombres, grimaçantes.

Comme dix heures sonnaient, il se leva, tout frissonnant, du canapé où il était étendu, et se frottant les yeux :

– Allons !... allons !... se dit-il. Est-ce que j'aurais de l'imagination, maintenant ? Se peut-il que, dans une simple fleur de tapisserie, je voie de semblables bêtises... Des bêtises qui n'existent pas ? Suis-je donc fou ?...

Très agité, il marcha dans le salon. Il lui sembla qu'il éprouvait de violentes douleurs au cerveau, que ses oreilles bourdonnaient, que des bouleversements physiologiques, des ruptures d'artères, des contractions tétaniques s'opéraient dans sa poitrine et dans son ventre ! Il se tâta le pouls, se frappa le thorax, se pétrit le crâne.

– C'est évident ! soupira-t-il... Je suis fou... et j'ai la fièvre !

En ce moment, lui apparut la vision nette d'un cabanon. Et ce cabanon était aussi un cercueil au fond duquel il se vit couché. Une sueur glacée coula sur son échine. Pour échapper aux pensées de folie et de mort qui l'assaillaient, il marcha plus vite, projeta ses bras en avant, d'un mouvement alternatif, toussa, parla à haute voix, et se mit à chanter.

– Ah ! ah ! ah ! Tra déri déra !

Redevenu plus calme, il se rassit et songea à ce qu'il appelait les circonstances pénibles de sa vie.

Il y avait trois ans que Lucien, dégoûté de Paris sans qu'il eût pu dire pourquoi, était revenu au fond de sa province natale, dans le petit château qu'il tenait de sa famille, et où, depuis l'enfance, il n'était point retourné. Enfant, il y avait été heureux – du moins, il se l'était persuadé, comme il se persuadait qu'il avait été malheureux à Paris. Mais ses souvenirs d'enfance ne se précisaient guère. Il n'y accrochait aucun fait tangible, aucune certitude de joie

définie. Ils se confondaient, ces souvenirs, avec les sujets de narration française, que ses professeurs, au collège, lui donnaient à traiter. De son père, de sa mère, morts aux premières années de sa vie, il ne se rappelait, rien. Il se rappelait seulement, dans un vague de couleurs lointaines et de formes confuses, des herbes, des bois, des vieux murs, un étang, toute une poésie de romance qu'il trouvait très belle et qu'il se plaisait à embellir encore de cette idée, qu'à la beauté de la nature virgilienne, revécue par lui, viendrait s'ajouter l'amer, l'enivrant, le philosophique charme de sa solitude.

Oh ! la solitude !

La solitude dans les verdures, parmi des odeurs vierges, la solitude au fond des forêts, avec des perspectives de lumière où il verrait passer dans les poudroiements d'aurore, dans des rubescences de soleil couchant, des silhouettes de bêtes chantantes, et des dos de paysans songeurs et muets. Il partit.

La solitude, hélas ! ne fut point telle qu'il l'avait imaginée. Au bout de quinze jours, quand il eut revu les herbes, les vieux murs, les bois, quand il eut fait et refait le tour de l'étang, au lieu de goûter les puissants délices qu'il s'était promises, il s'ennuya. Cela lui parut un événement étrange, et très imprévu. Il fit appel aux souvenirs classiques, aux chansons de sa jeunesse, pour y puiser de l'enthousiasme, devant les choses retrouvées, vainement.

N'ayant ni métier dans la main, ni rêve dans la tête, il sentit l'ennui grandir au milieu du silence. Et comment résister à l'ennui ?

D'abord, il se figura qu'il était malade, qu'il allait mourir, et cela l'occupa quelques semaines. Il passait ses journées à s'inspecter la langue, interroger ses déjections, analyser ses salives, découvrant chaque jour sur son corps, au moindre

trouble passager de ses organes, des germes de fièvres mortelles.

Ensuite, à de certains phénomènes spirituels qui, pour la première fois, s'attaquaient à son intellectualité, il se figura qu'il était fou.

Comme il ne lisait plus les bons livres qui, jadis, entretenaient sa raison dans des connaissances moyennes, dans des notions d'honnêteté courante, comme il n'avait plus personne auprès de lui pour redresser ses erreurs de jugement et de sensibilité, et lui apprendre à penser selon le rite des professeurs de morale bourgeoise, il arriva que, livré à lui-même, il commença de penser par lui-même, et que son esprit délaissé rétrograda vers des conceptions naturelles.

– Je redeviens primordial ! se disait-il avec épouvante... Je redeviens préhistorique.

Lui, dont l'âme de conservateur avait été si soigneusement, par les prêtres du collège et les vaudevillistes de la vie, façonnée à toutes les croyances religieuses et à tous les respects sociaux, il eut des éveils de conscience, des lueurs farouches de réflexion, qui le troublèrent immensément.

Il se surprit à douter de la justice des juges, du désintéressement des ministres, de la bonté héroïque des banquiers. Il ne respecta même plus les corps constitués.

Ces phénomènes inquiétants, loin de s'apaiser, redoublèrent d'intensité. La dépravation spéculative ne lui suffit plus. Poussé par une suggestion maudite, il voulut agir ! Il fut bon, généreux, et pitoyable à toutes les douleurs. Il recueillit des vieillards, des malades et des orphelins, évangélisa des prostituées, amena des assassins au repentir. Ses fermiers étaient pauvres ; il n'exigea d'eux aucun payement. Ses domestiques, il les traita comme des êtres humains, faits de chair comme lui.

En même temps, son âme s’élevait, sur les ailes de la pitié, jusqu’aux symboles les plus sublimes de l’art. Il découvrait chaque jour des mondes nouveaux, des harmonies irrévélées, des musiques belles comme de la pensée. En lui s’ébauchaient des projets d’œuvres splendides et pures.

Assis sur son fauteuil, le front penché, les mains ballantes, Lucien ce soir-là passait en revue les opinions irrévérencieuses, les criminelles sensations, les actes coupables que lui avait suggérés la solitude. Il n’hésite pas à reconnaître que c’étaient là des signes indéniables de sa déchéance morale, de sa dégradation intellectuelle.

– Comment, se dit-il, avec de pareilles idées, oserais-je me présenter de nouveau dans le monde ? Quel noble salon m’accueillerait ? Quelle famille honnête et distinguée ?... Cela ne peut plus durer ainsi !... Encore une année de cette existence, et je serais redevenu un sauvage.

Et il se leva, après avoir réfléchi durant quelques minutes.

– Allons ! allons ! pour me laver de cette souillure et me guérir de cette gale, pour redevenir l’homme soumis, normal et propre que j’étais, il est temps que je rentre dans la société... Il est temps que je me marie, que je me retrempe dans l’amour.

Lucien alluma un bougeoir, se dirigea vers sa chambre.

– Dans le saint amour ! répéta-t-il, tandis qu’il considérait son lit étroit et solitaire, en poussant un soupir qui s’acheva en plainte douloureuse.

Il se coucha et, toute la nuit, durant que la tempête hurlait au dehors, il rêva à des choses nuptiales et régulières.

Les hantises de l’hiver

Il fait un froid lugubre ; le froid déchire la figure, flagelle les mains, arrête le sang dans les veines. Pourtant, il faut sortir. Je ne puis plus rester dans ma chambre, recroquevillé dans un coin comme une poule malade, en proie à des idées qui me font peur. Le fleuve est gelé. De lourds, de larges glaçons qui charrient d’étranges épaves, qui portent d’immobiles corbeaux, descendent, mollement, lentement le courant, au caprice du remous. Les berges résonnent de leurs clairs entrechocs. Tout le long des berges court un bruit charmant d’harmonica. Dans les roseaux secs, les oiseaux, plumes bouffantes, ne s’envolent pas. Un remorqueur et six péniches très noirs, noirs comme s’ils conduisaient la peste et la mort, attendent le dégel, rangés au milieu de l’eau qui sera, peut-être, prise demain, car les glaçons se pressent, se rapprochent, tournoient, s’entassent, l’un sur l’autre, avec des craquements d’une sonorité terrible et douce à la fois. Et la surface du fleuve, encore mouvante, sera morte à la joie des reflets et des chansons riveraines. Une brume épaisse couvre les champs neigeux, monte des champs, laissant aux arbres des pendeloques de givre. Les peupliers de l’île ne sont plus qu’une vague et pâle ébauche dans le paysage simplifié.

Les mariniers désœuvrés emplissent le cabaret. Une odeur d’alcool est dans l’air, une lueur d’alcool est dans les regards. Et le meurtre rôde autour de ces regards. Tout à l’heure, deux hommes, la face furieuse, congestionnée, sont sortis du cabaret, et ont tiré leurs couteaux. Ils ne savaient pas pourquoi ils voulaient se tuer. Le barragiste les a séparés ; ils sont retournés boire, en grognant.

Des canards sauvages, par bandes symétriques, des oies, en troupes triangulaires, volent, tournoient, en sifflant, dans le ciel bas, d'un bleu sombre, d'un bleu qui a des reflets durs de métal, et j'ai vu passer, près de moi, trois grands cygnes blancs. Le col tendu comme une flèche, deux volaient, aile à aile ; le troisième venait derrière, avec une large plaie rouge, qui tachait le merveilleux duvet de son poitrail. Puis son vol s'est ralenti, et il s'est abattu, dans l'île, là-bas, derrière les peupliers. Alors un homme, qui courait, un homme velu comme un fauve, le chef casqué d'un bonnet de peau de loup, les reins sanglés d'une cartouchière, brandit son fusil, s'arrêta devant moi, et d'une voix rauque, pareille à celle dont Vamireh fit retentir les solitudes préhistoriques, il cria :

– Pourquoi n'avez-vous pas tiré sur les autres ? Pourquoi n'avez-vous pas tiré sur les autres ?

Et il reprit sa course, en poussant des appels sauvages, et en invectivant les deux grands cygnes qui n'étaient plus que deux petits points floconneux, dans l'espace... Mais l'autre ?... Ah ! qu'il était blanc sur le bleu mortuaire ! qu'il était rouge aussi ! Pourquoi l'ont-ils tué ? L'homme ne peut souffrir que quelque chose de beau et de pur, quelque chose qui a des ailes, passe au-dessus de lui... Il a la haine de ce qui vole au-dessus de sa fange, de ce qui chante au-delà de ses cris de mort ! Autour de soi, de partout, on n'entend que des coups de feu, au-dessus de soi, de partout, on n'entend que des plaintes, que des cris. Le ciel est plein d'agonies, comme la terre.

Ce soir, je suis remonté de l'écluse, chez moi, un peu ivre, mais pas ivre tout à fait, et je le regrette. Car j'ai dans le cerveau d'étranges pesanteurs. Au seuil du cabaret, où j'ai laissé des hommes grimaçants, un froid m'a saisi, et la marche ne m'a pas réchauffé. Je n'ai pas assez bu.

Habituellement, quand j'ai trop bu, je tombe comme une masse sur mon lit et je dors ; je dors des sommeils heureux,

des sommeils où se pavanent les belles chimères et les consolantes joies. Je n’ai pas sommeil, ce soir. Jamais je ne me suis senti aussi triste que ce soir... En vain, je veux ressaisir et suivre le fil de mes souvenirs. Je ne me souviens plus de rien. Tout flotte dans ma tête, comme dans de lourdes, d’impénétrables brumes. Et j’ai peur du silence qui m’environne, j’ai peur de mon ombre, là, sur ce mur ; j’ai peur de ce chien qui aboie, de l’autre côté du fleuve, dans la plaine... Pourquoi n’aboie-t-il que quand je suis triste ? Oh ! ces nuits tranquilles, ces nuits mortes, où pas un souffle ne vient heurter les branches des arbres, soulever les tuiles de mon toit, faire craquer les fenêtres et secouer les portes, ces nuits qui ne me disent pas que je suis vivant, comme elles sont terribles ! Je me sens le froid, l’horrible froid silencieux qui durcit la terre, arrête la marche des fleuves, pénètre les pierres de ma maison et congèle mes artères... On dirait que la mort tombe goutte à goutte sur toute la nature, du scintillement pâle des étoiles ! Je voudrais mourir, comme la plante, comme l’oiseau, comme le vagabond qui s’est endormi dans le fossé de la route...

Ah ! voici mon compagnon ! mon seul compagnon !... C’est une petite araignée. Elle aussi m’abandonnait. Depuis huit jours, je ne l’avais pas revue. Elle revient.

Elle est descendue du plafond sur un fil invisible et s’est arrêtée à quelques centimètres du verre de ma lampe, mais en dehors de son rayonnement. Et elle reste là, ses longues pattes repliées, au bout du fil que son ventre a filé. Il n’y a plus de mouches, plus d’insectes. C’est donc pour moi seul qu’elle vient. D’ailleurs, elle demeure inactive, ne tisse aucune toile, ne prépare aucune embuscade. Elle a l’air de dormir, le ventre à la chaleur de la lampe. Elle dort ou elle rêve. Par un instinct de taquinerie, je déplace la lampe, à droite. Alors l’araignée remonte le long fil invisible, preste et leste, comme un gymnaste, suit le plafond et redescend sur un nouveau fil, jusqu’à ce qu’elle ait retrouvé sa place à la

chaleur de la lampe. Elle replie ses longues pattes grêles, se balance un instant, et redevient immobile.

Je renouvelle plusieurs fois l'expérience, j'éloigne la lampe, à droite à gauche, et toujours l'araignée remonte, redescend, et vient se poster, avec une admirable précision, près du verre qui lui envoie une douce chaleur. Je regarde l'araignée... Les minutes passent, les heures s'écoulent. Je regarde la petite araignée, immobile, et il me semble qu'elle aussi me regarde avec ses huit yeux, ironiquement fixés sur moi. Et je l'entends qui me dit :

– Tu es triste, tu te désoles, et tu pleures !... C'est ta faute... Pourquoi as-tu voulu être mouche, quand il t'était si facile d'être comme moi, une joyeuse araignée... Vois-tu, dans la vie, il faut manger ou être mangé... Moi, j'aime mieux manger... Et c'est si amusant !... Les mouches sont si confiantes, si bêtes ! On leur dresse de petites embûches... un rien... quelques fils dans le soleil, entre deux feuilles, entre deux fleurs... Les mouches aiment le soleil, les fleurs, ce sont des poètes !... Elles viennent s'embarrasser les ailes dans les fils tendus, près de la fleur, dans le soleil... Et tu les prends, et tu les manges !... C'est très bon, les mouches !... Qui t'a dit que c'était défendu de manger les mouches ?... Rien n'est défendu... Ce sont les prêtres qui ont inventé le péché et divinisé la souffrance !... Vous n'entendez rien à la vie, vous autres hommes, qui l'embarrassez d'une morale imbécile... Oh ! que tu es bête !... Ta lampe s'éteint ! Bonsoir !

Et l'araignée remonte au plafond, disparaît derrière une poutre, dans l'ombre, où elle cache sa provision de mouches.

Le chien aboie toujours, là-bas. Un autre chien, plus loin, lui répond. Il me semble que c'est la plainte de la terre qui m'arrive. Je me sens envahir par le froid de la mort.

Je vais à la fenêtre. La lune s'est levée, a chassé les brumes. Entre les branchages des arbres, le ciel s'allume de

froidure, les étoiles flamboient cruellement. Et je pense :

– Et quand même j'aurais été l'araignée humaine, quand même j'aurais joui de la joie du meurtre !... Est-ce que j'aurais été heureux, plus heureux ?... Est-ce que je n'aurais pas été toujours écrasé par le mystère de ce ciel, par tout cet inconnu où mon cœur se déchire et saigne, par tout cet infini qui pèse sur moi, comme une pierre de tombeau ?... Qu'importe de vivre comme je vis ? C'est vivre qui est l'unique douleur ; vivre dans la jouissance, parmi les foules, ou vivre dans la douleur, au milieu de l'effroi du silence et de la solitude, n'est-ce donc pas la même chose ? Décidément, je n'ai pas assez bu, ce soir...

Les âmes simples

Dès que M. le curé eut appris que M. Rouvin, malade depuis deux jours seulement, était au plus mal, il accourut auprès de lui. Introduit dans la chambre par la vieille bonne abêtie de douleur, à peine s'il put contenir son émotion, et des larmes lui emplirent les yeux. Il les essuya vite et, faisant un effort sur soi-même, il donna à son visage bouleversé une expression presque souriante.

M. Rouvin, très pâle, très faible, les narines un peu pincées, une grosse sueur au front, reposait sur son lit. Ses mains grattaient la toile du drap, mais sans brusques crispations, et, de sa gorge, un sifflement léger sortait, mais sans râles douloureux. Il ne paraissait pas souffrir. L'agonie ne tordait aucun de ses muscles, ne convulsait aucun de ses traits, restés pacifiques. Il mourait comme on s'endort.

La chambre était toute claire et rayonnante avec ses murs blancs, ses rideaux à gaies fleurettes, son atmosphère de pureté et de paix morale. Par les fenêtres ouvertes sur le jardin, le soleil du soir entrait avec les arômes des fleurs, et, là-bas, au-dessus des coteaux qui poudroyaient dans une brume dorée, un grand ciel apaisé, un grand ciel très doux, d'un bleu nacré, faisait un fond de lumière adorable à ce drame auguste et terrible de la mort.

M. le curé s'approcha du lit, en marchant sur la pointe des pieds. Il crut voir passer une inquiétude dans les yeux du moribond, interrogativement fixés sur lui. Alors, il se pencha tout près, et il dit :

– Je ne viens pas pour ce que vous croyez... Je ne viens pas en prêtre... J'ai toujours respecté votre vie... je

respecterai votre mort... Soyez tranquille, mon ami... Endormez-vous sans crainte de moi.

Puis, d'une voix un peu plus tremblante, et que l'émotion étranglait :

– Je viens en ami vous dire un dernier adieu, un dernier et fraternel adieu !...

Il prit tendrement la main du mourant, qui déjà se refroidissait, la serra avec force délicate, et il dit encore :

– Je viens aussi vous demander si vous n'avez pas à me confier quelques recommandations particulières. Toutes vos volontés, mon ami, seront obéies fidèlement, avec piété, quelles qu'elles soient ! Je vous le jure !

M. Rouvin, d'un regard vague, désigna un secrétaire, placé contre le mur, entre les deux fenêtres... Ses lèvres remuèrent si faiblement que le prêtre devina, plutôt qu'il ne les entendit, ces mots légers comme un souffle très lointain :

– Demain !... là... pour vous... une lettre... Merci !

– Bien, fit gravement le curé...

Et, comme on prononce un serment, il répéta :

– Quelles qu'elles soient !...

Le curé s'assit sur un fauteuil, près du chevet, la main glacée de l'agonisant dans la sienne, et il resta là, longtemps, sans dire une parole, immobile et désolé. Il pensait à l'exceptionnelle et presque miraculeuse beauté qu'avait été l'existence de M. Rouvin, à sa charité inventive qui sauva de la faim tant de malheureux et leur fit connaître la joie de vivre, la douceur d'être bon. Il pensait surtout à cette faculté, pour ainsi dire évangélique, qu'il avait de ramener au bien les âmes dévoyées et les pauvres cœurs pervertis sans jamais leur parler de Dieu, auquel il ne croyait pas, sans jamais recourir aux consolations religieuses, qu'il jugeait dangereuses, immorales et vaines. Ses moyens de calmer les haines, de dompter le crime, de conquérir les

débauches, étaient purement humains. Il n’y employait que cette force, mystérieuse et candide, à laquelle, bien dirigée, rien ne résiste : l’amour ! Le brave curé comprenait que cet héritage de bienfaits, M. Rouvin allait le lui léguer, et il le sentait trop lourd pour lui.

– Oui ! oui !... Ce sera trop lourd pour moi !... Je ne m’en tirerai jamais, se répétait-il intérieurement... Et pourtant, j’ai l’aide de Dieu, moi, et l’exorable complicité de tous les saints de la sainte Église !... Ah ! Dieu n’est pas tout ; peut-être !... Il faut aussi de l’administration !... Et voilà ! moi, je n’ai pas d’administration !...

Durant qu’il réfléchissait à ces choses troublantes, le soir vint, puis la nuit. La vieille bonne alluma une veilleuse qui répandit, dans la chambre, une lueur funèbre ; ensuite, elle s’accouda au dossier du fauteuil, où le prêtre songeait, et elle se mordit les lèvres pour ne point éclater en sanglots. Une beauté nouvelle, une beauté de blanche et lumineuse éternité prenait possession du visage de M. Rouvin, qui, à mesure que la vie l’abandonnait, se simplifiait, jusqu’à ne plus rien conserver d’humain, et se transfigurait, en un sorte de rêve, sous les doigts invisibles de ce magique sculpteur qu’est la mort.

Comme d’autres devoirs rappelaient le prêtre à sa cure et à l’église, il se leva, l’heure arrivée, baisa pieusement le front du moribond, calme et profond ainsi qu’un ciel, et sortit de la chambre, où, dans quelques moments, quelque chose de grand, de presque divin, allait disparaître. Alors, la vieille bonne, qui le reconduisait dans l’escalier, se mit à fondre en larmes.

– Un homme comme ça !... Un homme comme ça !... Mourir sans le bon Dieu !... Quel malheur !

– Ne le jugez pas ! dit le prêtre son index levé vers l’infini. Ne le jugez pas, pas plus que je ne le juge moi-même, pas plus que Dieu, qui sait tout, ne le jugera... C’est un saint !

En rejoignant le presbytère, il songeait, l'esprit envahi par les terreurs du doute :

– Sans Dieu, il a vécu une admirable vie... Il meurt, sans Dieu, paisible et rayonnant, comme un saint ! Dieu !... Est-il donc possible que Dieu soit inutile à qui possède une conscience !

M. Rouvin s'éteignit au matin, en même temps que les étoiles.

* * *

Voici ce que contenait la lettre, trouvée, le lendemain, dans le secrétaire. Elle portait, simplement, sur l'enveloppe, le nom du curé.

« Mon cher ami,

« Je *désire* être enterré *civilement* et sans pompe. J'ai vécu loin du bruit, je veux m'en aller dans le silence. Je veux surtout que l'Église ne vienne pas, par le mensonge de ses prières, rompre l'harmonie de toute une vie passée hors son culte et ses croyances.

« Vous m'avez généreusement aidé à accomplir quelques œuvres utiles aux hommes, et que je vous laisse le soin de continuer, selon les idées inscrites en mon testament. Je compte donc sur votre tolérante amitié, sur votre grand cœur pour assurer l'exécution de cette volonté suprême, quelque pénible qu'elle puisse être à votre âme de croyant, quelque contraire qu'elle soit réellement à votre caractère de prêtre catholique. Et je vous remercie.

Louis Rouvin. »

Quand il eut fini de lire cette lettre si effrayante et si brève, M. le curé demeura anéanti. Il n'avait pas songé à cela. Il avait songé à tout, excepté à cela. Cela seul ne lui était pas venu à l'esprit. Et pourtant, cela devait être ! Cette mort était logique avec cette vie.

– Je ne peux pas !... Non, non, je ne peux pas participer à cet acte d'impiété, se dit-il. Qu'un homme, qu'une créature de Dieu, sous ma protection de ministre de Dieu, s'en aille de la vie terrestre, sans une prière, sans un chant sacré, sans une goutte d'eau bénite, cela ne sera pas, cela ne se peut pas !...

Puis, soudain, il se rappela son serment au chevet du mourant ! « Quelles qu'elles soient ! » avait-il juré. Que faire ? Ou il allait être parjure, ou il allait être infâme ! Il se rendit à l'église, et, à genoux sur les marches de l'autel, les yeux et les mains tendus dans une supplication déchirante vers la face du Christ, il resta, une partie du jour, en prières.

* * *

Le lendemain, une foule en deuil stationnait devant la maison mortuaire. Dans le vestibule, l'humble cercueil, recouvert d'un drap noir, disparaissait sous un amoncellement inusité de fleurs et de couronnes. Tous les visages exprimaient l'affliction la plus vive ; le deuil était non seulement sur les habits, mais dans tous les cœurs. On entendait des sanglots étouffés sous des mouchoirs.

Tout à coup, un personnage, étrangement vêtu, parut au milieu de la foule étonnée. On ne le reconnut pas d'abord. Il portait une antique redingote, à basques plissées, et qui craquait aux épaules. Un pantalon trop court et fripé flottait autour de ses jambes, chaussées de brodequins tout neufs ; son chapeau de haute forme était jauni par le temps, et rappelait de lointaines époques, d'exhilarantes caricatures.

– Monsieur le curé ! Monsieur le curé !

Ce cri courut dans la foule et se répéta de bouche à bouche. Bientôt, l'étonnement fit place à de l'admiration. Quoiqu'il fût accoutré comme « un masque », on trouva le curé beau, on le trouva sublime. Les hommes, émus, s'approchèrent de lui, lui sourirent, lui baisèrent les mains ; les femmes pleurèrent d'attendrissement.

– Monsieur le curé ! Monsieur le curé !

Et lui, un peu gêné de tant d'hommages, balbutiait :

– Laissez !... Laissez !... Je ne fais que mon devoir !

Résolument, il prit la tête du cortège, derrière le corbillard, et, tête nue, la démarche noblement assurée, il conduisit le deuil.

Au cimetière, il s'avança vers la fosse et il dit :

– Mes chers amis, celui que nous pleurons fut un saint... un grand saint... Honorons sa mémoire et inspirons-nous de ses vertus... Il fut un saint... je vous en réponds... Et Dieu le sait, qui m'entend... car Dieu, mes chers amis...

Ému, troublé, il s'embrouilla, chercha ses phrases... et, ne les trouvant pas, il bégaya :

– Car Dieu n'est pas une bête...

et, par une habitude involontaire, balança sa main au-dessus de la terre remuée, comme s'il maniait l'aspersoir.

Paysage d'été

I

Je suis allé aujourd'hui à l'écluse.

Une péniche, chargée de sacs de plâtre, était amarrée au quai et reliée à lui par de longs madriers servant de passerelles, à l'avant et à l'arrière. Sur les passerelles passaient, sans cesse, des hommes qui coltinaient le plâtre, et le transportaient de l'autre côté du quai, dans une sorte de hangar poudreux, qui appartient à un gros fournisseur du pays et lui tient lieu de docks. Celui-ci surveillait le déchargement, assis sous un marronnier de l'auberge, devant une table servie de boissons fraîches. Figure grasse et rougeaude, ventre opulent, il s'épongeait le front et pestait contre la chaleur. Et de temps en temps, il criait aux hommes de la péniche :

– Hardi ! les gars !... Enlevez-moi ça rondement !...

Ces hommes avaient le torse nu et bruni par le soleil. Les labeurs violents avaient exagéré leur modelé et faisaient de leurs muscles des paquets de cordes et des nœuds, et des bosses mouvantes, développées jusqu'à la difformité, jusqu'à la caricature, – caricature puissante et michel-angesque, il est vrai. Un pantalon de toile bleue, les uns, de velours pisseux, les autres, retenus au-dessus des hanches par une ceinture rouge, leur serrait la taille. Ils marchaient pieds nus et portaient le coltin de cuir qui préserve les épaules contre les écorchures, et fait participer la tête au fardeau mieux équilibré. Étrange coiffure que le coltin, qui donne à ces physionomies vulgaires, à ces rudes visages de

brutes impensantes, un air de noblesse barbare et grandiose, et comme une beauté ancienne, héroïque.

Jamais la chaleur n’avait été si écrasante. Elle tombait du ciel en averses de feu ; elle montait de la Seine, miroitant, çà et là, en rayonnements qui aveuglaient. Des odeurs de vase, des exhalaisons de fièvre et de pourriture, circulaient dans l’air embrasé. La surface du fleuve qu’aucune ride de brise n’agitait, brûlait, incandescente et farouche, ainsi qu’une plaque de métal chauffée à blanc. Les nymphéas eux-mêmes s’étiolaient dans l’eau trop chaude ; les acoïdées laissaient pendre, sans force et flétries, leurs bizarres feuilles en dard de lance ; et des poissons morts s’en allaient doucement, au courant, le ventre gonflé hors de l’eau et les yeux vides... Tout le long de la rivière, les berges étaient roussies. Nulle verdure fraîche, nulle fleur. Les chardons grillés et noirs épandaient leurs graines ailées, avec un petit bruit sec. Sous les herbes mortes, sous les feuilles desséchées, la terre craquait et se fendait, pareille à la brique dure. Sur le chemin, nul promeneur, nul paysan dans les champs, alentour ; et pas même un pêcheur à la ligne sur les rives. Rien que ce patron, suant et haletant, à l’ombre du marronnier, et rien que ces hommes de la péniche, qui travaillaient sous le soleil, mortel pour lui.

Ils étaient gais. Quelques-uns chantaient des bribes de chansons. Tous, sur la passerelle, passaient du même pas tranquille, le torse courbé sous le faix, ignorants de leur misère, dédaigneux de leurs fatigues et trouvant tout naturel que leur gorge haletât sous la soif ardente, et que la sueur ruisselât huileuse et fétide entre les rigoles de leur peau. Ils eussent bien fait, de temps en temps, une courte halte au cabaret. Mais le patron était là qui ne l’eût pas permis.

– Hardi ! les gars !... Enlevez-moi ça rondement !

Il criait cet encouragement, chaque fois qu'il avait lampé un coup, sous l'ombre du marronnier.

Tout à coup, l'un des hommes ayant fait un faux pas, tomba. Le sac, projeté en avant, resta sur la passerelle, en travers ; mais l'homme, lancé de côté, disparut dans l'étroit espace d'eau noire, écumeuse, formé par les murs de bois de la péniche et les murs de pierre du quai.

– Espèce de maladroit ! dit l'un.

– Tiens, il n'est pas bête ! dit l'autre. Il veut prendre un verre.

– Et un bain, l'aristo !... dit un troisième.

– Attends ! attends ! espèce de soûlaud ! fit le patron de la péniche qui, saisissant une longue perche, la tendit à l'homme, au moment où celui-ci reparaissait sur l'eau.

L'homme s'accrocha à la perche, et, agile, grimpant le long du bordage, il remonta sur la péniche. Alors, tous se mirent à rire et à plaisanter.

– Eh ben, quoi !... C'est le métier ! dit l'homme, riant aussi de son aventure... On n'est pas encore un macchabée !...

Et après s'être secoué comme un chien qui sort de l'eau, d'un bond, il sauta sur la passerelle, releva le sac de plâtre, le replaça, d'un mouvement puissant des bras et des reins, sur ses épaules de gladiateur antique, et le porta dans le hangar. Puis, ayant tordu son pantalon de toile qui se collait aux cuisses, il reprit son travail en chantant.

Le marchand de plâtre ne s'était aperçu de rien. Vaincu par la chaleur, las d'éponger son front, sur lequel la sueur coulait comme d'une fontaine, il dormait et ronflait, sous le marronnier.

– Tiens ! le patron qui siffle à l'écluse ! dit un des hommes... En a-t-il un coup de sirène dans l' blair, celui-là !... Ah ! vrai !

Et l’on entendit des rires rythmer, sur la passerelle, le pas des coltineurs.

II

Tout à l’heure limpide et profond, le ciel, soudain, s’était couvert de lourdes nuées d’orage. Un vent furieux soufflait. La mer devenait méchante. D’immenses houles soulevaient le bateau-pilote que des paquets d’eau balayaient ensuite. La mâture craquait. À peine si le gouvernail pouvait mordre sur la lame. On avait dû prendre deux ris et fermer les écoutilles. Ils étaient six, sur le bateau-pilote, calmes, graves, six figures de bronze, six figures de pierre bise, comme on en voit sous le porche des églises bretonnes et sur la plate-forme des calvaires. Ce fut avec beaucoup de difficultés qu’ils purent aborder le grand steamer qui roulait déjà, ainsi qu’une épave, au gré de la tempête, et depuis longtemps demandait le pilote pour le conduire en rivière de Loire.

– À qui le tour ? demanda le capitaine du pilote.

– À moi ! répondit Le Guen, un petit matelot souple et fort, au visage osseux, au regard glauque et flottant comme les algues des rochers de Saint-Goulphar.

Le steamer avait lancé les cordages au moyen desquels Le Guen devait se hisser à son bord. Mais le pilote avait peine à se maintenir, à cause de la houle, de plus en plus forte, qui le rapprochait de trop près ou l’éloignait de trop loin du navire. Cependant, Le Guen put saisir un des cordages.

– Allons ! hisse ! fit le capitaine.

À peine avait-il grimpé de quelques mètres, sur les flancs noirs du steamer que, lâchant le cordage, Le Guen glissa. À ce moment même, une lame poussa le bateau-pilote contre

le steamer et Le Guen, dans sa chute, pris entre les deux coques, sentit ses os se broyer. Un peu de sang rougit la mer.

On avait repêché, aussitôt, le pauvre matelot.

– À qui le tour ? redemanda le capitaine, tandis que deux hommes maintenaient sur le pont Le Guen, presque évanoui.

– À moi ! répondit Pengadu.

– Allons, hisse !

Mais Le Guen ayant repris ses sens déclara :

– J'ai un mauvais coup, pour sûr, dit-il... Mais je ne suis pas mort et j'ai assez de force... C'est mon tour !... Je le réclame... Je ne le laisse à personne.

– C'est ton droit ! approuva le capitaine... Allons, hisse ! puisque tu le veux... Et adieu, mon petit !

Avec de grands efforts on parvint à hisser Le Guen sur le steamer. Crachant le sang, mais à peine plus pâle, sous la couche de hâle dont s'enduisait sa peau, il se fit conduire, soutenu par deux matelots, à la barre, qu'il empoigna d'une main ferme.

– Un verre d'eau-de-vie ! dit-il, quand on l'eut, au moyen de matelas, bien calé devant la barre. Et en route !

Cinq heures après, le steamer entrait à Saint-Nazaire. Et comme sa tâche était finie, Le Guen desserra ses doigts de la barre, vomit un flot de sang et mourut.

Tatou

La placeuse, Mme Bellord, paquet de chair croulante, et sourire baveux de proxénète, m'amena, un jour, pour garder mes vaches, une pauvre petite enfant douce, câline et silencieuse, et qui avait des gestes précis et charmants de jeune bête.

– Ça a vu de la misère, cette petite vermine-là, me dit Mme Bellord, ça a vu de tout !... Vous pourrez la mettre à toutes les sauces...

Bien que Mme Bellord ne se recommandât pas à moi par une harmonie dans l'image, je pris l'enfant. Et l'enfant m'intéressa au point que je ne tardai pas à la délivrer des rudes travaux de la basse-cour. Je l'installai dans la maison, comme on installe un bibelot précieux, un oiseau rare, ou un petit chien, ou un gros chat, et aussi pour le plaisir de contempler ses gestes et ses yeux. Elle allait et venait dans la maison, sans faire autre chose que des gestes et de me regarder. Presque jamais, elle ne me parlait avec sa voix, qu'elle avait, d'ailleurs, un peu rude : elle ne me parlait qu'avec ses yeux, deux grands yeux candides qui, toujours, fixés sur moi, ne me disaient que de l'adoration et de la soumission.

Elle s'appelait Tatou.

Tatou ! un nom étrange et lointain, nom qui sentait la paillote, le bananier et le pamplemousse, et dont elle ne savait d'où il lui venait, ni qui le lui avait donné. Car elle ne savait rien d'elle-même sinon qu'elle s'appelait Tatou !

Je ne puis concevoir encore pourquoi elle s'appelait ainsi, car rien, dans son visage, ne justifiait qu'elle dût porter ce nom étrange et lointain auquel, seules, doivent répondre les

petites créatures aux seins de bronze vert, qui, toutes nues, barbotent à l'ombre des palétuviers, par-delà les océans et les mers de feu. Son visage n'était pas un visage inconnu, c'était un visage de chez nous, quelque chose comme un visage de petite Bretonne qui a vu la tristesse des bois de pins, les grèves qui pleurent et les pardons dans la lande. Mais elle ne savait pas ce que c'est que les bois de pins, les grèves, ni la lande. Car elle ne savait rien, sinon qu'elle s'appelait Tatou !

D'où elle venait ? Elle ne le savait pas, non plus.

Elle se souvenait – et c'était, en elle, incomplètes et fuyantes images – d'avoir été conduite, toute petite, d'avoir grandi – oh ! si peu ! – dans de très vieilles maisons, dont elle ne pouvait pas m'expliquer si c'étaient des prisons ou des hospices. Elles étaient pleines, ces maisons, de petits êtres vagues comme elle, et venus de tous les points de la misère humaine. Il en mourait beaucoup. Chaque jour, on voyait de menus cercueils cheminer parmi les cierges tremblants et les monotones prières, vers le cimetière. Chaque nuit, dans les salles, du fond des lits blancs, de petites âmes s'envolaient. Mais il en arrivait d'autres, il en arrivait toujours et de partout, avec de petites mains pâles, de grands yeux fanés et des faces de souffrance. Jamais les lits ne chômaient, non plus que les cercueils... Et les croix de bois noir se serraient de plus en plus dans le cimetière. Dans ces maisons, il y avait aussi des femmes au visage de cire, des femmes sévères, dont les longues robes noires traînaient sur les dalles, et dont les coiffes blanches battaient sur leur front, et dont les lèvres étaient desséchées par le souffle continu des oraisons, ainsi qu'une plate-bande de fleurs par le vent de Nord-Est. De ces grandes maisons où, jour et nuit, l'on entendait les sons des cloches, de leurs couloirs nus, de leurs cours claustrées, de leurs charmilles en terrasse, de leurs salles aux murs de pierre grise, de leurs chapelles, qui avaient gardé un peu de terreur, mais de terreur vague,

comme ses souvenirs, de terreur brouillée comme les visages que ces souvenirs évoquaient en larmes.

À force de l'interroger, je finis par comprendre encore que, sortie de ces maisons très vieilles, elle avait été, dans des familles, employée à des besognes répugnantes et trop lourdes pour ses bras débiles. Ici, elle avait été souillée par des vieillards ; là, battue par d'affreuses mégères. Mais elle n'avait gardé dans son âme, ni la tache des souillures, ni la haine des coups. Rien ne mordait sur le cristal pur de son âme.

* * *

Au bout d'un an, Tatou s'ennuya. Quelquefois, je la surprenais en train de pleurer.

– Pourquoi pleures-tu ? lui demandais-je.

– Parce que je suis triste.

– Et pourquoi es-tu triste !

– Je ne sais pas...

– C'est que tu ne m'aimes plus, Tatou !

– Oh ! si !... oh ! si !... Je vous aime bien. Mais j'aime bien aussi mon pays !...

– Ton pays ?... Comment peux-tu l'aimer, puisque tu l'ignores ?

– C'est peut-être pour cela que je l'aime... Je voudrais y retourner...

– On ne peut pas retourner là d'où on n'est peut-être pas venu...

– Si, si... Et c'est pour cela que je suis triste... et c'est pour cela que je pleure...

Un jour, elle me dit encore :

– J’ai rêvé, cette nuit, de mon pays... C’est un pays tout blanc... tout en ciel, et en musique... Laissez-moi partir...

– Mais où iras-tu ?

– J’irai devant moi, vers l’Orient, jusqu’à ce que je trouve mon pays...

J’essayai de la distraire ; je lui donnai des rubans et des étoffes ; je lui donnai une chèvre blanche, dont le poil était doux comme de la soie... Mais elle ne toucha ni aux rubans ni aux étoffes, et elle égara la chèvre, un soir, dans le bois.

Tatou dépérissait. Ses gestes se saccadaient, ses grands yeux candides s’emplissaient de fièvre. Elle s’alita.

J’étais désespéré.

Une nuit que je la veillais, elle prit ma main et me dit d’une voix faible, d’une voix mourante :

– Vous êtes bon de m’avoir laissé partir... Voilà plus de deux mois que je marche, que je marche, que je marche... vers mon pays...

Il n’y avait plus de fièvre dans ses yeux... Ses gestes avaient recouvré leur grâce précise et charmante... Mais je sentais que c’était la fin de cette petite vie. Je voulus ramener les couvertures sur son corps, et je lui caressai le front.

– Ne parle pas, Tatou... Cela te fait mal... Endors-toi... lui dis-je.

Mais elle ne m’obéit pas, et elle reprit d’une voix encore plus faible, et pure comme le souffle de la brise dans une nuit d’été sur une fleur.

– Vous êtes bon... et je vous aime bien... Je croyais que je n’arriverais jamais... Je me sentais lasse !... Pensez donc ? Depuis deux mois que je marche, jour et nuit... vers mon pays !... Mais, hier, j’ai entrevu, là-bas, mon pays... Encore quelques minutes, et je serai arrivée !... C’est un beau pays,

allez... Il est tout blanc... et l'on n'en voit pas la fin... Comme je serai bien, là !...

J'avais le cœur brisé et prêt à défaillir :

– Tatou !... Tatou !... implorai-je... Ne parle pas ainsi...

– Il est tout blanc !... fit Tatou. Oui. Enfin... je suis arrivée !... je...

Sa tête roula sur l'oreiller.

Elle était morte, sans un cri, sans une plainte. Seulement, j'avais senti dans sa main, qui tenait ma main, comme une légère secousse, la secousse de la mort qui passait.

Parquons les bigorneaux

Jean Kerkonaïc, – ai-je besoin de dire qu'il était breton – capitaine de douanes, sa pension de retraite liquidée, désira finir ses jours dans sa Bretagne qu'il avait quittée très jeune, mais dont le souvenir lui était resté vivace au cœur, partout où il avait traîné son pantalon bleu à bande rouge. Il choisit un endroit pittoresque sur les bords de la rivière de Goyaen, entre Audierne et Pontcroix, y bâtit une petite maison. Sa petite maison était toute blanche, dans les pins, à quelques pas de la rivière, laquelle était toute verte à cause des herbes marines qui, à marée basse, la recouvraient comme un pré. À marée haute, c'était un fleuve immense qui coulait entre de hauts coteaux plantés, ici de chênes trapus, et là de pins noirs.

En prenant possession de son domaine, le capitaine se dit :

– Enfin, je vais donc pouvoir travailler les bigorneaux à mon aise.

* * *

Avant de poursuivre ce passionnant et véridique récit, il n'est peut-être pas inutile de rappeler aux savants que « bigorneau » n'est autre que le sobriquet de ce minuscule mollusque que notre grand Cuvier appelle, on ne sait pourquoi : « turbo littoral ». J'ajouterai pour les personnes qui ignorent la faune marine, et se moquent des embryologies, que le bigorneau est ce petit coquillage, gastéropode et escargotoïde, que l'on sert, en guise de hors-

d’œuvre, sur toutes les tables des hôtels bretons, et que l’on mange, en l’arrachant de sa coquille, au moyen d’une épingle vivement actionnée dans un sens giratoire et tourbillonnaire. Je ne sais si je me fais bien comprendre.

Reprenons, n’est-ce pas ?

* * *

Travailler les bigorneaux était une idée qui, depuis longtemps, obsédait le brave capitaine Kerkonaïc ; au dire de ceux qui le connaissaient, c’était même la seule idée qui jamais eût hanté sa cervelle, car c’était un excellent homme selon les Évangiles.

Il avait toujours été *frappé,* disait-il, de l’excellence comestible de ce mollusque, mais aussi de son exiguïté, qui en rend l’emploi, dans l’alimentation, difficile et fatigant. Or, le capitaine ambitionnait que le bigorneau ne restât pas de fantaisie locale de table d’hôte, et qu’il devînt un objet de consommation générale, comme, par exemple, l’huître, qui ne le valait pas, non, qui-ne-le-valait-pas. Ah ! si le bigorneau pouvait atteindre seulement le volume, non exagéré pensait-il, de l’escargot terrien et mangeur de salades, quelle révolution ! C’était la gloire tout simplement, et, qui sait ?... la fortune. Oui, mais comment faire ?

Et il se disait, l’excellent douanier, en se promenant à marée basse, sur les grèves, en barbotant sur les flaques rocheuses où s’agrippe le bigorneau, dont il ne se lassait pas d’étudier les mœurs à la fois vagabondes et sédentaires, et qu’il examinait au double point de vue physiologique de l’élasticité cellulaire de la coquille et de ses facultés possibles à l’engraissement, il se disait :

– Enfin, on engraisse les bœufs, les porcs, les volailles, les huîtres et les chrysanthèmes. On leur donne des proportions

anormales, des développements monstrueux et qui épatent la Nature... Et le bigorneau, seul parmi les êtres organisés, serait inapte à ces cultures intensives, réfractaire au progrès ?... Ça n’est pas possible.

Tout entier à son idée, il en oubliait de surveiller les côtes, les déchargements de bateaux, les expériences hebdomadaires du canon porte-amarre. Aussi la contrebande ne se cachait plus, et les marins s’appropriaient les riches épaves trouvées en mer... Les temps revenaient des antiques franchises, et les âges d’or des libertés édéniques refleurissaient joyeusement dans le pays.

Une nuit qu’il avait accompagné en mer des pêcheurs, ceux-ci ramenèrent dans leur chalut le cadavre d’un homme en partie dévoré, et dont les cavités thoracique et stomacale étaient remplies de bigorneaux. Les bigorneaux grouillaient comme des vers dans les chairs décomposées, ils se collaient par grappes frénétiques aux ossements verdis, occupaient le crâne décervelé, dans lequel des armées d’autres bigorneaux continuaient d’entrer, en se bousculant, par les orifices rongés des narines et des yeux. Et ce n’étaient pas de petits bigorneaux, pareils à ceux, maigres et rachitiques, que l’on cueille au flanc des rochers, parmi les algues. Non, c’étaient d’énormes et opulents bigorneaux, de la grosseur d’une noix, des bigorneaux replets et ventrus, dont le corps charnu débordait la coque nacrée, laquelle s’irisait splendidement sous la lumière de la lune.

Ce fut, pour le douanier, une révélation soudaine, et il s’écria avec enthousiasme :

– Je vois ce qu’il faut... Il faut de la viande !

Il rapporta chez lui, le lendemain, une provision de ces mollusques pris parmi les plus gros et aux parties les plus nourrissantes du cadavre, les fit cuire, les mangea. Il les trouva tendres, fondant dans la bouche, d’une saveur délicieuse. Une simple aspiration des lèvres les détachait de

leur coque, si facilement que la manœuvre trop lente et difficultueuse de l'épingle devenait inutile.

– C'est de la viande qu'il leur faut ! se répétait-il. C'est évident... Le capitaine Kerkonaïc se garda bien de parler à quiconque de sa découverte, et, toute la nuit, il rêva de bigorneaux exorbitants et démesurés, de bigorneaux jouant et se poursuivant sur la mer, paraissant et disparaissant dans des bouillonnements d'écume, comme des baleines.

* * *

Ce n'est que quelques années après, son service terminé, et lorsqu'il eut bâti sa maison, qu'il commença ses expériences. Il choisit dans la rivière un emplacement fait de trous rocheux, bien capitonné d'algues, et il y installa des parcs semblables à ceux que l'on établit en Hollande pour les huîtres, une suite d'espaces rectangulaires circonscrits par des murs cimentés, bas, garnis chacun d'une vanne, afin de retenir l'eau à marée basse, ou de l'écouler selon les besoins de l'élevage. Ensuite il peupla ces parcs de jeunes bigorneaux, alertes, de belle venue, soigneusement triés parmi ceux qui lui parurent avoir « le plus d'avenir ». Enfin, chaque jour, il leur distribua de la viande.

Pour nourrir ses bigorneaux, il se fit braconnier. Toutes les nuits, à l'affût, il tua lapins, lièvres, perdrix, chevreuils, qu'il jetait ensuite, par quartiers saignants, dans ses parcs. Il tua les chats, les chiens rôdeurs, toutes les bêtes qu'attirait l'odeur de la pourriture ou qu'il rencontrait à portée de son fusil. Quand un cheval, une vache crevaient dans le pays, il les achetait, les dépeçait, les entassait, os, muscles et peau, dans ses carrés de pierre, vite devenus un intolérable, un suffocant charnier. Chaque jour, la pourriture montait, montait, empestant l'air, soufflant la mort sur Pontcroix et sur Audierne. Des paysans qui demeuraient à quelques

kilomètres de là, furent pris, tout à coup, de maladies inconnues, et périrent dans d'atroces souffrances. Des mouches promenaient la mort parmi les bestiaux, à travers les landes, sur les coteaux, dans les prés. Les chevaux bronchaient sur la route, effrayés par l'infâme odeur, et ne voulaient plus avancer, ou bien s'emportaient. Personne ne venait plus rôder sur les bords de la rivière.

On se plaignit... mais en vain...

Quant au capitaine, il devint farouche, ainsi qu'une bête. Il ne quittait plus ses parcs, où, dans la pourriture jusqu'au ventre, il remuait avec des crocs les charognes, sur lesquelles les bigorneaux pullulèrent. Plusieurs semaines se passèrent, durant quoi on ne le vit ni à Audierne, ni à Pontcroix, où il avait coutume d'aller, le samedi, faire ses provisions. Mais l'on ne s'inquiéta pas : « Il mange ses charognes, disait-on, pour faire des économies ».

Un jour, pourtant, quelqu'un se décida à se rendre au parc. La petite maison blanche, entre les pins, était tout ouverte.

– Hé ! capitaine ?

Personne ne répondit.

Le visiteur descendit vers le parc, toujours criant :

– Hé ! capitaine ?

Mais personne ne répondit.

Et quand il fut près du charnier, le visiteur recula d'horreur.

Sur une pyramide de charognes verdissantes, d'où le pus ruisselait en filets visqueux, un homme, les bras en croix, était couché, un homme qu'on n'eût pu reconnaître, car son visage était entièrement dévoré par les bigorneaux, qui avaient vidé ses yeux, rongé ses narines et ses lèvres.

C’était le capitaine Jean Kerkonaïc. Il avait raison... C’est de la viande qu’il leur faut !...

En traitement

Dans le jardin de l’hôtel, j’attends l’heure du dîner... Et je suis triste, triste, triste ! Triste de cette tristesse angoissante et douloureuse qui n’a pas de cause, non, en vérité, qui n’a pas de cause. Est-ce d’avoir évoqué ces cours d’asile, ces physionomies, si étrangement troublantes, des pauvres fous ?... Non... puisque je suis triste depuis que je suis ici... Quand on sait pourquoi on est triste, c’est presque de la joie... Mais quand on ignore la cause de ses tristesses..., il n’y a rien de plus pénible à supporter...

Je crois bien que cette tristesse me vient de la montagne. La montagne m’oppresse, m’écrase, me rend malade. Suivant l’expression de mon médecin, chez qui je suis allé causer quelques minutes, je suis atteint de « phobie », la phobie de la montagne. Comme c’est gai !... Être venu ici chercher la santé, et n’y trouver que la phobie !... Et comment y échapper ?... Devant soi, derrière soi, au-dessus de soi, toujours des murs, et des murs et encore des murs qui vous séparent de la vie !... Jamais une éclaircie, une échappée d’horizon, une fuite vers quelque chose, et pas un oiseau !... Si j’étais sentimental, je ne pourrais pas, plus malheureux que Silvio Pellico(1), chanter *pour* me distraire :

Hirondelle gentille
Qui voltige à la grille
Du prisonnier !...

Non, rien que ces murs mornes et noirs où le regard se heurte sans pouvoir les franchir, où la pensée se brise sans

pouvoir les traverser... Et pas de ciel non plus ; jamais de ciel !... Comprenez-vous cette terreur ?... Des nuages lourds, étouffants, qui tombent, qui tombent, couvrent les sommets, descendent dans les vallées, en rampant sur les pentes, qui disparaissent aussi, comme les sommets... Et ce sont les limbes... c'est le vide du néant... Plus impénétrable que le roc et le schiste, ce ciel, que n'ouvre jamais aucun rêve, m'affole... Il ne me parle que de désespoir, ne m'apporte que des persistants conseils de mort... Le suicide rôde partout ici, comme, ailleurs, la joie dans les prairies et dans les jardins... Et j'ai cette impression d'être enfermé vivant, non dans une prison, mais dans un caveau...

– Il faut vaincre cela..., me dit le médecin... Marche, marche... sapristi !

Il est étonnant... Mais où donc marcher ?... Vers quoi marcher ?... Vers qui marcher ?

Plus je marche, plus se rétrécissent les murs, plus les nuages se condensent et descendent, descendent, jusqu'à me toucher le crâne, comme un plafond trop bas... Et ma respiration s'accourcit, mes jarrets fléchissent et refusent de me porter, mes oreilles bourdonnent...

Je demande au guide :

– Pourquoi y a-t-il tant de grillons ici ?... Ils m'agacent... On ne peut donc pas les faire taire ?

– Et le guide me répond :

– Il n'y a pas de grillons... C'est le sang de Monsieur qui chante !...

Et c'est vrai... Ce qui chante ainsi, autour de moi, c'est mon grillon, l'affreux grillon de la fièvre... Oui, je le reconnais, maintenant...

– Mais tais-toi donc... vilaine bête !

Et il chante plus fort... il m'emplit les oreilles de son bourdonnement grêle, qui se multiplie, à chaque effort que

je fais.

La phobie de la fièvre !... Allons, c’est complet.

Puisque le médecin m’a dit de marcher, je marche, je marche encore... L’étroite vallée devient un couloir, et le couloir, une fente dans de la pierre... Pendant des heures et des heures, sur ma droite, c’est une muraille suintante, glaciale, et si haute que je n’en vois pas la fin ; un petit torrent ronchonne à ma gauche... Il est agaçant, ce petit torrent... je crois entendre un vieillard toussotant et grincheux... Ah ! voici un point enfin... Cela va peut-être changer... Je traverse le pont... Cela change en effet, car maintenant j’ai la muraille suintante à ma gauche, et c’est à ma droite que ronchonne le petit torrent... Je marche... je marche... et ainsi durant toute la journée.

De temps en temps, le guide me dit :

– Cet endroit s’appelle la rue d’Enfer...

Ou bien :

– Cet endroit, c’est le Trou du Diable...

Ou bien :

– Cet endroit, c’est la Porte de la Mort...

Il me cite des noms de pics, de ports, de cols. Et ces noms n’expriment jamais que des idées de damnation et de malédiction. De place en place, de petites croix de bois, pour rappeler aux passants le souvenir d’un ensevelissement sous la neige ou sous la pierre.

– Ici périrent neuf chaudronniers qui se rendaient en Espagne... me dit encore le guide, car il comprend que je suis triste, et qu’il faut me distraire un peu.

– Mais les sommets... les sommets ?... Je veux atteindre les sommets ?...

– Il n’y a pas de sommets...

Et il a raison, ce guide. Il n’y a jamais de sommets... Quand on croit avoir atteint un sommet, il se trouve qu’on est encore dans une prison, dans un caveau... Devant soi, les murs, plus terribles, plus noirs, d’un autre sommet... Et de sommet en sommet, c’est vers plus de mort que l’on monte...

Je regarde le guide. Il est petit, souple, trapu... Mais il est triste aussi... Il n’y a pas de ciel dans ses yeux... Il n’y a que le reflet sombre et tout proche, et sans espoir, de ces murs entre lesquels nous marchons.

Ah ! rentrons, rentrons...

Alors, j’ai fini par ne plus quitter le jardin de l’hôtel... Ce jardin est clos de murs, et les murs sont percés de fenêtres, et derrière ces fenêtres, parfois, j’aperçois quelque chose qui me rassure et qui ressemble presque à de la vie... Oui, il y a, parfois, des visages à ces fenêtres... En ce moment, j’aperçois un monsieur qui se frise la moustache, un autre qui passe un smoking... Et ici, à gauche, une femme de chambre corsette sa maîtresse... Je me raccroche aux allants et venants qui passent dans le jardin, aux pauvres géraniums des massifs, aux bananiers frileux des pelouses, aux souliers jaunes, aux robes blanches, à l’habit obséquieux des garçons... Je me raccroche à tout cela pour me bien prouver à moi-même que c’est de la vie, et que je ne suis pas mort...

Mais je suis pris par une autre mélancolie, la mélancolie des villes d’eaux, avec toutes ces existences disparates, jetées hors de chez soi... D’où viennent-elles ? Où vont-elles... On ne le sait pas... et elles ne le savent pas elles-mêmes... En attendant de le savoir, elles tournent, pauvres bêtes aveuglées, le manège de leur ennui...

Et voici que la cloche sonne... La nuit est tombée... les salles s'illuminent... Arrivent des gens que je connais... Mais j'ai beau les connaître, ils me sont plus étrangers que si je ne les connaissais pas...

– Vous allez au Casino, ce soir ?

– Parbleu ! Et vous ?

– Hélas !...

Ah ! ne plus voir de montagnes !... Des plaines, des plaines, des plaines !

En traitement

Avant de quitter les Pyrénées, j’ai voulu voir mon ami Roger Fresselou, qui habite, depuis des années et des années, un petit village perdu dans la montagne ariégeoise, le Castérat.

Voyage long et pénible. Après six jours de marches rudes et de pénibles ascensions, éreinté, courbaturé, j’arrivai au Castérat, à la tombée de la nuit. Figurez-vous une trentaine de maisons groupées sur un étroit plateau qu’environne, de tous côtés, un immédiat horizon de montagnes noires et de pics neigeux. Tout d’abord, l’aspect en est grandiose, surtout si la brume recule un peu l’horizon, l’opalise et le recouvre de poudre d’or. Mais cette impression disparaît vite, et devant ces hautes murailles, l’on se sent aussitôt envahi par une morne tristesse, par une inexprimable angoisse de prisonnier.

À l’altitude où ce village est bâti, les arbres ont cessé de croître, et nul autre oiseau ne se montre que le lourd lagopède aux pattes emplumées. Le sol schisteux ne nourrit que quelques touffes de rhododendrons très maigres, et, çà et là, des carlinas qui n’ouvrent qu’au plein soleil de midi leurs grandes fleurs jaunes aux dards pointus et blessants. Sur les pentes du plateau, vers le nord, pousse une herbe courte, ronde et grisâtre, que paissent, durant l’été, les troupeaux de vaches, de chèvres et de moutons, dont on entend sans cesse tinter les clochettes, tintement pareil à celui que, dans nos campagnes, égrène la tintenelle du prêtre qui va, le soir, portant le viatique aux malades. Rien n’est triste, rien n’est moins fleurs, comme les quelques fleurs qui se hasardent à vivre dans cette nature ingrate et

sans joie ; de pauvres plantes chétives, aux feuilles velues, blanchâtres, et dont les corolles squarreuses ont le ton décoloré, l'opacité vitreuse de prunelles mortes. L'hiver, avec ses amoncellements de neige, sa ceinture de précipices emplis de neige, sépare le village du reste du monde, du reste de la vie. Les troupeaux ont fui vers les vallées basses ; les hommes valides sont partis chercher ailleurs, quelquefois très loin, du travail ou des aventures ; le coutrier lui-même n'arrive plus... Pendant des mois et des mois, on est sans nouvelles de ce qui se passe au-delà de cette neige infranchissable. Il ne reste plus de vivant, d'à peine vivant que quelques vieillards, et les femmes et les enfants terrés dans les maisons comme les marmottes dans leurs trous. Ils n'en sortent guère que pour aller, le dimanche, entendre la messe dans l'église, une sorte de petite tour carrée, qui s'ébrèche de partout, et aux flancs de laquelle se colle un appentis de bois, en forme de grange. Ah ! le son de la cloche étouffé dans la neige !

C'est là pourtant que, depuis vingt ans, habite mon ami Roger Fresselou. Une petite maison à toit plat, un petit jardin de rocs, et, comme voisins, de rudes hommes silencieux et jaloux, tristes et grognons, vêtus de bure vierge, coiffés de la bonnette, et avec qui Roger n'a que très peu de communication.

Comment s'est-il échoué là ? Comment, surtout, peut-il vivre là ? En vérité je n'en sais rien, et lui-même ne le sait pas davantage, j'imagine. Chaque fois que je lui ai demandé la raison de cet exil, il m'a répondu en hochant la tête : « Qu'est-ce que tu veux ?... Qu'est-ce que tu veux ?... » sans s'expliquer autrement.

Chose curieuse : Roger n'a que près peu vieilli. Il n'a pas un seul cheveu gris, ni une seule ride à son visage. Mais c'est à peine si je le reconnais sous son vêtement de montagnard. Ses yeux se sont éteints ; il n'en sort aucune lueur, jamais. Et son visage a pris le ton cendreux du sol.

C’est un autre homme et qui ne ressemble plus à celui que j’ai connu. Une vie toute nouvelle et que j’ignore est en lui. Je cherche vainement à le déchiffrer.

Autrefois, je l’ai connu enthousiaste, de passions vives et charmant. Il n’était pas d’une gaieté exubérante en paroles et en gestes, et sa mélancolie était celle de tous les jeunes gens qui ont goûté au poison des métaphysiques. Dans notre petit cénacle, à Paris, on n’augurait pas mal de son avenir. Il avait donné à de jeunes revues des études littéraires qui, sans être absolument des chefs-d’œuvre, attestaient de sérieuses qualités, un sens curieux de la vie, un visible effort vers le grand. Par son esprit clair et la forme robuste, carrée de son style, il était de ceux qui ne devaient pas tarder à s’évader des chapelles étroites où se rapetissent les talents, pour conquérir le vrai public. En art, en littérature, en philosophie, en politique, il ne manifestait aucune intransigeance de sectaire, bien qu’il se maintînt ferme dans la révolte et dans la beauté. Rien de morbide en lui, pas de hantises anormales, ni de perversions d’intellect. Son intelligence se tenait sur de solides assises... Et nous apprenions, quelques mois après, qu’il vivait dans la montagne.

Depuis que je suis avec Roger, nous n’avons pas, une seule fois, parlé littérature. À plusieurs reprises, j’ai voulu amener la conversation sur ce sujet qu’il aimait autrefois, mais il l’a tout de suite détournée avec un air de mauvaise humeur. Il ne s’est informé de personne, et à des noms prononcés par moi avec insistance, des noms jadis chers et maintenant glorieux, il n’a pas eu une petite secousse intérieure, pas même un furtif clignement des paupières. Je n’ai pas senti en lui l’amertume d’un regret. Il semble avoir oublié tout cela, et que ses anciennes passions, ses anciennes amitiés ne sont plus que des rêves, à tout jamais effacés ! De mes travaux, de mes espérances en partie

réalisées, en partie déçues, il ne m’a pas soufflé mot. Du reste, dans sa maison, j’ai vainement cherché un livre, un journal, une image quelconque. Il n’y a rien, et son intérieur est aussi dénué de vie intellectuelle que celui des montagnards.

Hier, comme je le harcelais, une dernière fois, pour connaître le secret de cet inexplicable renoncement, il m’a dit :

– Qu’est-ce que tu veux ?... Qu’est-ce que tu veux ?... Le hasard m’a conduit ici, pendant une vacance d’été... Le pays m’a plu à cause de sa détresse indicible... ou, du moins, j’ai cru qu’il me plaisait... J’y suis revenu l’année suivante, sans projets... Je voulais y passer quelques jours seulement... J’y suis resté vingt ans !... Et voilà !... Il n’y a pas autre chose... C’est très simple, comme tu vois...

Ce soir, Roger m’a demandé :

– Penses-tu quelquefois à la mort ?

– Oui, ai-je répondu... Et cela m’effraie... et je m’efforce de repousser l’effrayante image...

– Cela t’effraie ?...

Il a haussé les épaules, et il a continué :

– Tu penses à la mort... et tu vas, et tu viens... et tu tournes sur toi-même... et tu t’agites dans tous les sens ?... Et tu travailles à des choses éphémères ?... Et tu rêves de plaisir, peut-être, – et peut-être de gloire ?... Pauvre petit !...

– Les idées ne sont pas des choses éphémères, ai-je protesté... puisque ce sont elles qui préparent l’avenir, qui dirigent le progrès...

D’un geste lent, il m’a montré le cirque des montagnes noires :

– L’avenir... le progrès !... Comment, en face de cela, peux-tu prononcer de telles paroles, et qui n’ont pas de sens ?...

Et, après une courte pause, il a continué :

– Les idées !... Du vent, du vent, du vent... Elles passent... l'arbre s'agite un moment... ses feuilles frémissent... Et puis, elles ont passé... l'arbre redevient immobile comme avant... Il n'y a rien de changé...

– Tu te trompes... Le vent est plein de germes, il transporte les pollens, charrie les graines... il féconde...

– Alors il crée les monstres.

Nous sommes restés un moment silencieux...

Du cirque des montagnes noires, en face de nous, autour de nous, de ces implacables murailles de roc et de schiste, il m'est venu comme une pesante oppression, comme un étouffement... J'avais réellement sur ma poitrine, sur mon crâne, la lourdeur de ces blocs... Roger Fresselou a repris :

– Quand l'idée de la mort s'est, tout d'un coup, présentée à moi, j'ai, en même temps, senti toute la petitesse, toute la vanité de l'effort dans lequel, stupidement, je consumais ma vie... Mais j'ai atermoyé... je me suis dit : « J'ai pris le mauvais chemin... il y a peut-être autre chose à faire que ce que j'ai fait... L'art est une corruption... la littérature, un mensonge... la philosophie, une mystification... Je vais me rapprocher des hommes simples, des cœurs frustes et vierges... Il existe, sans doute, quelque part, dans des endroits purs, loin des villes, une matière humaine d'où l'on peut faire jaillir de la beauté... Allons-y... cherchons-la ! »... Eh bien, non, les hommes sont les mêmes partout... Ils ne diffèrent que par les gestes... Et encore, du sommet silencieux où je les vois, les gestes disparaissent. Ce n'est qu'un grouillement de troupeau qui, quoi qu'il fasse, où qu'il aille, s'achemine vers la mort... Le progrès, dis-tu !... Mais le progrès, c'est plus rapide, plus conscient, un pas en avant vers l'inéluctable fin... Alors, je suis resté ici où il n'y a plus rien que des cendres, des pierres brûlées, des sèves

éteintes, où tout est rentré, déjà, dans le grand silence des choses mortes !...

– Pourquoi ne t’es-tu pas tué !... ai-je crié, énervé par la voix de mon ami, et gagné, moi aussi, par l’horrible obsession de la mort qui flotte sur les monts, autour des pics, plane sur les gouffres et m’arrive, comme autant de glas, du tintement de clochettes qui se multiplie sur les pentes du plateau.

Roger a répété d’une voix tranquille :

– On ne tue pas ce qui est mort... Je suis mort depuis vingt ans que je suis ici... Et toi aussi, depuis longtemps tu es mort... Pourquoi t’agiter de la sorte ?... Reste où tu es venu !...

J’ai commandé le guide qui doit me ramener vers les hommes, la vie, la lumière... Dès l’aube, demain, je partirai...

Les millions de Jean Loqueteux

Conte de Noël

Jean Loqueteux, fatigué d'avoir longtemps marché, s'assit sur la berge de la route. Le soleil perçait les brumes, dégelait la terre, amollissait l'herbe où le givre fondait en eau. Et personne ne passait sur la route. Jean Loqueteux enleva de dessus son dos sa besace toute pleine de cailloux, compta les cailloux, en les alignant près de lui, les remit en place avec gravité et respect, et il se dit :

– Le compte y est bien... J'ai toujours mes dix millions... Et c'est curieux vraiment ! J'ai beau les donner à tout le monde – car je ne suis pas un mauvais riche – il n'en manque jamais un seul. Dix millions ! C'est bien ça !

Il soupesa sa besace et il gémit :

– Mais que c'est lourd à porter, dix millions !... Mes épaules en sont toutes meurtries et mes reins n'en peuvent plus... Et j'ai l'onglée aux doigts !... Si j'avais encore ma femme, elle m'aiderait parbleu ! C'était une rude femme, et forte comme un dogue !... Mais elle est morte... morte d'être trop riche... Mon fils aussi est mort, d'on ne sait quoi !... Je suis tout seul, maintenant, pour ce fardeau... Ce n'est pas assez !... Il faudra que j'aie une petite voiture que je tirerai moi-même, ou que je ferai tirer par un chien ! Mon Dieu ! que je suis las !... Et qu'il fait froid, malgré le soleil. On ne se doute pas de ce que les millionnaires sont, parfois, de pauvres gens... et à plaindre, à plaindre !... Ah ! Seigneur Jésus, qu'ils sont à plaindre !... Ainsi, moi, j'ai dix millions... C'est sûr, puisque je les tiens là, dans ma besace !... Eh bien ! n'empêche que me voilà sur la route... comme un

vagabond !... Et c'est jour de Noël !... Et il y a des pauvres qui mangent de l'oie devant des flambées de bois sec... C'est à n'y rien comprendre !...

L'humidité traversait ses guenilles... Il changea de place sur la berge.

– Vrai !... fit-il encore. Il y a des moments où j'aimerais mieux être un pauvre homme... comme j'en rencontre tant par les chemins... un pauvre diable de mendigot... n'avoir pas un sou sur moi et vivre de la charité des passants ! Ma foi, oui !...

Il regarda la route, à droite et à gauche, et secouant la tête, il soupira :

– Il est vrai qu'il ne passe personne... qu'il ne passe jamais personne !...

Jean Loqueteux était presque nu, à force d'être vêtu de guenilles... Non, pas même de guenilles, mais de lambeaux d'ordure, d'effilochages que la crasse agglutinait... Sa peau apparaissait, rouge et gercée, entre les déchirures et les effrangements de sa veste... Il avait des brins de paille, des brins de laine, des brins de plume dans sa barbe qui ressemblait à l'ébouriffement d'un nid de moineau.

Ayant fouillé dans sa poche, il en sortit une croûte de pain, dure et noire comme un morceau de charbon, et il la mangea lentement, méthodiquement... Sous ses dents, le pain faisait un bruit de cailloux qu'on casse.

Et, de temps en temps, il s'interrompait de manger, et il disait, la bouche pleine, les gencives saignantes :

– Voilà !... Je n'y comprends rien... J'ai dix millions... Ils sont là, toujours à portée de ma main... J'y peux puiser tant que je veux !... Et je serais bien bête de n'y pas puiser, puisqu'ils se renouvellent à mesure que je les dépense... Quand il n'y en a plus... il y en a encore... il y en a toujours ! J'en fais des largesses aux pauvres de la route... aux petits

soldats en promenade... aux vieillards qui se navrent sur le pas de leurs portes !... aux jolies filles qui vont chantant, le long des haies, dans le soleil ! Je les jette aux quatre coins du ciel et de la terre... Je n'en vois jamais la fin !... Eh bien, jamais, je n'ai pu me procurer d'autre pain que celui que je mange ici !... Vrai ! Il n'est pas bon !... Il sent la boue et la sueur... il sent le fumier... il sent je ne sais quoi !... Et les cochons eux-mêmes n'en voudraient pas ! Et, un jour de Noël, un jour de bombance et de liesse !... Il y a ici quelque chose que je ne m'explique pas... un malentendu auquel je ne comprends rien !...

Il hochait la tête, tâtait sa besace et, entre deux coups de dents, il répétait :

– Enfin... j'ai dix millions, c'est sûr ! Les voilà... je les tâte... Être si riche et ne pas manger à sa faim !... Ça, c'est incroyable !... Ne pas pouvoir dormir dans un lit, non plus... dans une maison, à l'abri du soleil et de la gelée ! Et toujours rebuté des autres hommes, et mordu par les chiens quand je m'approche d'une habitation... Ça c'est fort ! Et vrai, le monde ne va pas comme il faudrait !...

Ayant fini de manger, il s'étendit sur le rebord du fossé, sa besace entre les jambes, et il s'endormit d'un sommeil tranquille et profond.

Ce jour-là, Jean Loqueteux fut ramassé par des gendarmes, sur la route où il rêvait à de merveilleux palais et d'opulentes tables chargées de victuailles et de pain blanc. Et comme il n'avait point de papiers, comme ses propos attestaient une incohérence inhabituelle à ce genre de va-nu-pieds, les gendarmes le jugèrent dangereux, assassin peut-être, et sûrement incendiaire, et finalement, l'emmenèrent à la ville, où il fut jeté au poste, brutalement, en attendant mieux.

Après avoir subi divers interrogatoires et de méticuleuses enquêtes sur son passé, il fut conduit en prison, où il tomba

malade, et, de là, à l'hospice, où il faillit mourir... Sa santé revenue, le médecin établit, dans une consultation savante, le dérangement des facultés mentales du pauvre diable et conclut à son admission immédiate dans un asile de fous.

Jean Loqueteux resta doux et poli, tenta de se disculper du mieux qu'il pût, en parlant de ses dix millions en termes modestes et choisis, offrit de consacrer une grosse somme à une œuvre de bienfaisance. On ne l'écouta pas et, même, on le fit taire avec plus de rudesse qu'il n'eût convenu... et, un matin, les lourdes portes de l'asile se refermèrent sur lui.

Dans sa nouvelle carrière de fou – de fou officiel – Jean Loqueteux se montra infiniment doux, serviable, utile et sensé. Séquestré d'abord dans le quartier des fous tranquilles, après deux années d'observation pendant lesquelles nulle crise de démence dangereuse ne se manifesta en lui, on le laissa, pour ainsi dire, libre ; j'entends qu'on en fit une sorte de domestique et qu'on l'accabla de travaux de toute sorte. On l'employait même, parfois, au dehors, à des besognes délicates, auxquelles s'attachait de la responsabilité morale, et il s'en acquittait au mieux, avec intelligence et probité.

Dans les premiers temps de son internement, il parlait souvent de ses dix millions, avec des airs entendus, discrets et prometteurs. Quand il voyait un de ses camarades malheureux, il lui disait :

– Ne pleure pas... Aie courage. Le jour où je serai sorti d'ici, j'irai chercher mes dix millions et je t'en donnerai un...

Il en avait ainsi distribué plus de cent... Mais bientôt cette manie diminua et finit par disparaître, au point qu'il ne se laissait plus prendre aux pièges que le directeur et le médecin tendaient à sa raison. Si le directeur, habilement, par de subtils retours, ramenait ses souvenirs à la cause de son ancienne folie, Jean Loqueteux souriait, haussait les épaules, semblait dire :

– Oui, j'ai été fou, autrefois... J'ai cru à la réalité de ces dix millions... Mais aujourd'hui, je sais bien que ce n'étaient que des cailloux...

Durant plusieurs années, pas une fois il ne se démentit.

Tout le monde le crut guéri, et il fut question de lui rendre la liberté... Lui-même, avec des accents touchants et de touchantes prières, l'avait, maintes fois, sollicitée, repris de la nostalgie des routes, des granges où l'on couche, le soir, des berges herbues où la lassitude vous anuite sous le féerique baldaquin des ciels étoilés. Mais le médecin hésitait encore.

Un matin, il fit appeler Jean Loqueteux pour une dernière épreuve. Le directeur l'assistait, plus grave que de coutume, et quelques employés de l'asile avaient été aussi convoqués.

– Jean Loqueteux, dit le médecin, je vais vous signer votre *exeat*... Mais auparavant, j'ai quelques questions à vous poser. Tâchez d'y bien répondre.

Les fous ont quelquefois d'admirables divinations. Jean Loqueteux perçut une hostilité dans le regard du médecin, il sentit que tous ces gens étaient réunis là pour le faire tomber dans une embûche... Alors il eut une idée...

– Monsieur le docteur, dit-il, je voudrais vous parler, à vous seul... une seconde.

Et quand les autres se furent éloignés :

– Monsieur le docteur, reprit-il, il faut que je parte d'ici... Et je sens que vous ne le voulez pas !... Eh bien, si je pars... écoutez-moi... votre fortune est faite...

– Allons donc !

– Ma parole d'honneur !

– Et comment cela ?

– Je vous donne un... deux... trois millions !...

– Vraiment ?

– Je vous le jure ! Et si trois millions ne suffisent pas, je vous en donne cinq... six... huit !...

– Où donc sont-ils, vos millions, mon pauvre Loqueteux ?

– Ils sont, Monsieur le docteur, dans un endroit que je sais... au pied d'un arbre... sous une grosse pierre. Et ils doivent en avoir fait, des petits, depuis le temps !... Mais, chut !... voilà monsieur le directeur qui revient, et qui nous écoute... Je ne veux rien lui donner à lui...

Et le soir même, Jean Loqueteux réintégrait le quartier des fous... et il gémissait avec ses camarades :

– Je suis trop riche !... On m'en veut de ma richesse !... Je suis trop riche !...

Les perles mortes

Clara Terpe avait vingt-sept ans quand elle entreprit, avec une gouvernante et un nombreux domestique, un voyage à travers les Indes. Elle venait justement de divorcer, pour être libre et mener la vie selon des fantaisies impérieuses et diverses, et des caprices non encore obéis. Elle était fort belle « d'une rayonnante beauté d'impératrice », disaient les historiographes mondains d'alors.

Je ne sais pas trop ce que c'est exactement qu'une beauté d'impératrice, et par quel caractère spécial on la peut distinguer de la beauté d'une reine, et même de la beauté d'une blanchisseuse ! De Cléopâtre à Victoria, et de Victoria à la reine du Mardi-Gras, je pense qu'il y en a de très différentes.

J'aime mieux croire pour Clara Terpe qu'elle ressemblait plutôt à Cléopâtre, qui fut reine, qu'à Victoria, qui est impératrice de ces mêmes Indes où le démon du voyage poussait notre belle amie. Mais d'après les lyriques et symphoniques portraits que M. Albert Besnard nous a laissés d'elle, Clara Terpe ne ressemblait vraiment qu'à elle-même. À moins que, cette fois encore, elle ne ressemblât à ce quelque chose de très visionnaire et de très beau, qu'est le génie de M. Albert Besnard. L'un de ces portraits nous la montre grande, souple, onduleuse, avec une chevelure d'or roux patiné de sang brun, des yeux d'or vert, un modelé plein, agile, caressant, voluptueux et puissant de tigre au repos dans la jungle. Et quelle jungle, plus terrible que ce boudoir, avec sa forêt de parfums et de péchés, où le peintre nous représente les lianes des regards, suspendent d'étranges fleurs de tentation et de mystère, au-dessus de ces eaux glauques et profondes que sont les miroirs et les

glaces, où elles se répercutent à l'infini. Donc, je m'en tiens à ce portrait.

Elle était riche aussi, ayant hérité de son père, le célèbre marchand de pétrole, une fortune évaluée à plus de soixante millions par des reporters zélés et respectueux. Cette fortune que, grâce à la mort subite du vieux Marius Terpe, elle recueillit plus tôt qu'elle n'avait espéré, fut, avec son goût pour la vie libre, une des causes déterminantes de son divorce. Il lui répugnait de partager ces millions avec un mari, stupide et vain, qui passait toutes ses journées à lire le *New-York Herald* et toutes ses nuits à jouer au poker dans l'un de nos meilleurs cercles parisiens. Comme ils n'avaient pas d'enfants, la chose alla le mieux du monde ; et un don considérable en argent arrangea les difficultés qu'avait tout d'abord soulevées ce mari, en somme accommodant et bien élevé.

De Kachmyr à Columbo, Clara Terpe visita donc les Indes, parmi des triomphes. Quelques rajahs, magnifiquement imaginatifs et heureux de se distraire un peu, lui offrirent des fêtes inoubliables. On conte qu'à Bénarès, où subsiste encore une sorte de conservatoire pour les bayadères et les bacchantes, on fit revivre, pour elle, des rites sacrés, depuis longtemps abolis, et où elle connut tout ce que la luxure des vieilles liturgies brahmaniques peut avoir de frénésie sauvage et de cultes maudits. Dans une chasse, elle eut la joie de voir, couchée sous un dais d'or et portée par un éléphant dont la trompe était peinte en rouge, de voir un Hindou dévoré par un tigre. Elle acheta les plus belles perles des pêcheries de Ceylan, consulta les mahatmas les plus ésotériques. Enfin, elle pratiqua l'amour, avec les noirs Tamouls qui coltinent le charbon dans les ports, aussi bien qu'avec les modeleurs efféminés, dont la peau est cuivrée et satinée comme le kaki. On raconte aussi qu'elle savoura les caresses des petites dentellières de Slaue-Island, dont le

corps agile et vibrant ressemble à ces petits bronzes antiques, d'une merveille si pure !

Après deux années d'absence, elle revint, enfin, dans la froide Europe, un peu lasse, un peu triste, dégoûtée de nos spectacles réguliers, de nos paysages rétrécis, de nos pauvres amours. Son âme était restée, là-bas, parmi les flores gigantesques et vénéneuses. Elle regrettait le mystère des vieux temples, et l'ardeur de ce ciel embrasé de fièvre, de volupté et de mort. Afin de mieux revivre tous les souvenirs magnifiques ou furieux, elle s'isola, et elle passa des journées entières, étendues sur des peaux de tigres, à jouer avec ces jolis couteaux du Népal « qui dissipent les songes ».

* * *

Puis, bientôt, elle se sentit malade. Elle avait dans la tête d'invincibles lourdeurs, dans l'estomac du feu, aux reins des douleurs vives et lancinantes, à l'âme le désir de la mort. Peu à peu, son corps se couvrit de taches brunes, sa peau, d'un grain si précieux, d'une nacre si translucide, s'indura, se fendilla, et prit un ton de cendres. Ensuite, ce fut comme une poussée, comme un bourgeonnement de gros tubercules qui soulevèrent la peau rugueuse et cornifiée, et qui ne tarda pas à s'exfolier comme une écorce morte. Ses mains étaient devenues deux immondes paquets de chair corrompue ; son nez, tuméfié comme une outre molle, envahit bientôt tout le visage, l'obstrua, hideusement, d'une poche violacée, suintante et pendante.

Appelés les uns après les autres, tous les grands médecins de France déclarèrent unanimement que Clara Terpe était atteinte d'une des formes les plus dangereuses de l'éléphantiasis. Leurs remèdes combinés furent inutiles. Chaque jour, le mal grandissait, gagnait les bras, gagnait les

jambes, jusqu’au jour où, vainqueur de tous les efforts humains et de toutes les ressources de la science, il s’établit définitivement et régna sur ce corps de femme, jadis si beau et qui avait été un chef-d’œuvre de la nature.

La malheureuse créature eut recours aux plus habiles praticiens de l’Angleterre, aux empiristes les plus réputés de l’Europe. Elle appela près d’elle des zouaves et des prêtres. Dans son affolement, elle fit venir du fond de l’Inde de renommés sorciers qui guérissent la lèpre et ressuscitent les morts. Elle se baigna dans toutes les Lourdes du monde, en vain. Les eaux miraculeuses, les herbes inconnues, les passes magnétiques, les prières, toutes les invocations cachées au fond des vieux livres de magie, toutes les reliques cachées au fond des vieux temples, rien n’eut raison du mal horrible. Et ce qui lui fut surtout cruel, c’est qu’il fut constaté qu’elle pouvait vivre, avec cette hideur, de longues, de longues et de longues années encore.

Elle pensa d’abord à se tuer. Mais elle était très surveillée. Elle avait des gardiennes qui ne la quittaient ni le jour ni la nuit, et qui surveillaient tous ses mouvements. Puis elle s’habitua à son mal. Elle avait donné ordre de supprimer de ses appartements tous les miroirs, toutes les surfaces trop polies qui auraient pu refléter son image. Et elle se réfugia dans une constante et unique passion : les perles.

Elle avait toujours aimé les perles. Elle les adora. Elle s’en fit des bracelets, des colliers, des pèlerines, des manteaux. Jamais elle ne se rassasiait de les palper, de savourer, en quelque sorte, la beauté de leur orient, et la magie vivante de leur eau subtile et changeante, aux mille reflets irisés et tendres. Elle payait très cher des agents subtils, de vieux juifs connaisseurs, qui étaient chargés de lui acheter les plus belles perles des pêcheries de Ceylan et du golfe Persique.

Mais il arriva une chose inouïe. Les perles mouraient sur sa peau, contaminées par l’infâme poison.

Peu à peu, elles se ternissaient ; leur surface si lisse devenait en quelque sorte rugueuse, et se piquait de tâches roussâtres, puis les reflets s'évanouissaient ; et de ce qui avait été cette chose adorable, vivante et charmante qu'on appelle une perle, cela ne faisait, au bout de quelques jours, qu'une menue boule de cendres.

Car les perles vivent. Il y a en elle de la substance organique qui maintient la chaleur de la vie, comme le sang la translucidité de la peau, et la caresse dans la chair. Ce sont pour ainsi dire des êtres doués d'une sensibilité inconnue et exquise, chair vivante sur de la chair vivante, et qui souffrent si la chair qu'elles embellissent souffre aussi, et qui meurent, si elle meurt.

Alors la pauvre Clara Terpe enferma ses perles dans des vitrines bien closes pour les préserver de sa propre contagion. Elle ne les regarde plus, avec quelles peurs encore, qu'à travers une triple armure de verre, sous laquelle les perles semblent s'anémier et pleurer... comme de petites âmes prisonnières, et qui jamais ne verront plus la joie du soleil, et la joie des baisers, et la joie de sentir battre les cœurs, sous les peaux pâmées d'amour...

Enfin, seul !

Je possède un oiseau très bizarre.

Il s'appelle Nicolas. Et voilà pourquoi.

Comme j'avais convoqué une assemblée internationale – d'aucuns disent congrès – de très savants ornithologistes, pour déterminer l'espèce de ce volatile inconnu, l'un de ces hommes de science déclara : « C'est un ignicolore. » La femme de basse-cour qui assistait à la réunion entendit : « C'est un Nicolas ! » Et aussitôt, elle alla, par le village, colporter la bonne nouvelle : « C'est un Nicolas !... c'est un Nicolas ! » Et le nom resta à l'oiseau.

Ainsi se propagent les erreurs et les mensonges dont vivent les hommes. Car ce n'était pas un ignicolore, comme vous le pensez bien, et comme vous le verrez par la suite de cette véridique histoire.

Une matinée, j'avais vu cet oiseau dans le jardin, mêlé aux moineaux et aux pinsons, avec qui il semblait faire bon ménage. C'était un admirable oiseau, d'un jaune resplendissant. Il avait un bec puissant et terrible, la tête et le col d'un noir de velours ; deux petits yeux rouges, pareils à deux petites perles de corail. Il était de la grosseur d'un jeune merle.

D'où venait-il ?... Ah ! voilà !

Bien que je ne sois pas savant en ornithologie, je jugeai tout de suite que cet oiseau n'était point de nos pays. Rien qu'à sa parure trop éclatante, et – comment dirai-je ? – rastaquouérique, il n'y avait pas à douter qu'il fût étranger. À sa familiarité, à ses allures peu farouches, quand je

m’approchais de l’arbre où il perchait, il n’y avait pas non plus à douter qu’il se fût échappé d’une volière.

Naturellement, j’avais d’abord songé à lui tirer un coup de fusil. La première idée qui vous vient devant une chose belle et que l’on ignore, c’est de la détruire. Et puis, pour un Français vraiment patriote, et qui, chaque matin, lit avidement *Le Petit journal*(1), d’être étranger cela ne constitue-t-il pas, même pour un oiseau, le plus grand des crimes, tout au moins la plus ineffaçable des tares ? Je réfléchis, en outre, ayant remarqué la courbe décriée de son bec, que cet oiseau pouvait bien être juif (où la juiverie ne va-t-elle pas se nicher ?)... Mais les oiseaux ont d’autres idées que nous... Ils entendent le patriotisme à leur façon et ils ne savent pas encore toutes les beautés de l’antisémitisme... Ce sont des personnages peu cultivés, en somme. Ceux de mon jardin avaient accueilli l’ennemi, sinon avec amitié, du moins avec déférence... Ils lui laissaient partager leurs ébats dans les marronniers et manger aux mêmes baies mûres. « Après tout, ça les regarde ! » me dis-je. Et je pris le parti de faire comme avaient fait mes moineaux et mes pinsons, et d’accepter cet étranger dans le jardin... Que voulez-vous ? Je ne suis pas un héros.

L’automne approchait, un automne pluvieux et froid. Et voici que le pauvre Nicolas devenait frileux, triste et abandonné. Les oiseaux de passage étaient partis. Il n’y avait plus de huppes, plus de loriots, plus d’hirondelles. Presque toute la journée, il restait perché sur une branche d’acacia, enflant ses plumes ternies, le dos rond, comme ces poitrinaires, dans les hospices, qui viennent caresser, aux rayons de leur dernier soleil, leur toute prochaine agonie. Je pensai que Nicolas était, sans doute, un exilé des pays chauds, un oiseau de soleil et de lumière, et que l’hiver allait le tuer, l’horrible hiver, tuer de petits oiseaux.

Que faire pour lui trouver un abri pendant la mauvaise saison ?

À force d’astuce et de patience, je le capturai et je l’installai aussi confortablement que possible dans une vaste cage, pourvue de tout ce dont a besoin un oiseau moderne. Et, aussitôt, il redevint joyeux et brillant. Et il se mit à chanter, à chanter !... Oh ! ce chant ! Je n’oublierai jamais l’impression qu’il me fit. C’était un chant étrangement rauque, guttural et pourtant sonore ! Cela tenait de la flûte, du tambour, de la locomotive, des grincements de porte !... Un chant de guerre ou de scalp, comme en ont les sauvages de l’Afrique et les anthropophages de l’Australie, un chant de nègre, pour tout dire sans réticence !... Car il n’était pas juif, cet infortuné Nicolas, il était nègre !... On n’en pouvait plus douter...

Mais j’ai déjà, il me semble, raconté quelque part ces choses passionnantes et mystérieuses, et comment il advint qu’une fois en cage Nicolas se mit à construire, avec des brindilles de raphia et des bouts de ruban, des monuments extraordinaires et compliqués, et comme les architectes blancs en construisent, à l’époque des Expositions universelles.

* * *

Des années se passèrent. Nicolas butinait et chantait. Je ne veux pas revenir sur des particularités très intéressantes que j’ai relatées jadis et qui m’ont valu des correspondances actives avec les plus vieilles demoiselles et les plus savants naturalistes du globe.

L’été, je donnais à Nicolas la liberté – ou presque – dans une magnifique volière où poussaient quelques cépées de chêne et de coudrier, ce qui lui procurait l’illusion de forêts profondes. L’hiver, il réintégrait sa cage, où il se livrait à toutes sortes d’architectures, et où il chantait comme un perdu. Et tout allait ainsi le mieux du monde.

J’ignorais toujours ce qu’était Nicolas. En vain, j’avais interrogé d’universels savants et les plus extravagants d’entre les explorateurs centre-africains ou extra-tibétains. Ils ne savaient rien. Le prince d’Orléans[(1)] prétendait que c’était une espèce de serin – sans doute le serin *constructor*... Mais il ne pouvait l’assurer. Je commençais à croire que Nicolas n’était pas un oiseau, mais bien une fée, quand, tout dernièrement, j’appris du général Archinard – on ne s’avise pas de tout – que Nicolas était un « tisserand cape de More », que c’était très bon à manger, et qu’au Sénégal, d’où cet oiseau était originaire, ledit général en avait mangé qui étaient aussi succulents, et d’un aussi agréable fumet, que de jeunes nègres.

Et voici ce qui arriva.

Dès que je sus quelle était, enfin, l’espèce à laquelle appartenait Nicolas, je n’eus de repos que, par une manie de vieille femme ou de curé, je ne lui eusse donné une compagne, ainsi que Dieu aima Adam, dans le paradis terrestre, s’il faut en croire la *Genèse*... Mais si les tisserands mâles sont rares, les femelles le sont bien plus encore. Je m’adressai à tous les marchands d’oiseaux de l’Europe, sans succès. On n’en avait plus depuis longtemps. Peut-être le général Archinard les avait-il toutes mangées ! Enfin, il y a un mois, j’en reçus une d’Anvers. Elle paraissait sémillante et fort jolie, jeune à souhait, et coquette à miracle.

– Heureux Nicolas ! dis-je.

Et j’introduisis la jolie oiselle dans la cage.

Mais, à ma grande stupéfaction, Nicolas manifesta une vive colère. Il hérissa ses plumes, et son œil rouge devint violet. Puis, il se précipita sur sa compagne qu’il bourra de coups de bec furieux. Je crus d’abord qu’il allait la tuer. La pauvre petite, qui s’attendait évidemment à un autre accueil, voletait dans la cage pour échapper aux brutalités de Nicolas, et se meurtrissait les ailes aux barreaux. Puis, le

premier moment de colère passé, Nicolas devint nettement méprisant. Il affecta de ne pas la voir, de ne pas même savoir qu'elle était là, et il lui tourna le dos. Ils vécurent ainsi durant quinze jours. Elle n'osait plus bouger, et c'est timidement, avec toute sorte de ruses et de détours, qu'elle allait manger son chènevis et son mil. Lui ne chantait plus. Morose et triste, ou plutôt honteux, il ne quittait jamais son perchoir, où il restait immobile, le dos rond et les plumes bouffantes. Et il ne chantait plus, s'obstinait à ne plus chanter, quand, par hasard, elle s'approchait un peu trop près de lui, d'un coup sec, sans bouger de place, il lui donnait du bec dans la tête, affectant, même en cette correction, de ne pas la regarder. Et je sentais son petit regard rouge sur moi, son petit regard chargé de reproches, et qui semblait me dire :

– Ah ! tu veux que je chante !... Eh bien jamais plus je ne chanterai !

Je fus obligé de lui retirer cette jolie femelle, car il dépérissait, ne mangeait presque plus, oubliait d'aiguiser son bec et de prendre son bain quotidien !... C'est aujourd'hui que je me suis décidé à ce divorce. Et quand j'eus refermé la porte de la cage, et que Nicolas eut compris qu'il était, enfin, seul, alors il entonna un chant de victoire, plus étrangement rauque et guttural que jamais. Et, parmi des danses inouïes, des bamboulas désordonnées, ce chant qui tenait de la flûte, du tambour, de la locomotive, du grincement de la porte, du déchirement de la toile, se prolongea, sans un arrêt, jusqu'au soir...

Annexe

Octave Mirbeau (1848-1917) a été un journaliste très prolixe, il publia près de quatorze cents articles dans des dizaines de journaux. Les trois articles qui suivent sont intéressants par les thèmes que Mirbeau ressassera dans ses contes.

L'école de l'assassinat

Je suis allé, dimanche, dans un village des environs de Paris, dont c'était la fête patronale. Sur la grand'place décorée de feuillages, d'arcs fleuris, de mâts pavoisés, étaient réunis tous les genres d'amusement en usage dans ces sortes de réjouissances populaires ; et sous l'œil paternel des autorités locales, une foule de braves gens se divertissaient. Ah ! quels braves gens ! Les chevaux de bois, les montagnes russes, les balançoires n'attiraient que fort peu de monde. En vain les orgues nasillaient les airs les plus gais et les plus séduisantes ritournelles. D'autres plaisirs, mieux appropriés au goût moderne, requéraient cette foule en fête. Les uns tiraient à la carabine ou à l'arbalète sur des cibles figurant des visages humains ; les autres assommaient, à coups de balles, des marionnettes rangées sur des barres de bois ; ceux-là frappaient à coups de maillet sur un ressort qui faisait mouvoir un marin français, lequel allait transpercer de sa baïonnette, à l'autre bout d'une planche, la poitrine d'un lamentable Chinois. Partout, sous les tentes et dans les petites boutiques illuminées, des simulacres de mort, des parodies de massacres, des représentations d'hécatombes. Et ces braves gens étaient heureux !

Je remarquai même que ces divertissements pacifiques ont, depuis quelques années, pris une extension considérable. La joie de tuer est devenue plus grande, à mesure que les mœurs vont s'adoucissant. Car les mœurs s'adoucissent – du moins les plus éminents chroniqueurs l'affirment. Aussi, l'imagination des forains, sous l'influence de cette douceur, en est-elle arrivée à donner aux jeux

champêtres une exclusive apparence de vrai meurtre, qui est bien plus engageante et louable.

C’est charmant.

Autrefois – alors que nous étions encore des sauvages, sans doute – les tirs dominicaux étaient d’une pauvreté, d’une froideur répugnantes. Ils manquaient vraiment de suggestion. On ne tuait que des pipes et des coques d’œuf, dansant au bout des jets d’eau. Dans les établissements les mieux installés, il y avait bien des oiseaux, mais ils étaient de plâtre, et le plâtre, il faut le reconnaître, ne donne pas la moindre illusion du sang. Tuer du plâtre, ce n’est pas tuer de la vie, c’est même ne rien tuer du tout. Le plâtre ne se tord pas, ne râle pas, on ne peut obtenir de lui quelque chose qui ressemble à une convulsion d’agonie.

Quel régal à cela, je vous le demande ?

Aujourd’hui le progrès est venu. Il est loisible à tout honnête homme de se procurer, pour deux sous le coup, l’émotion délicieuse et civilisatrice de l’assassinat. Encore y gagne-t-on, par-dessus le marché, des assiettes peintes et des vases de verre colorié. Aux pipes, aux oiseaux, à ces objets inertes qui se cassent bêtement sans rien vous suggérer, on a substitué des figures d’hommes, de femmes, d’enfants, soigneusement habillés ; puis on a fait remuer ces figures, on les a fait marcher. Au moyen d’un ingénieux mécanisme, elles se promènent ou fuient, seules ou par groupes ; on les voit apparaître dans un paysage en décor, escalader des murs, entrer dans des donjons, dégringoler par des fenêtres, sortir par des trappes. Elles fonctionnent comme des êtres réels, ont des mouvements du bras, de la jambe, de la tête. Vraiment, l’on peut s’imaginer qu’elles ont une âme, une intelligence, qu’elles sont vivantes. Enfin, quelques-unes prennent des attitudes pathétiques, elles semblent dire : « Grâce ! ne me tue pas ! »

La sensation est exquise de penser que l'on va tuer des choses qui bougent, qui avancent, qui semblent parler, qui supplient. En dirigeant contre elles la carabine ou le pistolet, ils vous vient à la bouche comme un petit goût de sang. Aussi quelle joie, quand la balle décapite ces semblants d'hommes ! Quels trépignements lorsque la flèche crève les poitrines de carton et couche par terre les corps inanimés dans des positions de cadavres ! Chacun s'excite, s'encourage, s'acharne. On n'entend que des mots de destruction et de mort : « Crève-le !... Il a son affaire !... Vise-le à l'œil, ce cochon-là ! » Autant ils restent indifférents, sans passion, devant les canons et les pipes, autant ils s'exaltent si le but est représenté par une figuration humaine. Les maladroits s'encolèrent, non contre leur maladresse, mais contre la marionnette qu'ils ont manquée. Ils la couvrent d'injures ignobles, la traitent de lâche lorsqu'elle disparaît derrière la porte du donjon. « Viens-y donc ! » Et ils recommencent à tirer dessus avec rage, jusqu'à ce qu'ils l'aient tuée.

Examinez-les. En ce moment, ce sont bien des assassins, mus par le seul désir mystérieux de tuer. La brute homicide qui, tout à l'heure, dormait au fond de leur être, s'est réveillée fatale et farouche, devant cette illusion qu'ils vont détruire quelque chose qui vivait. Car, pour eux, le petit bonhomme en canon qui passe et repasse n'est plus un joujou, un morceau de matière inerte sur lequel doit s'exercer leur adresse. À le voir passer et repasser, inconsciemment, ils lui prêtent une chaleur de circulation, une sensibilité de chair, une pensée, une volonté, toutes choses qu'il est si âprement doux d'anéantir, si délicieusement féroce de sentir s'égoutter par des plaies que vous avez faites. Ils vont même jusqu'à le gratifier d'opinions politiques ou religieuses, qu'ils abhorrent, afin d'ajouter une haine particulière à cette haine générale de la vie, et doubler ainsi d'une vengeance savourée l'instinctif

plaisir de tuer. Examinez-les. Dans leurs yeux luit la folie hideuse du meurtre. Ah ! ils s'amusent, je vous en réponds, ces braves gens !

* * *

Lorsque je lis, quelque part, qu'un homme a été condamné à mort parce qu'il a tué, cela me semble toujours une chose extraordinaire et d'une déroutante injustice. Je comprendrais qu'on condamne à mourir les gens qui se refusent à tuer, ce sont des réfractaires au devoir social. Mais guillotiner ceux qui tuent, n'est-ce point d'un illogisme et d'une prétention qui confinent à la folie, en une société telle que l'ont faite les lois, les habitudes, les éducations, les religions ?

Le besoin de tuer naît chez l'homme avec le besoin de manger et se confond avec lui. Ce besoin instinctif, qui est la base, le moteur de tous les organismes vivants, l'éducation le développe au lieu de le réfréner ; les religions le sanctifient au lieu de le maudire ; tout se coalise pour en faire le pivot sur lequel tourne la société. Dès que l'homme s'éveille à la conscience, on lui insuffle l'esprit du meurtre dans le cerveau. Le meurtre grandi jusqu'au devoir, popularisé jusqu'à l'héroïsme, l'accompagnera dans tous les stades de la vie. On lui fera adorer des Dieux dont les distractions se plaisent aux cataclysmes et qui fauchent les peuples comme des champs de blé ; on ne lui fera respecter que des héros, tout rouges de sang humain ; les vertus, par où il s'élèvera au-dessus des autres, par quoi il espérera conquérir la gloire, la fortune, – l'amour comme le courage par exemple, s'appuieront uniquement sur le meurtre. Il trouvera dans la guerre la suprême synthèse de l'éternelle et universelle folie du meurtre, du meurtre régularisé, bureaucratisé, du meurtre obligatoire, considéré comme une

nécessité à laquelle il n'a pas le droit de se soustraire, du meurtre vers lequel il ne se sent pas entraîné, par l'assouvissement d'une vengeance, d'un vice, la satisfaction d'un intérêt ou l'horrible joie d'un plaisir physiologique, du meurtre enfin, qui est une fonction sociale. Où qu'il aille, quoi qu'il fasse, toujours il verra ce mot : « Meurtre ! » immortellement inscrit au fronton de ce vaste abattoir qui s'appelle l'humanité. Alors, cet homme, à qui vous avez inculqué le mépris de la vie humaine, que vous vouez à l'assassinat, quand c'est votre bon plaisir, pourquoi voulez-vous qu'il recule devant le meurtre, quand c'est son intérêt de tuer ?

Au nom de quel droit, de quel principe, la société va-t-elle condamner des assassins comme Pranzini, et ce terrible Hoyos, qui n'ont fait, en réalité, que se conformer aux lois homicides qu'elle édicte, et suivre les exemples sanglants qu'elle nous donne ? Ces bandits, du moins, avaient une excuse supérieure à celles que pourraient invoquer Napoléon et Bismarck ! « Nous n'avons pas fait les lois, diraient-ils, nous ne sommes pour rien dans les constitutions sociales. Qu'est-ce que vous voulez ? Un jour vous nous dites de tuer ; vous nous forcez à assommer un tas de gens que nous ne connaissons pas, contre lesquels nous n'avons pas de haine. Et plus nous tuons, plus vous nous décorez. Un autre jour, confiant dans votre protection, nous égorgeons des êtres, parce que nous désirons leur argent, leurs femmes – que sais-je ? Nous avons une raison enfin. Et vos gendarmes viennent nous arrêter. Hier cela vous plaît, aujourd'hui cela vous déplaît. Il faudrait pourtant s'entendre ! »

Le Figaro, 23 juin 1889.

En écoutant la rue

Nous étions réunis quelques amis, artistes et poètes, et nous causions de ce qui, en ce moment de très particulière folie, préoccupe le monde. Au dehors, dans la rue, la foule roulait ses vagues déferlantes et hurlantes. Les murs des maisons en étaient ébranlés ; les glaces des appartements vibraient comme des orgues. Mais aucune clameur de menace ne montait de cette tempête humaine. Rien que des cris pacifiques, des acclamations joyeuses. Et ces acclamations étaient si notoirement, si merveilleusement joyeuses, que plusieurs, parmi ceux qui les poussaient, mouraient étouffés, congestionnés ou piétinés, afin de bien démontrer le désir de paix de la France.

Quelqu'un dit :

« Si un empereur encore tout imprégné des rudes idées du moyen âge, ou un roi près de la faillite ou un ambitieux quelconque, comptait sur ces fêtes et sur notre enthousiasme provocateur pour y trouver un prétexte à déchaîner sur nous la guerre, je crois qu'il s'est grossièrement trompé. Le mouvement est donné, le courant établi : il va vers les grandes lumières de la paix. Et celui qui tenterait de détourner sa marche serait bien mal avisé, j'imagine. D'ailleurs, moi, je crois que la guerre est impossible aujourd'hui. »

L'un de nous objecta :

« Tout le monde la prépare ; tout le monde la désire...

– Oui, mais personne n'ose la déclarer. Et voici pourquoi. Aucune armée n'est prête à se battre... J'ai suivi, cette année, les grandes manœuvres. Rien, dans cette opération, n'est laissé au hasard ; tout y est prévu, calculé, combiné – la victoire comme la défaite – selon des ordonnances préalablement fixées dans les bureaux du ministère. Les masses humaines qu'on y fait évoluer sont relativement peu embarrassantes, – trente mille hommes –, inférieures de

beaucoup à ce qu'elles seraient en temps de guerre. Tous les services devraient fonctionner à merveille. Eh bien, nous crevions de faim. Les distributions de vivres n'avaient lieu, la plupart du temps, qu'à minuit. Jamais l'intendance n'arrivait à l'heure. Notez qu'en Allemagne c'est la même chose. Imaginez une guerre et cinq cent mille hommes de chaque côté seulement. Or, si l'intendance est incapable de ravitailler trente mille soldats, comment fera-t-elle pour en nourrir cinq cent mille, alors qu'il lui faudra compter sur l'imprévu ?... Je vois très bien ceci : le combat cessant, faute de combattants. Nous ne pouvons nous figurer les surprises de tout genre que nous réserve le maniement de ces innombrables armées... Croyez bien que les spécialistes se rendent compte de ces difficultés techniques, et que cette terrible inconnue de l'armée moderne n'est pas sans glacer un peu leur enthousiasme... Mais il y a une autre raison... Il y a quelques années, j'étais de passage à Cherbourg. Ce jour-là, justement, on y faisait des expériences de mélinite. J'obtins d'y assister... Un grand ponton, une immense ancienne frégate de quatre mille tonnes avait été conduite au large. On tira sur elle un obus, un seul obus chargé de mélinite. L'obus atteignit le ponton en plein bordage. Lorsque la fumée fut dissipée, je ne vis plus rien sur la mer. Le ponton avait disparu, s'était évanoui comme une trappe de féerie. Ce n'est que quelques minutes après la terrible secousse que je pus apercevoir des débris émiettés, des épaves déchiquetées, flottant sur les eaux redevenues calmes. Et je compris que pas une ville ne resterait debout, que les forêts seraient fauchées, que le silence se ferait sur la terre. J'emportai de ce spectacle et des visions soudaines qu'il mit dans mon esprit l'impression que la guerre qui emploie de tels moyens de destruction est impossible.

– Toujours le paradoxe !

– Ce n'est pas un paradoxe... Écoutez-moi et comprenez-moi... Je suis persuadé qu'il existe dans la nature une force

mystérieuse pour nous, une force que nous ne connaissons pas encore – car, que connaissons-nous ? –, une force qui n’est peut-être, après tout, que la Vie, et contre laquelle, à de certains moments d’excessive épouvante, se brise le génie destructeur de l’homme... La Vie aime la Mort, elle a besoin de la Mort, comme la terre de fumier, puisque c’est de la Mort qu’elle tire chaque jour, à toute heure, son renouveau de jeunesse et ses énergies de fécondité. Mais elle est plus forte que la Mort. Elle la dirige, la maintient, la contient dans un équilibre constant et dans une parfaite harmonie... Tenez, voulez-vous, pouvez- vous m’expliquer comment et pourquoi se terminent les épidémies de choléra, par exemple ?... Les savants nous disent comment elles arrivent, mais comment s’en vont-elles ? Non, non, il y a quelque chose que nous ne comprenons pas et qui nous protège, et qui domine la folie des peuples et les caprices des empereurs et l’avidité de la Mort. Et je crois que nous touchons à un de ces moments où, le guerre éclatant, l’harmonie entre la Vie et la Mort serait rompue. Et la nature proteste, non point par bonté, car elle ignore la bonté, mais par nécessité. Et elle dit à l’homme : « Tu n’iras pas plus loin dans la Mort, car il faut que je triomphe au-dessus de tes épouvantes, et que je resplendisse toujours, dans la lumière éternelle !... » Savez-vous pourquoi cette foule, de qui l’attitude vous étonne, cette foule prête à toutes les extravagances, à tous les emballements, reste calme dans son ivresse et pacifique dans ses hurlements ?... C’est qu’elle obéit, inconsciemment, aux influences de cette force mystérieuse dont un Pasteur ou un Berthelot nous diront peut-être un jour, les lois naturelles, et qu’ils appliqueront, peut-être, au bonheur raisonné de l’humanité... »

Dans la rue, la foule, encore accrue, roulait ses flots humains, battait les murs de ses vagues déferlantes et redoublées. On n’entendait qu’un sourd grondement, un grondement de mer s’engouffrant dans les cavernes des

falaises, et par-dessus ce bruit énorme, où toutes les voix confondues ne faisaient plus qu'un formidable et monotone souffle d'orage, nous distinguions, de temps en temps, ces cris : « Vive la Russie ! Vive la France ! » auxquels répondaient des voix plus grêles, chantant et scandant le refrain connu : « Ah ! la pau... la pau... »

L'Écho de Paris, 24 octobre 1893.

Divagations sur le meurtre

Quelques amis étaient réunis, l'autre soir, chez l'un de nos plus célèbres écrivains. On y parlait meurtre, à propos sans doute de l'homme à la malle ; il y avait là des poètes, des moralistes, des philosophes, des médecins, toutes gens sachant qu'ils pouvaient causer librement, au gré de leurs fantaisies, et de leurs paradoxes, et sans craindre de voir apparaître sur la face des auditeurs ces effarements et ces terreurs que la moindre idée hardie ou curieuse amène sur le visage bouleversé des notaires. – Je dis : notaire, non par mépris, mais pour indiquer une certaine forme d'esprit de l'intellectualité française...

– Ma foi ! dit quelqu'un... je crois bien que le meurtre est la grande préoccupation humaine...

– Évidemment ! fit un savant darwinien... puisqu'il est la base même de nos institutions sociales et la nécessité la plus impérieuse de la vie... À proprement dire, le meurtre n'est pas le résultat d'une passion particulière, ni la forme d'une dégénérescence... c'est un instinct vital qui est en nous, comme l'instinct génésique... On le réfrène, on le dompte, et, tout au moins, on en atténue les besoins, parce qu'il est dangereux de s'y livrer sans modération, et que la satisfaction morale qu'on en tirerait ne vaut pas qu'on

s’expose aux ordinaires conséquences de cet acte : l’emprisonnement, les colloques avec les juges, et, finalement, la guillotine...

– Oh ! répliqua le premier interlocuteur, vous exagérez... Il n’y a que les meurtriers sans élégance et sans esprit, les brutes impulsives dénuées de toute espèce de psychologie, qui se laissent prendre... Un homme intelligent et qui raisonne peut commettre tous les crimes qu’il voudra... il est assuré de l’impunité... La supériorité de ces combinaisons prévaudra toujours contre la routine des recherches policières... Voyons, mon cher, vous admettez bien que le nombre des crimes ignorés...

– Ou tolérés...

– Ou tolérés, soit... est mille fois plus grand que celui des crimes découverts sur lesquels les journaux bavardent, avec une prolixité si étrange et un manque de philosophie si répugnant... Si vous admettez cela, concédez aussi que le gendarme n’est un épouvantail ni pour les impulsifs, ni pour les intellectuels du meurtre... Il n’arrête que le paysan, lequel est toujours en état de méfiance vis-à-vis de soi-même et des ordres... Mais il ne s’agit pas de cela, et vous déplacez la question... Je voulais dire que le meurtre est une fonction normale – et non point exceptionnelle – de la nature, et de tout être vivant... Or, il est exorbitant que, sous prétexte de gouverner les hommes, les sociétés se soient attribué le droit exclusif de tuer, au détriment des individualités en qui, seules, ce droit réside.

– Et c’est si vrai, ajouta un philosophe, qu’il n’existe pas une créature humaine qui ne soit, virtuellement, du moins, un meurtrier... Tenez, je m’amuse quelquefois, dans les gares, à la terrasse des cafés, partout où des foules passent et circulent, à observer, au strict point de vue homicide, les physionomies... Dans le regard, la nuque, le zygoma des joues, tous, en quelque partie de leur individu, ils portent

visibles les stigmates de cette fatalité physiologique qu'est le meurtre... Ce n'est point une aberration de mon esprit, mais je ne peux faire un pas sans coudoyer le meurtre, sans le voir flamber sous des paupières, sans en sentir le contact aux mains qui se tendent vers moi... Avez-vous été dans une fête de village ?... et vous êtes-vous rendu compte quels étaient les plaisirs auxquels se ruent, de préférence, les promeneurs, jeunes ou vieux, ceux qui ont des regards doux aussi bien que ceux dont les dures physionomies font frissonner ?... Les tirs !... Et non pas les tirs naïfs, où l'on casse des pipes et des coquilles d'œufs dansant au bout des jets d'eau... mais les tirs compliqués et dramatisés, où l'on voit passer et gesticuler des marionnettes en carton, des représentations d'humanité vivante... Dans ces fêtes paisibles, sous les ormes pleins de nids d'oiseaux, on ne s'amuse vraiment que dans les simulacres de massacres et de tuerie, qui vous sont offerts pour deux sous... Oui, souvent, en ces boutiques effroyables, j'ai examiné la figure de celui qui vise, de sa carabine, le petit bonhomme en carton, qui sautille parmi les mises en scène qui ajoutent à l'illusion de la réalité... La joie, la vraie et puissante joie du meurtre est en lui... Et moi-même !... Ah ! tenez... j'ai la certitude que je ne suis pas un monstre... je crois être un homme normal, avec des tendresses, des sentiments élevés, une nature supérieure, des raffinements de civilisation et de sociabilité !... Eh bien ! que de fois j'ai entendu gronder en moi la voix impérieuse du meurtre !... que de fois j'ai senti monter des profondeurs de mon être, à mon cerveau, dans un flux de sang, le désir, l'âpre désir de tuer !... Ne croyez pas que ce désir se soit manifesté dans une crise passionnelle, ait accompagné une colère subite et irréfléchie, ou se soit combiné avec un vil intérêt d'argent... Nullement... Ce désir naît soudain, puissant, injustifié en moi, pour rien et à propos de rien... Dans la rue par exemple, devant le dos d'un promeneur inconnu... Oui, il y a des dos, dans la rue, qui appellent le couteau... Pourquoi ?

Un poète qui n'avait pas encore prononcé une parole parla ainsi, après le court silence d'angoisse qui avait suivi la confidence du philosophe : – Pourquoi ?... Je n'en sais rien... C'est peut-être que nous sommes, sans oser nous l'avouer, d'impuissants et stériles criminels... Ces impressions décrites par notre ami, je les ai souvent ressenties, moi aussi, et tout dernièrement encore, dans les circonstances que voici... Je revenais de Lyon... et j'étais seul dans un compartiment de première classe... À je ne sais plus quelle station, un voyageur monta. L'irritation d'être troublé dans sa solitude, ou dans sa rêverie, peut déterminer des états d'esprit de violence intérieure, j'en conviens. Mais je n'éprouvai rien de tel. Je m'ennuyais tellement d'être seul que la venue fortuite de ce compagnon me fut plutôt, tout d'abord, un plaisir... Il s'installa en face de moi, après avoir déposé avec précaution, dans le filet, ses menus bagages... C'était un gros homme, d'allures vulgaires, et dont la laideur grossière me devint bientôt antipathique. Au bout de quelques minutes, je ressentais, à le regarder, comme un dégoût, qui m'était insupportable... Il était étalé sur les coussins, pesamment, les cuisses écartées, et son gros ventre, à chaque ressaut du train, tremblait ainsi qu'un paquet de gélatine. Comme il paraissait avoir chaud, il se décoiffa et s'épongea le front, un front bas, mangé par de courts cheveux en brosse. Son visage n'était qu'un amas de bourrelets de graisse, son triple menton oscillait sur la poitrine, lâche cravate de chair moite... Je pris le parti, pour éviter cette vue désobligeante, de regarder le paysage, et je m'efforçai de m'abstraire complètement de la présence de cet importun compagnon. Une heure se passa. Et quand la curiosité, plus forte que ma volonté, eut ramené mes regards sur lui, je vis qu'il s'était endormi d'un sommeil profond... Il dormait, tassé sur lui-même, la tête pendant et roulant sur ses épaules, ses grosses mains boursouflées, posées, toutes ouvertes, sur la déclivité de ses cuisses... Et je remarquai que ses yeux ronds saillaient sous des paupières plissées, et

à travers lesquelles, dans une déchirure, apparaissait un petit coin de prunelles, noires, semblables à des ecchymoses sur un lambeau de peau flasque... Quelle folie, soudain, me traversa l'esprit. En vérité, je ne sais... Car si j'ai été souvent sollicité par le meurtre, cela était en moi à l'état embryonnaire de désir, et n'avait jamais encore pris la forme d'un acte... Je me levai doucement et m'approchai du dormeur, les mains écartées, crispées et violentes, comme pour un étranglement. Je suis doué d'une force peu commune, d'une souplesse de muscles, d'une extraordinaire puissance d'étreinte, et une étrange chaleur décuplait le dynamisme de mes facultés physiologiques... Mes mains allaient toutes seules vers le cou de cet homme, toutes seules, ardentes et terribles. Je sentais en moi une légèreté, une élasticité, un afflux d'ondes nerveuses, quelque chose comme une volupté réelle... Au moment où mes mains allaient se resserrer, indéserrable étau, sur ce cou graisseux, l'homme se réveilla... Il se réveilla avec la terreur dans son regard, et il balbutia : « Quoi ?... Quoi ?... Quoi ?... » Son œil rond vacillait sous les paupières fripées. Ensuite, il resta fixe sur moi, dans de l'épouvante. Sans rien dire, je me rassis, et d'un air indifférent, je regardai le paysage. À chaque minute, l'épouvante grandissait dans le regard de l'homme qui, peu à peu, se tachait de rouge, se violaçait. Jusqu'à Paris, le regard de l'homme garda une effroyante fixité... Quand le train s'arrêta, l'homme ne descendit pas...

Le narrateur alluma une cigarette à la flamme d'une bougie, et il dit, dans une bouffée de fumée :

– Je crois bien... il était mort... Je l'avais tué d'une congestion cérébrale.

Le Journal, 31 mai 1896.

---

1 Jean-François Millet (1814-1875), peintre français.
1 Ludovic Halévy (1834-1908), dramaturge et romancier.
1 André Theuriet (1833-1907), poète et romancier.
1 Roman d'Edmond de Goncourt.
1 Giacomo Leopardi (1798-1837), poète italien.
1 Poème de Richter, dit Jean-Paul, 1763-1825.
1 Silvio Pellico (1789-1854), écrivain italien; carbonaro, il fut condamné à mort puis gracié après un long séjour en prison.
1 Journal alors républicain, conservateur et antidreyfusard.
1 Henri d'Orléans (1867-1901), explorateur.